

Ma plus belle histoire



Mars 2017



FÉDÉRATION
DES SYNDICATS
DE L'ENSEIGNEMENT
CSQ



Ma plus
belle
histoire

2017



FÉDÉRATION
DES SYNDICATS
DE L'ENSEIGNEMENT
CSQ

Centrale des syndicats
du Québec



Ma plus belle histoire

Recueil de textes publié par la Fédération des syndicats de l'enseignement
et la Centrale des syndicats du Québec
320, Saint-Joseph Est, bureau 100, Québec (Québec) G1K 9E7

Coordination du projet

Frédéric Maltais

Comité de sélection

Nil Ataogul, Christiane Beaulieu,
Nathalie-Patricia Bélanger, Sébastien Bouchard,
Geneviève Caron, Laurier Caron,
Danielle Casavant, Gabriel Danis,
Denise Doré, Martin Dubé, Guylaine Fournier,
Martine Gagnon, Chantal Gariépy,
Maxime Garneau, Sarah Généreux,
Steve Gingras, Guylaine Guèvremont,
Fanny Lamache, Martine Lauzon, Sylvie Lemieux,
Annie Lepage, Ginette Plamondon,
Dominic Provost, Joëlle Rivet-Sabourin,
Chantal Roberge, Marie-Hélène Samson,
Mélissa Savard, Paul St-Hilaire, Sylvie Théberge,
Élaine Thibodeau, Jean-François Touzin,
Isabelle Tremblay et Jonathan Vaillancourt,
avec des remerciements particuliers à
Johanne Auclair, Isabelle-Line Hurtubise,
Annie-Claude Lachance, Éric Laroche,
Frédéric Maltais, Nancy Miller et Monique Talbot
ainsi qu'à l'équipe de volontaires de
l'Association des retraitées et retraités de
l'éducation et des autres services publics du
Québec (AREQ-CSQ) qui s'y sont investis sous
la coordination dynamique de Jacques Boucher:
Claire Bélanger, Réjean Benoit, Louise Bergeron,
Estelle Boivin, Gilles Duchesne,
Marguerite Dufour, Claire Ennis, Daniel Gagné,
Magelline Gagnon, Andrée Gosselin,
Claire Guay, Denise Lachance,
Jacqueline Lachance, Danielle Lacoursière,
Rita Lapointe, Roberte Lefrançois,
Marcelle Létourneau, Louis-Marie Pichette,
Cécile Richard, Ghislaine Spénard,
Denise Turcotte-Gauthier et Gisèle Turcotte

Secrétariat

Guylaine Guèvremont, Annie-Claude Lachance,
Marie-Hélène Samson, Mélissa Savard et
Monique Talbot

Révision linguistique

Martine Lauzon

Impression

Marquis Imprimeur Inc.

Tirage

4 600 exemplaires

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives
nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISBN 978-2-89061-126-9

FSE, CSQ, 2017

Mot de l'équipe

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur près de 450... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés. Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté. Que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants.

Chaque texte a d'abord été évalué par trois jurés. Les textes ayant franchi cette étape ont ensuite été relus par plusieurs évaluateurs pour la sélection finale. Une dernière phase a ensuite permis d'attribuer les prix. Merci de tout cœur à chacune et à chacun, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours.



Comme chaque année depuis 14 ans, c'est avec beaucoup de fierté que nous vous présentons aujourd'hui le recueil de textes de notre concours d'écriture *Ma plus belle histoire*.

Vous y trouverez des textes inspirants et touchants qui témoignent des nombreux efforts déployés par des adultes qui, partout au Québec, ont fait le choix de rester ou de revenir sur les bancs d'école. Ces personnes courageuses nous démontrent que l'espoir d'une vie meilleure passe, le plus souvent, par l'éducation.

Depuis environ deux ans, l'éducation est de retour au centre du débat public au Québec. On parle beaucoup de projets de lois, de consultations, de structures, etc. Aujourd'hui, prenons une pause de ces grandes réflexions et le temps de nous recentrer sur ce qui est le cœur de notre réseau scolaire: les contacts humains et la transmission de connaissances. Les textes que vous lirez dans les pages qui suivent sont le résultat d'une collaboration étroite entre des élèves déterminés et des enseignantes et enseignants passionnés. Grâce à cette complicité et à la publication de ce recueil, des dizaines d'élèves remportent aujourd'hui une victoire. Pour certains, il s'agit d'un premier accomplissement, d'une première réussite dans un parcours scolaire ponctué de difficultés. À ces personnes ainsi qu'à toutes celles et tous ceux qui ont participé à l'édition 2017 de *Ma plus belle histoire*: félicitations!

Un énorme merci également à toute l'équipe qui travaille dans l'ombre pour rendre possible la publication de ce recueil. Sans vous, le travail exceptionnel qui est réalisé tous les jours dans les centres de formation du Québec ne recevrait pas toute l'attention qu'il mérite.

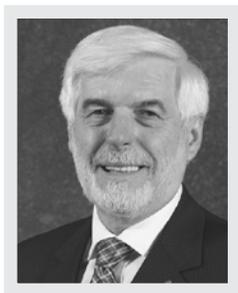
Bonne lecture!

La présidente de la Fédération des
syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ),

Josée Scalabrini

La présidente de la Centrale des
syndicats du Québec (CSQ),

Louise Chabot



C'est avec un plaisir renouvelé que l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) s'associe à la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) relativement au concours *Ma plus belle histoire*.

La participation de notre association à ce projet rejoint le volet intergénérationnel de notre mission.

À cette fin, plusieurs de nos membres participent avec enthousiasme à l'évaluation des textes proposés. D'ailleurs, nous recevons plusieurs commentaires positifs de la part de ces personnes, et leur volonté est grande de s'inscrire dans un tel projet.

Nous reconnaissons l'effort déployé par les étudiantes et étudiants adultes et nous les encourageons à persévérer dans leur projet d'études. À la lecture de plusieurs textes, nous constatons qu'il faut une bonne dose de courage et de détermination pour livrer un tel message.

Nous sommes conscients également que le tout ne serait pas possible sans l'apport du personnel enseignant de l'éducation des adultes. Nous saluons leur engagement et leur persévérance dans des conditions d'exercice difficiles.

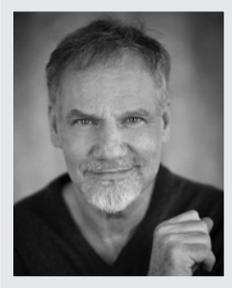
Félicitations à toutes les personnes qui ont partagé leur expérience et une mention spéciale à celles dont le texte a été primé!

Le président de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ),

A handwritten signature in black ink that reads "Pierre Paul Côté".

Pierre-Paul Côté

Ma plus belle histoire est une chanson !



Écrire des poèmes, ça vous chante? Faire rimer les mots et les mettre en paroles qu'on peut chanter est un art vieux comme le monde. C'est faire des chansons. Jouer avec les sons des mots pour adoucir certains messages plus difficiles à porter que d'autres, chanter ses impressions sur le monde, quel joli défi ! Et quand ça marche, les gens peuvent partir avec ces chansons-là, les mélodies et les rimes aidant à les garder en mémoire : cela permet aux idées de faire du chemin.

J'ai pondu l'an dernier ma vraie première chanson, en réaction à l'insistance avec laquelle on nous bombarde d'informations visant à nous faire accepter de laisser passer un pipeline de bitumineux à travers les 800 et quelques cours d'eau du pays. Pour moquer la plainte de ces lobbyistes qui semblent en manque d'un bon gros tuyau, je leur ai écrit un blues intitulé *Faites-moi une pipeline !* C'est pour rire, mais ça dit ce que je pense et, à la suite des réactions, il me semble que ça dit ce que plusieurs autres pensent aussi.

Exprimer son point de vue personnel en chantant un poème, verbaliser ses réelles préoccupations en douceur ou en s'époumonant, l'important, c'est l'effet libérateur que ça procure. Ça fait comme partie des bénéfices marginaux ! Une chanson peut réjouir, consoler, faire revivre un événement ou encore motiver à agir. Il faut juste qu'elle parle de quelque chose qui vous prend aux tripes.

Cela va faire deux ans que j'ai participé à une campagne électorale fédérale sous la bannière des verts, et on me demande encore régulièrement si je poursuis cette implication écopolitique. Je suis toujours heureux de réaffirmer mon engagement à protéger l'environnement au mieux de mes connaissances et à partager mes sentiments et mes idées dans le cadre de mes spectacles ou de toute conversation avec les amies et amis. Seulement, après mûre réflexion, j'ai décidé de revenir au poétique. Et me revoilà plongé dans les œuvres de Vigneault, Leclerc, Brassens, Barbara, Joan Baez et Joni Mitchell... Un monde moins politique? Pas certain, pas toujours, plus idéaliste, probablement, et un monde qui tient ses promesses en tout cas !

Animé par des gens qui méritent toute notre gratitude, le concours d'écriture *Ma plus belle histoire* est génial pour découvrir comment les mots peuvent changer la vie, tout ce qu'on peut faire mieux avec les bons mots, l'écriture et la lecture. Et parmi toutes ces possibilités, la chanson, si petite qu'elle puisse sembler être, comparée à une nouvelle ou à un roman, reste pour moi un outil privilégié qui m'aide à dire ce que j'ai envie de dire d'une manière qui m'enchanté ! Non, la poésie n'est pas un plaisir démodé !

Salut les poètes ! Heureux de vous lire !

JiCi Lauzon

Le prix Coup de pouce

Intitulé à juste titre Coup de pouce, le nom de ce prix destiné aux équipes enseignantes fait écho au Coup de cœur destiné à l'élève ayant soumis le meilleur texte. D'une valeur totale de 1 000 \$, il vise à reconnaître et à encourager l'engagement, la créativité et les initiatives locales. Toute activité compte, qu'elle soit organisée par l'équipe, par son syndicat ou par différents partenaires.

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

l'équipe enseignante du Centre Sainte-Thérèse (CS des Chênes), à Drummondville, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de la région de Drummondville

l'équipe enseignante du Centre de formation professionnelle – Établissement de La Macaza (CS Pierre-Neveu), à La Macaza, avec le soutien du Syndicat du personnel de l'enseignement des Hautes-Rivières

l'équipe enseignante du CFGA des Rives-du-Saguenay (CS des Rives-du-Saguenay), à Chicoutimi, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement du Saguenay

l'équipe enseignante du Centre de formation des Maskoutains (CS de Saint-Hyacinthe), à Saint-Hyacinthe, avec le soutien du Syndicat de l'enseignement Val-Maska

**Votre engagement, gage du succès de ce concours,
est une véritable source d'inspiration.**

**Au nom de tous vos pairs,
enseignantes et enseignants,
félicitations!**

Parmi les initiatives des membres de ces équipes et des syndicats locaux qui les ont activement soutenus, mentionnons :

Au chapitre de la promotion :

- Implication de plusieurs enseignantes et enseignants pour une meilleure stabilité du projet, et concertation ;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, insertion sociale, insertion socioprofessionnelle, etc.), y compris les centres de détention ;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour) ;
- Diffusion en grand nombre des affiches, des formulaires et des anciens recueils ;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes ;
- Création de versions thématiques du concours (*Ma plus belle histoire... d'amour*, *Ma plus belle histoire... d'horreur*) ;
- Utilisation des circuits télévisuels internes pour de la publicité en circuit fermé ;
- Jumelage avec la Semaine du français, la Francofête, etc.

Au chapitre de la célébration et de la valorisation :

- Bonification des prix, création de certificats locaux ;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels ;
- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence de l'ensemble des élèves du centre, des autres personnels du centre et de la commission scolaire, des partenaires et de la communauté (invités d'honneur, auteurs littéraires, familles, anciens élèves, etc.) ;
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, des photographies ;
- Conférence de presse ;
- Activités pédagogiques et lecture individuelle des textes ;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants ;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et dans les médias électroniques ;
- Création d'une page Web ;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public ;
- Mention au Conseil des commissaires, à la Direction générale, au Conseil d'établissement, à l'Assemblée des personnes déléguées ;
- Plaques commémoratives, Mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur ;
- Recherche des élèves participants ;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, soupers, etc.) ;
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école.

Remerciements

La Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ) tiennent à remercier chaleureusement leurs partenaires pour leur contribution à ce projet d'expression littéraire et de valorisation unique en son genre.

Nos partenaires:



Nous tenons également à souligner la collaboration remarquable de l'Association des retraitées et retraités de l'éducation et des autres services publics du Québec (AREQ-CSQ) dans le cadre de la sélection des textes pour le recueil *Ma plus belle histoire*.



Sommaire

1. Déchaîné Patrick Lévesque Paquette 13	11. La force d'un frère Jean-Roch Léger-Marcotte 32
2. J'écris Danielle Gaudreault 15	12. La montagne de la vie Jean-Marius Lenohin 34
3. Panique d'automne Nathalie Maltais 16	13. Mal de vivre Robert Tremblay 36
4. Quand tout s'écroule Jimmy Croteau-Delage 18	14. À toi Joanie Trépanier Boudreau 39
5. Les plaisirs de l'hiver Jean-François Groleau 19	15. Le grand saut! Nadia Boudreau 40
6. Le vieil homme et la citrouille magique Pier-Luc Cyr 21	16. Raconte-moi l'amour... Caroline Fiset 43
7. Le bon texte Jézabella Roy-Renaud 24	17. Notes blanches, notes noires Sarah Tremblay 46
8. Le drame Martin Champagne 26	18. La boîte à Marie-Ève Valérie Turgeon 48
9. Grosse Île 1845 Lyne-Marie Legresley 28	19. Vide Nancy Saint-Amour 50
10. Tel un papillon Nathalie Dumais 30	20. Oui, j'ai eu besoin d'aide! Je repars à neuf Joanie Tremblay 51

21. Les portes de l'avenir Linda Ducas 53	31. Une addiction au rêve Marie-Eve C. Cusson 77
22. La Grosse Île Dyana Fontaine 56	32. Transgenre Christopher Pilon-Carrière 79
23. La maladie Audrey Gariépy 60	33. Qui suis-je ? Maxine Cayer 81
24. Lou-Lou Ma marraine, mon modèle, mon héroïne Maude Paquin 62	34. Pris en dedans Michel Lavoie 83
25. Un petit quelque chose d'étrange Xavier Shaw-Blanchette 65	35. 8 h 37 Raphaël Michaudville 85
26. Les souliers du dimanche Gervaise Bouffard 67	36. Les répercussions de l'intimidation Alexandre Bélair 88
27. Les écrits perdus La musique et la guerre Alex Pelchat 68	37. L'amour malsain Mélanie Gagnon 91
28. Le secret d'Eden Francis Lafleur-Cournoyer 70	38. Ma bicyclette bleue Nicole Hamel 93
29. Annabelle Élisabeth Bergeron 73	39. Quand on veut, on peut! Cynthia Lavoie 95
30. La valise oubliée Nicolas Roy 75	40. Requiem pour Madame La Logique Samuel Désautniers 97

41. La vague Francine Richard 99
42. Juste 1000 mots Amély Sirois-Clouâtre 100
43. Mer morte Cédric Camps 102
44. Ma délivrance Laurence St-Roch 104
45. L'envahisseur Robert Lahaie 106
46. L'intruse Pascal Blanchette 108

47. Elle Valérie Nault Lamothe 109
48. À cause des disparitions José Luis Miguez de Soto Lázaro 111
49. Mon étoile parmi les étoiles Sanaa Maouchi 113
50. La septième demeure du vent José Luis Miguez de Soto Lázaro 115
51. Résistance Marika Aubé-Lefrançois 118

N. B. Les textes ont bénéficié d'une révision linguistique respectant au mieux les choix de forme des auteures et auteurs.

1. Déchaîné

Au début, c'était juste un brasier. Il y eut l'étincelle, puis la flamme et finalement la passionnante chaleur. Cela, propagé par l'imprévisible vent, semblait consumer toute vie, pourtant aucun terreau n'est assez insupportable pour la vie. C'est dans cet enfer que je pris pied en ce monde. Le gland de mon géniteur, loin de finir en ardent charbon, termina sa course près d'une source dans une crevasse humide, où la température offrait plus de réconfort que de combustion. Le brasier s'étendit autour, balayant la forêt, tandis que la graine germa. Le monde était nu, couvert de cendres alors que la nuit pleurait, et quoiqu'il revêtît sa chape de mort, j'avais arboré une première pousse.

Ensuite, ce fut un jour gris, plus gris que le sol. Ma première feuille connut donc l'ennui et moi la faim : le fruit ayant déjà épuisé son embryon de nutriments. Cela m'incita à m'enraciner définitivement dans l'argile et la tourbe pour y trouver subsistance. Je grandis peu à peu, me hissant hors de ce cocon boueux, je m'aperçus alors que je n'étais point seul : plusieurs herbes avaient pris possession du terreau engraisé par la poussière de nos prédécesseurs. Elles poussèrent rapidement ainsi fertilisées, me faisant brusquement ombrage. À peine frêle de ces privations, mais bien décidé à les survivre, je me fis de bois, et pour les surpasser plus sûrement, je relançai mes racines plus profondément encore. Je m'y heurtai à un roc millénaire, trop profond et dur pour que les éléments ou une hardie racine aient pu le réduire en minéraux nourriciers. Je m'étendis donc au-dessus de cette assise dans l'espoir d'en découvrir le bord ou du moins une faille.

Les jours devinrent sombres et froids, la neige terne, portée par le vent, recouvrit mon être défolié pendant longtemps. Je ne vis plus rien jusqu'au moment où, bourgeonnant de joie, j'eus le soleil entièrement à moi. Bien vite, les herbes redressèrent leurs lames paillées pour m'enlever satisfaction, puis s'engorgèrent d'un vert dense et uniforme. Après quelques années de ce supplice routinier, j'étais devenu assez habitué pour dépasser la neige sans ployer sous la pression. J'aurais vu toute la désolation du monde si mes sens d'arbrisseau n'étaient pas si engourdis par le gel. Il n'y avait rien, sinon le soleil. Je pris la résolution d'être grand et fort pour ne jamais plus manquer de lumière. À la fonte, je pris tant d'espace pour mes feuilles que les plantes environnantes moururent d'inanition. Je devins si haut que le gazon n'arrivait plus à me dépasser, car manquant de résistance et de résilience, le vent et la neige leur étaient bien plus grand obstacle qu'à mon cœur ligneux.

Avec le temps, je me crus aussi invincible que le roc soutenant la plaine. Je découvris néanmoins une fêlure dans le rocher que je m’efforçais de sonder avec une radicelle. D’autres arbres pointaient ci-et-là à l’horizon, trop éloignés et éparses pour former une forêt, les graminées proches étant trop occupées à ressusciter annuellement au lieu de s’élever de leur moindre condition, je demeurais essentiellement seul. Alors que je produisais mes premières noix, il y eut bien une autre arborescence assez près pour que ses effluves m’émeuvent. La passion l’embrasa lorsque la foudre frappa son écorce, mais un vent invraisemblablement violent la fit s’abattre envoyant valser les brandons et fit tomber une de mes branches. La cavité ainsi formée sur mon tronc autant que la perspective d’un repas facile attirèrent un écureuil douteux. « Gitons ensemble », me dit-il avant de s’installer dans l’anfractuosité. Nous parlâmes peu, mais il laissa longtemps ses traces dans la morne neige.

À la fin, j’avais fière allure, avec mon écorce épaisse et rugueuse, mon fût annelé et ma toison verdoyante aux éclats dorés. Véritable souverain de la plaine, s’il n’y avait pas eu ce rameau amputé brisant ma luxuriante frondaison, le couronnement aurait été complet. J’étais toutefois contrit de m’autopolliniser par manque de compagnon, je m’en ressentais donc plus Roitelet d’une oasis que Roi de la forêt. Essayant de m’asseoir plus fermement au travers de mon trône de pierre enfoui, j’en étendis la fêlure. La dalle minéralogique rompit et s’affaîssa, puisque sous elle se trouvait le lac alimentant la source. L’écureuil ébahi s’en alla promptement de mon creux, se dirigeant au gré du vent pour refaire son antre. Je fus enseveli dans cette fondrière, ma cime seule émergente parmi les chardons.

Les saisons allèrent, le vent apporta la neige m’ensevelissant totalement et les foins, m’envahissant de fétus, me ravirent l’azur. Dès lors, je ne connus le soleil qu’obscurément. La neige cependant restait d’un blanc pur et sans empreintes. Les herbes, dont les faibles, mais abondantes racines avaient empêché la terre de sombrer dans le gouffre, m’accusèrent de tous leurs maux, même ceux causés par les éléments. Moi je continue à vivre. Il serait stérile de ne rien faire ou d’espérer que le feu fauche la plaine. Il me faut rester flexible pour que le vent ne m’arrache pas de branche. Il me faut fleurir dans le cas où il m’apporterait du pollen. En restant au sol je m’enchaîne à la boue, en m’élevant je m’y ancre. Un jour, je serai le plus grand végétal des environs, car après tout je suis un chêne.

*Patrick Lévesque Paquette, Intégration sociale
CFPEA Sorel-Tracy (Sorel-Tracy), CS de Sorel-Tracy
Enseignante : Marie-Jo Péloquin, Syndicat de l’enseignement du Bas-Richelieu*

2. J'écris

J'écris mon arbre et je fouille les replis de ses veines. Je chante avec lui mes vieilles rengaines afin de faire monter la sève. J'écris le jour, j'écris la nuit. J'écris sur son écorce mes propos engloutis, sur ses feuilles, le cliquetis de ma vie. J'écris sur la peau des arbrisseaux son nom à lui que j'aime, que j'aimerai à l'infini. J'efface les « mots pour le dire », roman caché au fond de mon âme que je graverai sur les murs de mon tombeau, le jour où je serai au repos. J'écris la Voie lactée offerte par mon maître, mort sur la croix. J'écris les yeux levés pour regarder ses doigts effilés me désigner une étoile, celle que je suivrai pour trouver ma maison. J'écris ma sève goutte par goutte et, comme un enfant devant Sa Majesté, je m'incline devant tant de beauté. J'écris le bleu, dissimule le gris au ciel de mes fantaisies pour ne pas oublier. Je peins la réalité sur des parchemins jaunis de ma nostalgie, usée par les fautes du passé. Je calque des lueurs d'espoir pour atteindre la sérénité. Je crie et j'écris mon pays, mon arbre, ma maison. J'écris aussi pour dire aux hommes que je descends de l'arbre, mon ancêtre. J'écris et mon regard pénètre au cœur de ma forêt, celle que j'ai bûchée parmi vous. J'écris bien, j'écris mal. J'écris avec ma bouche les mots-mystères, j'écris la France, l'Espagne et l'Angleterre. J'écris à la pointe du couteau le mot « esclave » dans ton dos. J'écris les batailles du siècle passé sur les murs avec originalité. J'écris la nuit sur la pointe des pieds afin de ne pas éveiller tes soupçons et, lorsque tes yeux me cherchent, j'écris en cachette. J'écris l'amour qui tue la haine, j'écris ta bouche qui caresse mes rides.

J'écris la sagesse du vieillard courbé par les neiges immortelles, arrondi par le poids de son âge. J'écris sa dignité couronnée de l'océan céleste, déposant ainsi des éclats de cristal sur nos cheveux blancs. J'écris et j'écrirai comme toi le commencement de ma vie, branche par branche. J'écrirai petit pour devenir grand, si bien arrosé et au monde entier qu'il faut te protéger, malgré ta pelure rugueuse sillonnée par des pluies torrentielles et ridée par le soleil. J'écrirai aussi pour te dénoncer et t'accuser afin que tu expies les péchés de la croix. J'écrirai le pardon du larron pour t'aider à comprendre l'humanité. Je crie et j'écris parfois pour mieux respirer. Je crie et j'écris la main sur la bouche retenant mes vomissements, j'écris pour cracher les mots de ma gorge qui m'étouffent. J'écris les Mardis gras et les samedis, les Vendredis saints et les dimanches. J'écris et j'écrirai pour l'éternel repos, promis à la fin des temps. J'écris et j'écrirai, c'est promis, pour plusieurs raisons et pour aucune raison. J'écris et j'écrirai lorsque seule, couchée, pleurant la tête sur l'oreiller, « je t'oublierai ». Je t'écrirai à toi mon arbre-ami lorsque ma solitude tuera ma

gaieté, lorsque mes sanglots s'éveilleront. J'écris et j'écrirai mon arbre, fouillant ses racines jusqu'au plus profond de son puits, creusant les pistes très très loin, au temps du moyen âge.

*Danielle Gaudreault, Intégration sociale
Centre Louis-Jolliet (Québec), CS de la Capitale
Enseignante : Caroline Berger, Syndicat de l'enseignement de la région de Québec*

3. Panique d'automne

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, tu brillais autrefois comme un astre naissant qui chasse les brouillards flottant au travers de mon esprit

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, brouillard et néant de retour en courant, développant une peur et me brisant le cœur

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, nuage orangeux enveloppant le ciel bleu qui brillait autrefois comme une étoile filante

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, tempête d'automne pesant lourdement sur chacun de mes émois d'une pluie monotone

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, comme un soleil couchant tu disparais dans la nuit, laissant place à l'obscurité ombrageuse du mépris

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, dans un tunnel noir j'entrevois l'espoir, mais dois-je y croire au fond de mon tourment

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, chaque clarté du jour que le Bon Dieu m'apporte est un coup de poignard au travers de mon âme déchirée

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, petite lueur où te trouves-tu au fin fond de mon cœur perdu

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, la tristesse envahissante qui, s'imprégnant en moi, diminue avec le temps

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, lueur d'espoir, est-ce possible que je puisse l'entrevoir

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, petite lumière au bout du tunnel, puis-je te rattraper dans cet éternel sans fin

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, le temps passant, lumière se rapprochant qui diminue cette confusion déchirante

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, néant envahissant disparaît dans cet univers éclatant

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, lumière d'espoir te voilà enfin, bientôt je serai près de toi, m'éloignant de ce grand désespoir

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, que vois-je en moi, est-ce possible que cette lueur soit de retour

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, astre brillant te revoilà enfin, cœur si lourd s'amointrissant énormément

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, cœur battant, âme vivante, espoir revenant

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, oui cet espoir et ce futur rassurant existent vraiment

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, plénitude rassurante te voilà enfin

Vivre dans un néant, vivre dans un brouillard, peut-on avoir l'espoir de s'en sortir, merci bonheur d'être revenu dans mon cœur perdu

*Nathalie Maltais, Intégration sociale
Centre Laure-Conan (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay
Enseignante : Andréanne Mior, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

4. Quand tout s'écroule

Pardonne-moi mon frère, je me sens coupable de t'avoir laissé entre les mains du mal.

Ça me torture de l'intérieur de croire que je t'ai délaissé dans ce monde infernal.

En bordure de ce trottoir empoisonné par une morsure de crotale, Cette brûlure de désespoir t'a emprisonné d'une clôture à perdre le moral.

Je regarde mon avenir qui est un naufrage, un mauvais sort. Maintenant, c'est moi qui navigue à la dérive, au large, je perds le nord. Déboussolé, le navire chavire durant l'orage, je me noie encore ! Faut-il la ravir ou la maudire, l'oracle ? Si loin du port !

Se haïr à se salir, on succombera dans le tort. Gravir tout haut pour aboutir plus bas, rempli de remords, À se trahir pour garnir le sourire de gens ingrats qui se sentent forts. C'est pour cela que je veux retrouver la rive avant que ne me trouve la mort.

Car ça fait déjà une *couple* de mois que j'erre comme un vagabond. J'ai des trous dans mes bas, j'ai même oublié l'odeur du savon. Je suis rendu où ? Je ne sais plus. J'ai perdu le confort de mon salon. Sans le sou, je ne comprends pas, je suis dans une mauvaise situation.

J'ai une faim de loup, au pique-nique, sans aucune fortune. J'en deviens fou, pris de panique, j'ai envie d'altitude. Même debout dans le *crique*, la peur m'envahit d'incertitude. Elle m'étouffe en temps de crise d'une fumée qui me perturbe.

À *boute* de ces gens qui nous cale dans le fumier, ces enflures ! Je me fous de ce qu'ils me disent, pour moi l'habitude est une seconde nature. J'écoute de la musique avec ma meilleure amie qui se nomme la solitude, Car, sur cette route, plusieurs embûches sont mes seules études.

Je m'essouffle à survivre parmi des personnes que je trouve ridicules. Je redoute leur sourire qui me réduit en fines particules. Lorsqu'ils me laissent mourir détruisant des collines de pellicules. Ils refoulent les bons vieux souvenirs qu'on enduit de résine et qu'on allume.

Quand tout s'écroule, nul ne peut soutenir le poids de ce qui se consume.
Le temps s'écoule à se faire vieux, à souffrir d'ennui dans la brume.
On déroute comme des fauves qui courent après une bête à plumes.
Où allons-nous aboutir, en cours de route, sans le clair de lune ?

J'en deviens fou, de détruire l'avenir pour de l'or,
De bâtir pour tout démolir plus tard,
De partir et de revenir en corbillard.
Que veulent mes pensées ? Est-ce la vie ou la mort ?

*Jimmy Croteau-Delage, 1^{er} cycle
Centre L'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Céline Curtil, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

5. Les plaisirs de l'hiver

Par un beau matin de novembre froid, humide, les feuilles qui enrobent la vie, la richesse et l'espoir d'un arbre sont maintenant chose du passé. Le sol garni de cette épaisse couche de feuilles qui enveloppe d'un manteau protecteur notre belle planète qui nous abrite, nous réchauffe et nous nourrit jour après jour.

Bien que l'hiver est à nos portes, il incarne la vie à nos belles bêtes qui y vivent paisiblement en forêt. Provisions amassées, vêtements conformes pour la saison et à notre portée, maisons très bien isolées, l'hiver peut maintenant débiter.

Pour nous, les êtres humains, l'hiver est synonyme de froid glacial, de neige abondante, de pluie, de tempêtes, de travail physique, bref, la misère pour certains d'entre nous, mais pour d'autres, ce n'est que du plaisir : faire une randonnée pédestre, du ski et j'en passe. Pour la forêt et ses bêtes qui y vivent, il en est autrement. Première tempête de neige tombée, la joie, le plaisir de s'amuser entre ami(es) et en famille, courir dans des petits sentiers sculptés par les écureuils dans l'épaisse couche blanche, dévaler les pentes abruptes en se roulant dans celles-ci au pied de la montagne. Bref, une nouvelle vie recommence pour eux. Mise à part la grosse boule de poil noir, l'ours, qui lui

dort tout l'hiver après avoir gambadé tout l'été d'une direction à l'autre pour s'approvisionner d'herbes vertes, de petits fruits sauvages aux couleurs multiples, d'un parfum exemplaire pour une raison primordiale, et qui a accumulé une épaisse couche de gras qui assurera sa survie pour l'hiver à venir. Bien qu'on peut peut-être croire qu'il est paresseux, au contraire, il est muni d'une force et d'une énergie incroyables; cela fait partie de son cycle de vie dans notre écosystème.

Quant à l'orignal, grand, majestueux, élancé, dit le roi incontesté de nos forêts canadiennes, il sait se faire remarquer avec son panache toujours aussi beau. Et sans oublier le magnifique cerf de Virginie qui se démarque par sa rapidité, son agilité, sa souplesse et aussi dont j'ai souvent fait sa rencontre en forêt. Pour ma part, il est sûrement la bête la plus rusée et intelligente, sachant déjouer tout genre de menace à son approche, c'est ce qui fait de lui un modèle parfait. Je vous dis dans mes mots qu'on n'est pas obligé d'aimer cette saison, mais qu'il faut juste l'adapter et l'adopter grâce à de belles activités à l'extérieur.

Que ce soit n'importe quel moment de l'année, la forêt restera la garderie de notre belle planète. Après avoir fait toutes sortes de rencontres, sillonné un vaste nombre de sentiers dans notre belle Gaspésie. Accompagné de mon garçon, tous les deux, fidèles amants de la nature à l'état sauvage. Alors, sortez et profitez de ce beau moment de l'année entre ami(es) et surtout en famille. L'hiver n'est que pour nous une partie de plaisir et la forêt est un énorme terrain de jeu qui nous attend à bras ouverts.

*Jean-François Groleau, 1^{er} cycle
CEA La Ramille (Grande-Rivière), CS René-Lévesque
Enseignante : Catherine Horth, Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est du Québec*

6. Le vieil homme et la citrouille magique

Il y a très longtemps vivait un homme que tous avaient surnommé le marcheur. Il était surnommé ainsi car, chaque jour, il devait marcher de sa maison jusqu'au village afin de pouvoir acheter sa pitance. En effet, notre homme n'avait jamais eu de fils ni de femme pour l'aider à prendre soin et faire fructifier la belle et grande terre que ses parents lui avaient léguée.

Il avait bien quelques sentiments pour une jeune fille nommée Isabella qui, selon tout le village, était la plus belle femme de la région. Toutefois, son grand âge l'empêchait de lui avouer ses sentiments, de peur de se faire rire au nez.

Par un beau matin de juin, notre homme allait de son pas traînant. Il arriva face à une énorme citrouille. Celle-ci était si grosse qu'elle bloquait toute la route. Notre homme, vieux, fatigué et passablement affamé, essaya de la contourner. Il alla à droite, à gauche et même derrière, sans résultat. La citrouille se trouvait immanquablement devant lui. Il avait la désagréable impression que celle-ci le suivait. Passablement excédé par ce qu'il croyait être un tour de son vieil âge, il donna plusieurs coups de pied rageurs dans la citrouille. « Ouille, arrêtez de me frapper au menton voulez-vous! », s'exclama une grosse voix endormie.

Notre homme regarda frénétiquement autour de lui à la recherche de l'origine de cette protestation. N'était-il pas seul sur la route au beau milieu de l'après-midi? « Vous me frappez comme une vieille mule têtue et ne savez même pas où je suis! », continua la voix. Notre homme leva les yeux et vit une bouche, un peu plus haut un nez et encore plus haut des yeux. Non seulement elle avait un visage, mais notre homme est littéralement tombé sur son séant quand la citrouille lui fit un clin d'œil. « Ne vous inquiétez pas petit homme. Vous êtes si faible et vieux que vous m'avez à peine gratté le menton », lui dit-elle.

Notre homme fatigué, affamé et maintenant irrité lui répondit du tac au tac :

– Que veux-tu? Contrairement à toi, j'ai faim, je ne suis plus assez jeune et j'ai autre chose à faire ailleurs. Je dois me rendre au village et tu es sur ma route.

La citrouille souriait à notre homme, elle semblait bien s'amuser de la situation.

– Je vois surtout un vieillard fatigué et accablé par ses problèmes. Que dirais-tu si je te proposais le moyen de redevenir jeune et d’avoir une femme qui te donnera des fils? Ceux-ci t’aideront à t’occuper des champs et des animaux.

Notre vieil homme trouvait la proposition beaucoup trop généreuse, alors il lui répondit :

– Ce que tu me proposes a l’air alléchant, mais je sens qu’il y a anguille sous roche.

– Je parlerais plus d’une obligation toute simple, répondit la citrouille du tac au tac.

– Cause toujours vieille pelure, ça pourrait m’intéresser.

– Je vais te rendre ta jeunesse, arranger les mémoires de tous pour qu’ils se rappellent un jeune homme et non un vieillard. La douce Isabella pour qui ton cœur soupire depuis des années partagera tes sentiments et te donnera de nombreux enfants. Tu auras tout cela à une condition : une fois notre marché conclu, tu prendras la graine que je vais te laisser et tu la sèmeras.

– Ta demande est beaucoup trop simple. Je sens le piège...

– Bien, si jamais tu oublies de me planter d’ici un an, non seulement tu perdras tout ce que je t’ai donné, mais en plus tu deviendras une pauvre citrouille magique comme moi, et ce, jusqu’à ce que tu trouves toi aussi quelqu’un avec qui passer un contrat.

Notre homme hésita un peu. Les conséquences pouvaient être grandes, mais on lui offrait la femme désirée, la jeunesse et une famille. Alors il n’aurait qu’à planter la graine une fois chez lui.

– Citrouille, tu as ma parole, je respecterai ta demande.

La citrouille cligna doucement des yeux et, dans un grand « crac », elle s’ouvrit en deux pour révéler une seule et unique petite graine dorée.

Notre homme la ramassa et la mit dans sa poche en sifflotant. Il se sentait beaucoup plus léger et en forme. Il alla vers la petite mare qui bordait la route et se mira dedans. Le beau jeune homme fort et athlétique qu’il avait été dans sa jeunesse le dévisageait à la surface de l’eau.

Notre homme prit la route du village dans l'idée de demander la main d'Isabella. Sitôt arrivé devant celle-ci, il posa le genou par terre et s'exclama : « Ma belle Isabella pour qui mon cœur bat depuis toujours, je viens aujourd'hui demander votre magnifique main. Accordez-la-moi et je serai le plus heureux des hommes. »

Elle lui répondit avec émotion qu'elle acceptait. Notre homme, fou de joie, prit Isabella dans ses bras et, en la faisant tourner, il en oublia le pépin qui reposait dans sa poche.

La noce fut célébrée en grande pompe : tout le village était réuni chez les nouveaux mariés qui reçurent de nombreux outils pour travailler la terre et des animaux pour commencer un élevage décent. Le banquet fut gargantuesque et Isabella resplendissait dans sa robe de mariée.

L'été céda lentement sa place à l'automne. Isabella se dépouillait de ses anciens habits, son ventre rond prenant de plus en plus de place. Son jeune mari, qui exaltait de cette situation, avait complètement oublié cette petite chose qui était restée dans son vieux pantalon.

Neuf mois paisibles ont passé pour notre homme et sa compagne, avant de voir celle-ci donner la vie à des triplets : deux garçons et une fille que nos nouveaux parents nommèrent Pierre, Paul et Rose.

Avec les enfants à s'occuper, la terre à retourner et les animaux à soigner, il n'avait toujours pas eu le temps de planter la graine.

La journée fatidique arriva et la graine reposait toujours dans son vieux pantalon, sec et racorni, comme si toute magie l'avait délaissée.

Notre homme se réveilla et il avait froid, son Isabella n'était pas à ses côtés. Il supposa qu'elle avait probablement dû se lever pour nourrir les enfants.

Il se leva lentement, il était étrangement fourbu. Il pouvait entendre ses articulations craquer.

Notre homme se traîna péniblement vers la salle de bain, pris soudain de panique par le silence anormal de sa maisonnée, et son regard croisa la glace.

Non seulement il y découvrit les traits du vieillard qu'il était il y a un an, mais il eut l'horreur de voir que sa peau était devenue orange, aussi dure que la chair d'une citrouille avec des feuilles qui lui sortaient d'endroits incongrus.

Notre homme, fou de panique, se précipita sur la vieille malle où son vieux pantalon était supposé être rangé. Après avoir jeté les vêtements par terre, il glissa ses doigts, qui étaient maintenant de grosses racines épaisses, et réussit à saisir la petite graine. Une fois en possession de celle-ci, il courut vers le jardin où il se mit à creuser la terre à main nue, pressé, en suppliant à voix haute qu'on lui laisse le temps. Il avait planté la graine, mais rien ne se passait. Alors qu'il se figeait sur place et que son corps finissait de prendre l'apparence d'une citrouille, il entendit une voix qui lui dit : « Mais du temps, tu en as eu, tu n'as juste pas su le gérer. »

De nos jours, si l'on arrête devant une vieille citrouille située dans le jardin d'une maison en ruine, il paraît que l'on peut entendre celle-ci proposer aux gens leurs désirs les plus chers. Si l'on accepte, il faut être sûr de ne jamais remettre les choses importantes à plus tard, sinon notre oisiveté pourrait nous faire prendre racine.

*Pier-Luc Cyr, 1^{er} cycle
Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke
Enseignante : Manon Ann Blanchard, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

7. Le bon texte

J'ai beaucoup écrit sans jamais trouver le bon texte
Le texte qui me ferait vibrer
Le texte qui me ferait sentir que j'ai réussi
Le texte qui ne ferait pas que me parler
Mais qui te parlerait à toi aussi
Le texte qu'on lit avec le plus grand sérieux du monde
Le texte qui nous rappelle que nous ne sommes pas seuls
Le texte qui nous fait rire quand on est triste
Le texte qui nous aide à nous donner confiance
Le texte qui nous réconforte
Le texte qui nous fait réaliser certaines choses de la vie
Ce texte qui nous fait pleurer parfois
Ce texte qui peut nous choquer quelquefois
Ce texte qui nous fait sacrer tellement il est vrai

Ce texte que certaines personnes n'osent pas lire
Par peur de se reconnaître
Ce texte qui ne ment pas
Le texte qui nous met KO en seulement quelques phrases
Le texte qui nous fait sentir mal parfois
Ce texte qu'on déteste quand on réalise qu'il parle de nous
Ce texte qui nous fait réfléchir sur notre vie
Ce texte qui nous ramène dans un passé qu'on souhaite oublier
Je cherche le texte qui va troubler
Mais qui va faire réfléchir en même temps
Un texte que les gens liront en profondeur
Un texte qui n'est pas facile à trouver
Ce texte, plusieurs pensent le connaître
Chaque personne a un texte différent
Parfois, il y a des textes qui se ressemblent
Mais tous sont différents
Beaucoup de personnes comparent leur texte
D'autres le modifient
Il y a des gens qui inventent leur texte
Dans l'espoir d'impressionner les autres
Il y en a d'autres qui exagèrent tellement leur texte
Qu'ils se trompent quand ils en parlent à plusieurs reprises
Il y a aussi des gens qui ont des textes écrits si petits
Qu'on ne saurait les lire
Il y a des textes très bien écrits
D'autres qu'on ne saurait vraiment lire
Il y a des textes drôles, il y en a qui sont plus fantastiques
Mais il y en a aussi qui sont plutôt tristes

Il y a des textes plus enfantins
D'autres avec beaucoup d'expériences
Il y a des textes qui sont très vieux et d'autres, très jeunes
Mais les textes les plus jeunes
Sont beaucoup plus douloureux à lire
Il y a des textes qu'on se force à lire
D'autres que nous sommes incapables de lire
Tellement ils sont horribles
Il y a tellement de textes différents partout dans le monde
Chaque personne écrit son propre texte

Quelquefois, il y a des gens qui pensent qu'ils ont le droit
De dicter le texte d'un autre
Mais chaque personne doit savoir
Qu'elle est maître de son propre texte

Même en voulant écrire le bon texte
Pour chaque personne, mon texte sera différent
Il y en a qui vont l'aimer et d'autres le détester
Donc voici mon texte pour vous
Ce n'est peut-être pas le bon, mais pour moi, c'est le bon texte

En écrivant ce texte, je ne pensais pas à gagner
Quand j'ai écrit ce texte, je pensais à ce que je pouvais écrire
À ce qui allait marquer les gens
Peu importe qui tu es
Tu as droit à ton propre texte
Que les gens l'aient ou non, ça n'a pas d'importance
Car ce n'est pas à eux de juger ce que tu as écrit dans ce texte
J'espère que mon texte aura aidé quelqu'un
D'une quelconque façon
Je m'appelle Jézabella et ceci est mon texte

*Jézabella Roy-Renaud, 1^{er} cycle
Centre L'Envol (Joliette), CS des Samares
Enseignante: Sybille Godard, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

8. Le drame

Dans la nuit du 5 au 6 juillet 2013, la paisible ville de Lac-Mégantic, en Estrie, a été ébranlée par un terrible accident. Un train fou transportant du pétrole brut a déraillé, provoquant de violentes explosions. En quelques minutes à peine, une partie du centre-ville a été dévastée et que dire des nombreuses pertes humaines!

Comme tous les samedis matins, je me suis levé tranquillement et me suis assis pour prendre mon petit déjeuner. Ma conjointe me regarda et me dit: « Il s'est produit quelque chose de terrible cette nuit. » Lorsqu'elle m'a appris ce terrible accident ferroviaire de Lac-Mégantic, mon cœur s'est mis à se serrer très fort, plus moyen de respirer. J'avais perdu le contrôle de mon corps.

J'ai été saisi d'une inquiétude indescriptible. Je pensais à mon frère, mon petit frère. Celui de qui nous n'avions plus de nouvelles. Une chicane de gamin, jamais réparée, jamais pardonnée. La tristesse m'envahissait, je ne savais plus quoi penser. J'ai embarqué dans mon véhicule et pris la direction de la tragédie. Arrivé sur place, je n'en croyais pas mes yeux... C'était horrible! Mon cœur battait à 100 à l'heure, j'avais des idées noires!

Mon frère,
Pardonne-moi pour mon orgueil, mon égoïsme.
Pardonne-moi pour toutes les mauvaises paroles que j'ai prononcées.
Pardonne-moi pour mes jugements, mes critiques qui t'ont fait du mal.

Je ne savais plus où j'en étais. J'étais complètement envahi. Je n'avais aucun mot à dire. J'aurais tellement souhaité te dire ces paroles de vive voix.

Les jours passèrent et on a appris que ce terrible accident avait fait 47 morts. La tragédie a bouleversé le Québec entier. Mais moi, plus personnellement, j'ai perdu mon petit frère. J'étais consterné, désespéré. J'ai appris que son corps n'a pu être formellement identifié par le bureau du coroner.

Un an après le drame, je n'avais toujours pas la preuve que c'était vraiment fini. C'était dur. J'espérais toujours un miracle. Lui demander pardon, lui dire que je l'aimais, le serrer dans mes bras. C'était mon petit frère.

L'accident ferroviaire me rappellera toujours de mauvais souvenirs chaque année. Un manque de pardon! Comme une bombe à retardement, prête à exploser. C'est une cicatrice qui ne se guérira pas du jour au lendemain. Mais il faut avancer pour réussir à s'en sortir. Quand des événements comme ceux-là surviennent, ça nous ramène à l'essentiel.

Maintenant, tous les jours, je ne manque pas un moment pour dire à ma conjointe et à mes enfants combien je les aime. Je les serre très fort dans mes bras.

Il faut apprendre à aimer et à pardonner, ne pas avoir peur de dire nos sentiments.

Il faut maintenant regarder en avant, se tourner vers l'avenir. Des fois, on reste un bout de temps sans y penser. Après, quand on y repense, on fait ce qu'on peut à la vitesse qu'on peut.

Mon petit frère, je t'aime, je n'ai pas eu cette dernière chance de te le dire. Tu fais partie intégrale de moi, tu es mon frère à jamais.

S'il te plaît, donne-moi la force, le courage, la lumière, la paix, la quiétude et surtout, ton pardon!

Je t'aime mon frère!

*Martin Champagne, 1^{er} cycle
CEA L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante: Hélaine Bédard, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

9. Grosse Île 1845

Bonjour!

Je m'appelle Nora, je suis d'origine irlandaise. Il y a de ça plusieurs années, au ^{xiv}^e siècle, alors que je n'étais qu'une petite fille encore, j'ai dû quitter ma maison en Irlande pour aller à Grosse Île, au Canada. Ma maman, Elizabeth MacCarthy, grande dame, belle allure, bien habillée, bien coiffée et très délicate, mon papa, Gabriel Gallagher, travaillant dans une mine d'or pour nourrir sa merveilleuse famille et mon petit frère, Simon, petit démon toujours prêt à me taquiner et à me jouer de vilains tours constituaient ma famille.

Cela faisait déjà six mois que Simon était très malade. Ma maman croyait que cette maladie était due aux patates qu'il avait mangées en cachette. Ce n'est que quelques mois plus tard que nous avons appris que tous les plants de patates étaient infectés et causaient des maladies mortelles. Ma mère, une fois de plus, ne s'était pas trompée. L'Irlande connaissait à ce jour une très grande famine. La patate étant toujours l'aliment de base des différentes crèmes et des repas savoureux d'un fort pourcentage de la population, plusieurs ont dû être déportés. Ma famille et moi faisons partie de ce groupe.

À la suite des grandes épidémies du ^{xiv}^e siècle, 7 553 personnes sont mortes sur l'île, y compris mon père et mon petit frère. Ils avaient tous deux attrapé le mildiou, un champignon mortel. Les gens mourraient ici ou dans la longue

file d'attente des bateaux qui ne pouvaient plus embarquer les malades. Le 25 juin 1847, l'archevêque de Québec, Joseph Signay, écrivit aux évêques irlandais pour les prévenir du sort fatal qui attendait leurs compatriotes. Ce jour-là, je perdis ma tendre maman, la maladie mortelle empoisonna son corps. Je devenais donc orpheline. Moi et plusieurs autres petits orphelins fûmes adoptés principalement par des familles canadiennes-françaises.

Je me suis fait adopter par la famille Landry. Ils avaient déjà une fille, Carole. Elle était drôle, souriante, aidante et me protégeait, car elle savait ce que j'avais vécu. Elle était beaucoup plus vieille que moi. Mes parents adoptifs, Jean-Marc et Nathalie, m'envoyèrent dans de bonnes écoles où je fis mes études en recherche de remèdes contre les maladies mortelles. À la fin de mes études, je fus engagée par l'armée canadienne pour faire des expériences bactériologiques dans des lieux secrets sur l'île. On y faisait, entre autres, des expériences sur la maladie du charbon et l'on y fabriquait de l'anthrax qui, n'ayant jamais été utilisé, fut jeté dans le fleuve Saint-Laurent à la guerre.

Depuis 1984, l'île est devenue un site historique national sous le nom de Grosse-Île-et-le-Mémorial-des-Irlandais qui est administré par Parcs Canada. Ce site se trouve dans la municipalité de Saint-Antoine-de-l'Îsle-aux-Grues dans le fleuve Saint-Laurent.

Aujourd'hui encore, lorsqu'on visite l'île, nous pouvons sentir le produit désinfectant utilisé pour nettoyer les lieux. L'île a également servi de lieu de quarantaine pour les animaux importés. J'ai quitté mon emploi de chercheuse de remèdes contre la maladie mortelle pour m'occuper de mon premier garçon que j'ai nommé Simon-Gabriel en mémoire de mon père biologique et de mon petit frère. J'ai eu un deuxième enfant qui était une merveilleuse petite fille rayonnante que je nommai Élisabeth en l'honneur de ma mère.

Et alors mes petits trésors, avez-vous aimé l'histoire de grand-mère Nora? Maintenant, habillez-vous, il est l'heure d'aller visiter Grosse Île!

*Lyne-Marie Legresley, Préparation à la formation professionnelle
CEA L'Odyssée (Bonaventure), CS René-Lévesque
Enseignante: Carole Nadeau, Syndicat des travailleurs
de l'éducation de l'Est du Québec*

10. Tel un papillon

Nous avons tous des choix à faire dans notre vie. Une chose est sûre, les miens, je les fais afin d'évoluer pour le mieux. Les changements que j'apporte, l'amitié que je porte dans mon cœur, le positif dans mes paroles, les gestes que je pose et l'importance de penser à moi sont le chemin que je prends pour m'accomplir. Même si ce n'est pas toujours simple, la chenille apprend à se débrouiller. Elle construit son cocon, vit la solitude, se démène pour en sortir et déploie ses ailes, une fois devenue papillon.

Je change jour après jour, mes efforts carburent à la réussite, aux rêves et à l'amour. Je ne me reconnais plus. Oui je change ! C'est pour le meilleur, ce n'est pas pour les autres, mais pour moi. Tout cela me rend fière, fière de tout ce que j'accomplis. Cet important changement comble mon manque d'estime et renforce ma confiance en moi. Je veux avoir la plus belle vie qui soit. J'ai le droit d'être bien dans ma peau, de me sentir humaine et de savoir que je vauds quelque chose. Je suis comme tout le monde, malgré le fait que je me sens différente. En plus de me voir laide devant le miroir, mon trouble du déficit de l'attention me donnait de la difficulté dans le passé (avancer au même rythme que les autres), ce qui me mettait à l'écart bien souvent. Plus tard, les gens me disaient que j'étais belle, mais je ne les croyais pas. Je m'étais toujours vue laide, grosse et bonne à rien. Mais aujourd'hui, je commence peu à peu à me trouver des qualités. Je chemine vers le bonheur, et c'est gratifiant.

Cette évolution m'a permis de penser aux autres davantage. Je suis une douce personne qui aime les gens. Alors, pourquoi me cacher ? Moi qui aime avoir du plaisir avec le monde qui m'entoure, je trouve important de lui donner de mon temps et de lui offrir un présent. Oui je sais, il faut que je pense à moi. Mais quand je donne aux gens et que je les aide, je ressens une joie puissante qui explose en moi ; un sentiment si fort et si bon. J'aimerais tant apporter du bonheur autour de moi, toute ma vie. J'ai tellement de place dans mon cœur. Il est si grand qu'il pourrait accueillir tous ceux qui le méritent. Je ne dis pas que certains ne le méritent pas, car tout le monde a droit à l'amour. Celui que j'ai à offrir est pour les gens qui sont près de moi : amis et membres de la famille qui me respectent, mais aussi aux personnes admirables, empathiques, altruistes et inspirantes. Parfois, juste le sourire d'une personne, un beau bonjour ou ouvrir la porte à quelqu'un peut changer le cours d'une journée et me faire un bien fou. Cela paraît peut-être banal pour plusieurs, mais pas pour moi.

Depuis le début de ma métamorphose, je réalise plusieurs prouesses dans ma manière de penser, de réagir et de voir les choses. Aujourd’hui, je sais que dans chaque petite chose de la vie se cache un petit bonheur. Aussi minuscule soit-il, il suffit juste d’y porter attention. Le jour où j’ai commencé à voir cette réalité, ma vie s’est transformée. Maintenant, je l’apprécie encore plus. Il faut porter attention à chaque petit détail qui n’a jamais été remarqué, même banal. On doit simplement les regarder d’un autre angle. Il suffit juste de trouver du positif et de s’apercevoir qu’il y a toujours une parcelle de bon dans tout. La vie est faite de mauvais moments comme de bons, après tout. Je fais des gaffes et j’apprends tous les jours de mes erreurs. C’est normal, je suis humaine. Je me donne le droit de refaire, réparer et recommencer. Qu’est-ce qui m’en empêche à part moi-même? Je suis mon seul et véritable obstacle. C’est à moi de prendre cette décision et seulement moi. Personne n’a le pouvoir de décider à ma place. C’est pour cela que j’ai décidé que mon avenir sera meilleur.

Quoi qu’on en dise, je ne peux pas changer le passé, mais grâce à lui, je suis ce que je suis présentement. Malgré tous mes mauvais souvenirs, je réalise qu’à cause de ça, je suis une bonne personne qui trouve que des amis c’est précieux et qui est capable d’en prendre soin et de les respecter. Oui, je sais! Je dois m’aimer et m’accepter comme je suis. J’ai enfin compris qu’il est essentiel de demeurer authentique, mais aussi respectueuse et honnête envers mes convictions. Ce qui veut dire d’écouter mes désirs les plus profonds. Que ce soit rose ou bleu, la différence n’a plus aucune importance; c’est l’acceptation de soi qui l’est réellement. J’ai le droit à l’amour tel qu’il est, d’être heureuse et de vivre en pensant à moi. Maintenant, j’y pense enfin, car je ne me cache plus derrière la honte. J’ai compris que pour m’accomplir, je dois écouter mon cœur. Celui-ci a été conquis par une femme. Oui, une femme! Enfin, je suis libérée; libre d’aimer qui je veux, sans penser au regard des autres. Cela me fait un grand bien. Je veux, avec fierté, sortir de mon cocon.

Je suis cette chenille renfermée qui se transforme peu à peu en un magnifique papillon pour vivre ma plus belle histoire. J’évolue avec le temps, je me découvre et j’aime de plus en plus ce que je suis. J’apprends à me connaître, même si je devrais tout savoir de moi ou presque. Mon cheminement m’apporte plein de belles réussites. Le moindre effort sera gratifiant. J’ai une vie à vivre, des rêves et des ambitions. Je compte bien les réaliser en déployant mes ailes et en m’envolant comme ce papillon.

*Nathalie Dumais, 1^{er} cycle
Centre Le Parcours (Dolbeau-Mistassini), CS du Pays-des-Bleuets
Enseignante : Julie Tremblay, Syndicat de l’enseignement de Louis-Hémon*

11. La force d'un frère

Qu'il soit ton meilleur ami ou ton pire ennemi, que vous jouiez ou que vous vous battiez, que vous vous parliez ou que vous vous chicaniez, pour le meilleur ou pour le pire, un frère sera toujours là pour toi, et tu seras toujours là pour lui.

Je me rappelle encore quand ma mère m'a dit que j'allais avoir un petit frère. J'ai paniqué, je ne voulais pas avoir de frère ! J'avais déjà une sœur, et c'était très difficile. Alors, un petit frère, ça serait l'enfer.

Mais quand il est venu au monde, je me suis rendu compte que c'était un très beau cadeau.

Malheureusement, il n'allait pas être le frère tant attendu.

Mon frère avait une malformation au rein. Il a dû se faire opérer à l'âge de deux ans. Après l'opération, ses deux reins avaient la force d'un seul. Ce jour-là, je me suis promis de toujours veiller sur lui comme si c'était une part de moi-même.

Malgré tous ses problèmes, il restait une personne incroyable que tout le monde aimait.

Moi qui croyais devoir le protéger des brutes qui voulaient lui faire du mal ou l'intimider, mais non. Il y avait de la magie en lui.

Comme tout le monde, il avait ses petits défauts. Il était très imposant, il fallait toujours qu'il soit avec notre mère partout où elle allait, sinon c'était la crise. Il était aussi très fragile. Jouer avec lui sans qu'il se fasse mal était presque impossible. Cependant, j'avoue que j'y allais un peu fort.

Il était aussi très tannant, mais quand il avait un livre entre les mains, c'était un vrai petit ange.

Par ailleurs, il avait de la difficulté à bien parler; même à l'âge de cinq ans, il m'arrivait parfois de ne pas bien comprendre quand il me parlait. C'est à ce moment que j'ai découvert que ses reins n'étaient pas son seul problème.

Il avait un léger retard mental en plus d'avoir été diagnostiqué TDAH. Pour mon frère, l'école allait être un vrai cauchemar, déjà que pour moi ce n'était pas la joie.

Alors que faire ?

Parfois, dans la vie, les gens ont besoin d'un guide. Pour lui, ce fut ma petite sœur. Elle est née peu de temps après mon petit frère mais, contrairement à monsieur, elle a bien évolué et il l'a prise comme guide.

Ma petite sœur et moi, on est pareils. C'est pourquoi on se chamaille tout le temps. Toutefois, je sais que, si je suis loin de mon frère, elle veillera sur lui quoi qu'il arrive.

Une chose est sûre, ce garçon est unique en son genre. C'est un vrai trésor !

Aujourd'hui, il a quinze ans et il va à l'école secondaire. Il est très bien encadré, mais sa plus grande qualité est qu'il ne voit que le positif dans la vie. Jamais il ne se fâche pour rien, jamais il n'est malheureux. Des fois, je l'envie, car il n'est pas dans le même monde que nous. Il a son propre univers, là où les choses compliquées et difficiles deviennent simples et faciles.

En écrivant ce texte, je rends hommage à mon petit frère. Car dans la vie, les choses qu'on croit indestructibles peuvent se fragiliser.

Mon frère a failli nous quitter cet été. Ses reins ont arrêté de fonctionner et il n'avait plus d'activité pulmonaire. Il a failli mourir mais, grâce au travail des médecins, il vivra encore très longtemps. Malheureusement, il devra le faire sans ses reins.

Parfois, je regarde les épreuves que j'ai affrontées dans ma vie. Je réalise que ce n'est rien comparé aux épreuves que mon frère a surmontées. Malgré tout ça, il conserve son plus beau sourire et regarde son monde droit devant.

Même s'il ne s'en rend pas compte, mon frère est pour moi une grande preuve de force et de persévérance.

C'est pour cela qu'il est mon guide.

À mon extraordinaire petit frère que j'aime !

*Jean-Roch Léger-Marcotte, 1^{er} cycle
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignant : Hugues Beaulieu, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

12. La montagne de la vie

Je m'appelle JEAN MARIUS, j'ai 20 ans et je vais vous raconter ma plus belle histoire. Je suis originaire de la Côte d'Ivoire. Dans ma vie, j'ai connu des moments de joie, de tristesse et de doute.

À l'âge de 14 ans, j'ai été obligé de quitter ma terre natale qui est la Côte d'Ivoire. En 2011, mon pays a connu une crise poste électorale où les atrocités, les tueries, les bombardements, où les rues sentaient la mort. On sortait de nos maisons pour aller chercher de quoi manger et nos yeux voyaient des cadavres qui avaient été brûlés et laissés en pleine rue. Tout cela était insupportable, de voir des cadavres et de respirer l'odeur des pauvres civils qui se font tuer par des politiciens.

J'ai décidé de partir loin de tout cela, mais où aller? Quel chemin emprunter? Sans argent? Comment fuir cette insécurité? J'ai dû marcher des kilomètres et des kilomètres pour pouvoir me rendre au pays voisin qui est le Ghana.

Je ne sais même pas le nombre de kilomètres que j'ai parcourus en voiture et à pied. Tout ce dont je me souviens est qu'il fallait aller loin de ces atrocités. Au bout de mon chemin, j'ai rencontré des personnes, dont mon oncle maternel avec qui j'ai fait la route pour me rendre au Ghana.

Arrivés au pays voisin, il a décidé de partir avec moi au Togo. Arrivés au Togo, nous sommes allés au Haut Commissariat des Réfugiés (HCR). Ils nous ont logés dans un camp de réfugiés où l'on vivait d'aide humanitaire. Au bout de six mois, le camp de réfugiés était insécure, car il y avait : des enlèvements, la police togolaise arrêta des réfugiés, frappait tout le monde (hommes, femmes, enfants, etc.). Les pensions humanitaires n'étaient plus pour les réfugiés.

Mon oncle était un soldat de l'armée ivoirienne. Il a décidé de me faire partir pour l'Afrique du Nord (Maroc).

Je prends mon bus pour le Niger. Arrivé au Bénin, on s'est fait arrêter par un groupe armé qui demandait une rançon. Il se met à fouiller tout le monde et part avec tout ce qui a de la valeur à ses yeux.

Je suis seul... Sans argent... Sans contact avec ma famille... Même pas un pot d'eau... Je ne savais pas quoi faire... Je gardais le silence, mais mon cœur pleurerait sans même que mes larmes coulent sur mon visage...

Arrivé à un poste de contrôle au nord du Niger, le policier m'a demandé de payer, sinon il me mettra en prison. Je ne savais plus quoi dire ou quoi faire... La peur s'empara de moi, j'étais désespéré, j'avais les larmes aux yeux...

Une passagère est venue vers le policier et elle a payé la somme demandée, elle est venue vers moi et m'a dit: « Si tu es arrivé jusqu'ici, c'est parce que tu es courageux, ne baisse pas les bras. »

Arrivé à la frontière Niger/Algérie, il fallait la traverser clandestinement par le Sahara (désert).

On a dû passer trois jours dans le désert du Sahara. Je regardais vers les quatre points cardinaux et je ne voyais que des montagnes de sable. Sans un dortoir, on avait tous froid, la famine prenait le dessus, on avait peur de croiser les touaregs.

Une fois en Algérie, la femme se sépare de moi et me donne de l'argent pour aller au Maroc.

J'ai traversé toute l'Algérie pour me rendre à Maghnia, ville frontalière avec le Maroc, où on était traité comme des animaux, pas le droit de vivre en ville, à cause de la police algérienne qui refoulait des subsahariens dans le Sahara d'Algérie, on vivait dans une vallée, dans une tente faite de plastique, on ne pouvait même pas marcher librement dans les rues, car on était toujours poursuivi par la police et rejeté par la population...

Après avoir passé trois jours à Maghnia, on reprend la route pour la première ville du Maroc (Oujda) en 2012. On s'est mis à marcher des kilomètres et des kilomètres pour se rendre à Oujda. Je m'attendais à être plus en sécurité sur le territoire marocain, mais non.

Une fois de plus, on nous traitait comme des animaux: la police marocaine était à nos trousses. Obligé de vivre dans la forêt pour échapper à la police avec une vie en alerte.

On sortait la nuit pour se ravitailler en nourriture et en eau. On dormait à 19 h pour être debout à 5 h du matin et recommencer la course contre la police.

Au bout de trois jours, j'ai su qu'il y avait un bureau du HCR dans la capitale qui est Rabat. J'ai pris le bus pour m'y rendre.

Arrivé à Rabat, je suis allé dans un foyer qui était dans un quartier très dangereux: agression sur agression, on est tout le temps persécuté parce qu'on n'est pas musulman. Je marchais dans la rue avec la crainte au cœur.

Toujours des questions auxquelles je n'avais pas de réponse: vais-je rentrer à la maison un jour? Vais-je voir le jour suivant? Quand vais-je sortir de ce pays plein de racisme? Quand vais-je arrêter de fuir? Où aller? Pourquoi? Je suis si jeune et je dois réfléchir comme un adulte?

Au bout d'un an dans ce pays, j'ai été reconnu réfugié par le Haut Commissariat des Réfugiés des Nations-Unies (HCRNU) qui m'a logé, nourri pendant trois ans, jusqu'à ce que le Canada puisse me donner asile en 2015.

Un nouveau départ, moi, Jean Marius Lenohin, je dois recommencer à zéro, tout mon passé, mon vécu. Mon histoire n'est peut-être pas la plus belle des histoires, mais la plus vraie. Elle me permet d'être cette personne courageuse que je suis aujourd'hui! Mon passé reste ma plus belle histoire, car dans les pires moments de ma vie, je n'ai jamais baissé les bras, je suis resté toujours positif. Pour moi, les pires moments de ma vie sont déjà passés. Ça m'afflige, mais je reste debout!

*Jean-Marius Lenohin, 1^{er} cycle
CEA du Chemin-du-Roy (Trois-Rivières), CS du Chemin-du-Roy
Enseignant: Luc Beauchesne, Syndicat de l'enseignement des Vieilles-Forges*

13. Mal de vivre

Mal de vivre, car je ne peux décrire mes émotions.
Tout ce que je sais faire c'est de les exprimer.
Comme un livre où il n'y a jamais de solution.
Tout ce que je désire c'est de pouvoir me libérer.

M'exprimer avec des mots simples.
Vous faire comprendre que j'ai aussi des qualités.
Qu'à chaque solution y'a son problème.
Et que pour les régler suffit juste d'y penser.

Ma vie est désastreuse depuis longtemps.
Car on n'a pas su me donner l'amour dont j'avais besoin.
Moment critique où l'on abandonne son enfant.
Déçu d'être né, et ça, chaque matin.

Plus rien à perdre, je joue tous mes atouts.
Je consomme pour fuir mon passé.
Je m'enfoncé comme le marteau sur un clou.
Encore un trou dans mon cœur qui se met à couler.

Bientôt je retournerai à l'air libre.
Respirer le doux parfum de la liberté.
Je voudrais être votre guide.
Et vous demande de vraiment étudier.

Car avec mon expérience de la vie.
Je pourrais vous apprendre bien des choses.
Que l'école et la famille.
Sont plus importantes qu'une overdose.

Apprécier chaque moment avec ceux que vous aimez.
Mordez dans la vie comme dans le fruit défendu.
Goûter, toucher à tout ce que vous pourrez.
Et surtout n'ayez pas dédain de la rue.

Car elle peut vous apporter beaucoup.
Vous donnez les outils nécessaires.
Pour vous sortir du trou.
Et vous évitez les portes de l'enfer.

Et moi je sais de quoi je vous parle.
J'ai goûté aux profondeurs du désespoir.
J'y ai vu le vrai mal.
Celui qui vous enfonce dans le noir.

Mal de vivre, car je me sens seul.
Abandonné à ma solitude totale.
Je me dois de faire mon deuil.
Avant que tout cela devienne fatal.

Maintenant que vous comprenez le pourquoi du pourquoi.
Prenez seulement deux minutes de votre vie.
Et pensez à vos propres choix.
À vos familles, à vos amis.

Et décidez de ce qui est le plus important pour vous.
Le jugement, l'approbation et toutes ses stupidités.
De votre argent qui vous tord le cou.
Ou tout simplement de l'être aimé.

J'ai confronté la mort à plusieurs reprises.
Et j'ai laissé passer l'amour autant.
Ma propre famille me méprise.
Car pour eux, je suis différent.

Être le mouton noir de sa famille est frustrant.
Car au lieu d'aider, ils ne font que me juger.
Et pourtant la famille passe avant.
Mais pour moi, je crois qu'ils ont oublié.

Le mal de vivre est une émotion dure à vivre.
Papillon, étourdissement, goût de la mort.
Abandon, solitude tant de choses à dire.
Comme si l'on t'avait jeté un sort.

Recroquevillé comme dans un fœtus.
Peur de voir ou même de parler.
Où chaque critique est de plus en plus dure.
Tout ce que tu demandes, c'est de t'en aller.

De partir là où il y a de la joie.
Là où le monde est bien-être et meilleur.
Là où je peux faire mes propres lois, mes propres choix.
Là où je pourrais trouver amour et bonheur.

*Robert Tremblay, 1^{er} cycle
Établissement de La Macaza (La Macaza), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Nicole Rouleau, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

14. À toi

Je me suis fait demander ce que j'aimerais te dire si je pouvais te parler. Il y a tellement de moments que j'aimerais partager avec toi que je ne sais trop par où commencer. Le premier aveu que je te dirais, c'est que je t'aime plus que tout au monde. Tu es la décision la plus lourde que j'ai eu à prendre dans ma vie.

Chaque soir, quand je vais au lit, je te flatte et te parle tout doucement. Je te berce dans mes pensées. Je fais la même chose au réveil. J'essaie de rendre agréable le peu de temps que nous avons ensemble. C'est tout ce que nous avons, du temps...

Je n'ai pas pris cette décision à la légère. J'ai gagné le gros lot, mais je n'ai pas le droit de le dépenser. Crois-moi. J'ai tourné et retourné la question dans ma tête. Je te désire plus que tout sur cette terre. Je crois simplement que ce n'est pas le bon moment pour nous de nous rencontrer. J'aurais voulu t'accueillir dans de meilleures conditions et avec l'homme que j'aime.

J'ai vécu beaucoup d'embûches dans la vie. Ma mère ne roulait pas sur l'or, nous n'avions pas de père; elle s'efforçait de nous donner le peu qu'elle avait, mais cela ne me suffisait pas. Quand nous sommes jeunes, nous nous demandons toujours pourquoi nous n'avons pas tout ce que le voisin possède. Nous pensons que le matériel représente tout. C'est tellement facile de juger et d'être jugée. Alors, je suis tombée dans la drogue pendant quelques années. Je me suis fait expulser de l'école, je suis allée travailler dans des usines même si je n'aimais pas ces emplois. Maintenant, tout ce passé est derrière moi. Je ne prends plus aucune drogue depuis trois ans, je termine mon parcours scolaire à L'Escale et je commence mon DEP bientôt. Encore quelques années et tu seras le bienvenu, mon petit ange. Je ne veux pas que tu aies la vie que j'ai vécue. Surtout pas. J'ai tout l'amour et la tendresse qu'il te faut, sois-en certain, mais ça ne suffit pas. Il faut avoir de l'argent et un environnement stable.

Tu ne verras jamais l'amour que je te porte et je m'en excuse... tu dois te fier à mes mots, à ce que tu ressens. J'aurais tellement aimé te serrer dans mes bras, mon petit bébé... Je sais que tu aurais été le plus beau, le plus fort et le plus extraordinaire des petits amours. J'aurais aimé te bercer et, même si la plupart des parents ne partagent pas mon avis, j'aurais aimé t'entendre pleurer

nuit après nuit, me demandant ce qui se passe avec toi. J'aurais aimé voir tes premiers pas, ton premier sourire, ta première petite dent, tu sais celle qui fait énormément souffrir. J'aurais apprivoisé chacun de tes sourires, chacun de tes pleurs. Tes premiers mots auraient été comme une douce mélodie à mes oreilles, qui sait, peut-être que « maman » aurait été le premier de tous. J'aurais aimé voir tout de toi, mais ce n'est pas le bon moment pour nous ; je veux une carrière et j'ai des objectifs à accomplir avant de te rencontrer. Je veux préparer ton nid pour qu'il soit accueillant, douillet et enveloppant.

Et je ne veux jamais au grand jamais que tu croies que maman ne se protégeait pas, mon bébé, maman prenait l'*overing* et le préservatif. Je me protégeais doublement pour que des événements comme celui-là ne m'arrivent jamais. Tu sais, j'ai de la peine. Beaucoup de peine. Personne n'est à l'abri. Les compagnies disent que leurs produits sont sûrs à 99,9%. Eh bien, je suis le 0,1% et je crois que personne ne mérite de prendre une telle décision. C'est cruel. Je ne suis pas irresponsable. Au contraire.

Dans quelques jours, je n'aurai plus le privilège de t'appeler « mon bébé ». Tu seras ma petite poussière d'ange. Plus tard, quand je serai prête, je suis certaine qu'il y aura un peu de toi qui reviendra en moi.

*Joanie Trépanier Boudreau, 2^e cycle
CEA L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Linda Roberge, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

15. Le grand saut !

Je vais vous raconter mon histoire. Je me nomme Joffrey et j'ai 28 ans. J'ai grandi dans mon village natal en campagne. J'avais fait beaucoup d'erreurs dans ma vie. J'avais tout perdu ce que j'avais essayé de bâtir. J'étais hanté par mes démons du passé. Je m'isolais de plus en plus, la seule chose que j'avais désormais en tête était de mourir. Je voulais me suicider pour en finir avec toute cette misère.

Pour commencer, depuis longtemps, je pensais à mon suicide. Je n'étais pas non plus un enfant de cœur. J'avais quitté l'école très jeune, pour passer plus de temps avec mes amis à tripper. On se saoulait tous les jours et on consommait n'importe quelle drogue pour le plaisir. On ne gardait pas un travail plus

de deux semaines. Pour subvenir à nos besoins, nous volions des voitures et nous faisons des vols à main armée. C'étaient mes choix qui m'avaient mené jusque-là, mais je n'en pouvais plus.

Ensuite, je me suis fait arrêter à mes 19 ans pour 36 mois ferme sans possibilité de libération. Durant mon incarcération, j'ai eu très peu de visite. C'était trop dur pour ma famille de me voir sans pouvoir me toucher. Au bout de quelque temps, mon père est décédé dans un accident de voiture. Par après, j'ai su que deux de mes amis s'étaient suicidés et les autres s'étaient tous fait arrêter.

À ma sortie de prison, le retour dans la société n'était pas facile. Je devais me trouver un employeur qui m'embaucherait malgré mes antécédents. Je devais aussi n'avoir aucun contact avec toute personne ayant un dossier judiciaire. Je devais également rencontrer, deux fois semaine, une agente de probation. Les rencontres devaient se passer chez moi, quand elle le décidait, peu importe mes horaires de travail. Toutes les responsabilités de la vie m'étourdissaient: les comptes à payer, se lever chaque matin pour aller travailler, se faire à manger, etc. Il n'y avait rien de tout cela en prison.

J'essayais de me refaire une vie en toute légalité, mais les regrets m'envahissaient. Je me sentais comme un fardeau pour ceux que j'aimais. J'avais l'impression que je n'allais jamais y arriver. Un soir de mars, je me suis décidé à le faire. J'ai écrit une lettre d'adieu à ceux que j'aimais avant de me pendre. En quelques minutes, mes poumons ont arrêté de se battre contre la détermination de mon esprit à vouloir mourir et puis mon cœur a abandonné le combat.

À ce moment-là, j'ai senti mon âme s'élever au-dessus de mon corps, je me sentais libéré de toutes ces souffrances. Je croyais que j'allais enfin retrouver ceux que j'aimais. À mon grand étonnement, le paradis refusa de m'ouvrir ses portes à cause de mes nombreux péchés impardonnables. J'étais destiné à vivre éternellement en enfer. Je retrouvais mes amis pour qui j'étais rendu ici. La douleur des flammes était insupportable, et la chaleur était étouffante. Chaque fois qu'une personne que nous aimions pleurait, nous pouvions l'apercevoir sans pouvoir lui parler ou la consoler. C'était là notre plus grande souffrance pour nous punir de nos péchés.

Par la suite, il est venu le temps de mes funérailles. Je n'avais aucune conscience de ce que ma famille aurait à faire. Je voyais mes sœurs, mon petit frère et ma mère tous effondrés. Je les voyais aller choisir mon signet, y choisir une de mes photos avec des textes qui me représentaient, choisir mon urne, rencontrer le notaire pour ma succession, vider mon appartement et courir

pour arriver à tout payer ainsi que les frais funéraires. Moi qui pensais qu'ils allaient être libérés de tous mes problèmes. Tout paraissait comme une éternité, chaque larme était comme un coup de poignard. Toute ma famille implorait Dieu de tout son cœur pour que je revienne.

La veille de mes funérailles, mon petit frère était seul dans sa chambre à écrire une lettre. Je pus lire :

Quand tu te passes la corde au cou,
t'embarques tous ceux que t'aimes sur cette même corde,
cette corde qui va toujours les ralentir dans les joies de leur vie,
ce nœud qu'ils ressentiront toujours dans leur poitrine à cause de
la douleur de ton départ,
ce trou dans lequel ils auront l'impression de s'enfoncer toute leur vie,
cette marque qui restera à jamais gravée sur leur cœur,
toi tu le ressentiras le temps d'un saut,
eux le ressentiront toute une vie !

Mes yeux se sont remplis de larmes, mon suicide était devenu ma plus grande erreur. Je m'étais tant isolé que je ne m'étais même pas rendu compte à quel point ma famille m'aimait et ne désirait que mon bien. À quel point voulait-elle m'aider à m'en sortir malgré ce que j'avais fait dans le passé? C'est vrai que j'aurais pu aller en centre de désintoxication, j'aurais pu retourner aux études, j'aurais pu rencontrer un psychologue pour m'aider à vivre avec mes démons du passé.

Je me mis à hurler de douleur. J'en pleurais toutes les larmes de mon corps. Je paniquais, je voulais revenir auprès de ma famille. Je criais que je voulais rentrer chez moi. Mon suicide était devenu mon plus grand regret, mais c'était fini, j'avais franchi le point de non-retour. Je continuais à pleurer et à crier que je voulais revenir chez moi.

Puis, mon petit frère est arrivé en courant et il m'a secoué : « Joffrey ! Joffrey ! Réveille-toi ! Réveille-toi ! »

Je me suis réveillé tout en sueur, j'étais paniqué, j'en avais du mal à respirer. Mon petit frère était venu prendre de mes nouvelles après des semaines sans réponse. Ma mère lui avait encore demandé d'insister pour que je revienne vivre avec eux. Cette fois-ci, j'ai accepté !

Finalement, j'ai été en centre de désintoxication, et cela a fonctionné. Depuis deux ans que je suis abstinant. À ma sortie, je suis retourné à l'école pour faire un DEP en Mécanique automobile. Maintenant, je suis rendu mécanicien dans un garage et j'ai un bel appartement. Le fait de retourner vivre chez ses parents n'est pas une honte, surtout quand c'est pour se rétablir. Pour moi, ça a été la meilleure décision de ma vie parce qu'aujourd'hui, je suis heureux et en vie.

*Nadia Boudreau, Préparation aux études postsecondaires
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignant : Louis Rousseau, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

16. Raconte-moi l'amour...

C'est ma dernière journée de maternelle et j'en suis bien attristé. J'ai beaucoup affectionné aller à l'école et me faire de nouveaux amis. Nous avons appris plein de choses comme les lettres de l'alphabet et réaliser de l'aquarelle. J'ai aussi appris à faire des nattes. Maintenant, je peux seconder ma mère à la maison pour peigner ma sœur. Mais, j'ai particulièrement apprécié mon enseignante Sonia. Elle est toute petite et ne crie jamais. Elle est toujours exquise et d'ailleurs, elle sent la limonade sucrée. En cette dernière journée d'école, elle nous a donné une graine. Elle nous explique que ce n'est pas une graine ordinaire. Non, c'est une graine qui, une fois adulte, sera une magnifique fleur. Nous ignorons tous quelle fleur nous avons, et c'est uniquement à la fin de l'été que nous aurons l'émerveillement de découvrir quelle sorte elle nous a offerte, car pour agrémenter le plaisir, elle a ajouté plusieurs sortes de fleurs. Elle nous fait une demande qui m'amuse. À la rentrée scolaire à l'automne prochain, elle désire que nous lui apportions nos fleurs, et elle en fera un monumental bouquet pour décorer sa classe avec ses nouveaux élèves. Je trouve l'idée particulièrement magique, et j'ai déjà hâte de me mettre à l'œuvre.

De retour à la maison, je camoufle bien ma graine, car je ne veux pas que ma mère connaisse mon secret. Certes, ce n'est pas un secret, mais moi j'ai décidé que cela en serait un et que je réaliserais ce projet seul. Comme un grand. Je veux que Sonia soit très fière de moi lorsque je lui ferai le récit de mon histoire à la rentrée scolaire. Donc, lors du souper, je converse avec

maman. Je lui demande une question fondamentale. Je lui dis : « Maman, tu me dis toujours que tu m'as donné beaucoup d'amour et que c'est grâce à cela que je suis grand présentement. Alors c'est quoi beaucoup d'amour ? » C'est alors qu'elle m'explique l'amour :

L'amour c'est fragile et doux. Quand tu es arrivé au monde, tu étais si petit et frêle, je te surveillais toujours. Tu dormais avec moi et je te portais toujours dans mes bras. Je te nourrissais chaque fois que tu versais une larme. Je t'ai chanté des centaines de chansons durant les nuits noires que nous avons passées ensemble. Ensuite, chaque jour, je t'ai donné un bain avec un savon spécial pour ne pas assécher ta peau. Je te gardais au propre. Je n'étais pas capable de te laisser seul. Tu sais, aimer quelqu'un, c'est une promesse de chaque jour. Être toujours assuré que cette personne ne manque de rien. Que l'on parle de nourriture ou de vêtements. Mais le plus important est de se faire cajoler, de se faire écouter, de se faire dire je t'aime ou encore je te pardonne. Et quelquefois, c'est que même si cette personne ne dit mot, on puisse décoder ce qu'elle désire. Cela c'est de l'amour. Déchiffrer sans les mots. Comme présentement, je sais que tu adorerais bien un énorme bol de crème glacée au chocolat, je me trompe ?

Dès le premier soir, je commençais à donner de l'amour à ma graine pour qu'elle puisse grandir et devenir une belle fleur, ce qui était mon plus grand souhait. Sans que maman me voie, elle prit son bain avec moi. Et après, je lui mis la même crème que moi, celle à la lavande. C'est maman qui me met cela pour m'aider à dormir. Dans mon lit, je la plaçai sous mon oreiller et lui racontai l'histoire des trois petits cochons. C'est mon histoire préférée. Et avant de dormir, je lui fis un gros câlin et je n'oubliai surtout pas de lui dire je t'aime. Je me promis que demain je lui donnerais à manger, car là, je n'avais rien gardé de mon souper. Elle devra attendre demain matin.

Le lendemain matin, je lui ai donné un morceau de pain. Dans la journée, je l'amenais avec moi partout : faire de la bicyclette avec mes compères et jouer au terrain de jeux. Je lui faisais très attention. Et quand j'en avais l'occasion, je lui demandais si tout allait bien, mais je n'avais jamais de réponse.

Chaque jour de l'été se passait de la même façon. Je lui ai offert de l'amour comme maman me l'avait expliqué. Cependant, je ne sais pas ce qui n'allait pas, mais je n'avais toujours pas de fleur. J'avais le cœur en mille morceaux.

L'école débutait dans 2 dodos et tous mes amis avaient leur fleur dans un pot sur leur table de chevet et moi je n'avais que ma petite graine, bien sèche. Je pleurais, pleurais, pleurais... Rien à faire je ne voulais plus aller à l'école.

Maman qui m'avait entendu sangloter entra dans ma chambre. Elle voulait savoir pourquoi tant de larmes. Au commencement, je ne voulais rien dire. J'avais honte. Je n'avais pas su donner l'amour. Précocement, à 5 ans j'avais commis ma première erreur. C'est avec un cœur chargé d'émotions que je lui racontai mon histoire. Quelle ne fut pas ma stupéfaction de la voir éclater de rire ! Elle me prit dans ses bras tout en riant et essuya les larmes de mon visage. Elle m'assura que je n'avais commis aucune méprise. Que j'étais le plus merveilleux des petits garçons et que j'avais un cœur en or. Elle m'expliqua que l'amour a diverses formes. Elle me dit que les graines ont besoin d'une forme d'amour entièrement différente que celle des enfants ou des humains, et qu'il y a une issue pour mon enseignante Sonia. Au lieu de lui offrir une fleur, je vais lui présenter une histoire. Maman me sort des papiers, des crayons et des ciseaux. Elle me dit : « Tu vas lui raconter ton histoire, tout ce que tu as compris et réalisé cet été, en dessins, en mots et je vais t'aider. Raconter des histoires est une des formes d'amour, car les histoires restent et vivent pour toujours, elles ne meurent jamais. Tandis que les fleurs s'effriteront et s'envoleront, toi, tu vivras dans sa classe, dans son cœur pour toujours ! »

Aujourd'hui, j'ai 34 ans et ma mère vient de mourir. C'est la seconde fois que j'ai le cœur en mille morceaux. Mais cette fois, il n'y aura personne pour me consoler. L'amour, le vrai, celui qui fait mal jusqu'au bout des doigts, tu l'éprouves seulement quand tu deviens parent. Dès à présent maman, je te fais le serment de ressortir crayons et papiers pour écrire ton histoire, pour écrire notre histoire d'amour. L'histoire d'amour entre un fils et sa mère pour qu'il ne périsse jamais et pour qu'il demeure pour toujours dans le cœur de ma fille. Je t'aime maman !

*Caroline Fiset, 2^e cycle
Centre Laure-Conan (Chicoutimi), CS des Rives-du-Saguenay
Enseignant : Gervais St-Gelais, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

17. Notes blanches, notes noires

Je n'ai pas une bonne mémoire. J'ai la mémoire plutôt sélective. Un excellent mécanisme que mon cerveau utilise pour ne pas souffrir, sans doute. J'ai pourtant vécu de si belles choses qui me semblent si loin... Ainsi, je me souviens de l'hydravion de mon père. J'avais deux ans quand j'ai vécu mon baptême de l'air. Du haut du ciel, je voyais notre maison ancestrale et nos entrepôts si minuscules qu'ils me semblaient irréels... Les deux lacs et nos terres si vastes! Ah oui! Ça me rappelle les airs de piano de mon grand frère qui jouait le soir, nous berçant, ma jumelle et moi, sans qu'il le sache, vers Morphée. Je me souviens de la tire qu'on faisait en famille à la Sainte-Catherine et des bonbons de Noël! Je croyais que le monde m'appartenait et qu'il n'attendait que moi pour que je lui prenne tout! J'imaginai mon avenir comme une suite logique: libre et indépendante!

Mais non. À seize ans, tout a changé. Mon père est mort en décembre, emportant avec lui tous mes rêves et mes espoirs. Je suis vite devenue enceinte, croyant inconsciemment combler le vide intérieur qui m'habitait. Au printemps, ma grossesse devenait de plus en plus apparente et était mal vue à cause de mon âge. J'ai dû alors prendre rendez-vous avec la direction de ma polyvalente. Étant une élève modèle, performante et impliquée, ils ont accepté ma proposition: je n'irais plus à mes cours, mais reviendrais en juin pour faire mes examens de fin d'année. Je les ai réussis! Sauf les maths, ma petite bête noire. À ma grande fierté, j'ai quand même reçu mon diplôme d'études secondaires!

Comme vous pouvez vous en douter, j'ai élevé ma fille seule. J'ai loué une maison près d'un lac à quelques kilomètres de l'ancien domaine paternel. Mes amis m'appelaient de moins en moins, sachant que je refusais pratiquement toutes leurs invitations. J'avais mon enfant à m'occuper, j'étais fatiguée et je n'avais pas les moyens de sortir, je ne vivais plus pour moi. Tout comme un avion qui s'abîme en mer, je somrais droit vers une dépression sévère.

Je me suis soignée. Le temps a passé. J'allais mieux. Le soleil avait toujours un petit voile devant lui, mais au moins, je le voyais! Un de mes vieux rêves a refait surface: mes études. J'ai décidé de m'inscrire en Arts visuels au cégep dans l'optique de devenir professeur. Pour m'encourager et m'aider, maman chérie a acheté une belle grande maison tout près du collège. Que de beaux souvenirs j'y ai! Nous y avons été heureuses, ma fille, ma mère, ma sœur et moi. J'y ai même rencontré l'amour!

Mon DEC en poche, j'ai filé vers l'université. Ma vie commençait enfin à ressembler à mes rêves. Seulement voilà, j'ai commencé à me sentir fatiguée. Je ne me sentais pas bien du tout. J'ai dû me rendre à l'urgence. Ce jour-là, j'ai appris coup sur coup que j'étais enceinte et que c'était des jumeaux! Quel choc! J'étais heureuse, mais je devais encore m'arrêter. Les grossesses gémelaires sont à risques et le médecin m'ordonna le repos sur-le-champ.

Peu après la naissance de mes garçons, plus rien n'allait avec leur père. Lui vivait toujours comme si les petits n'existaient pas. J'ai dû choisir de le quitter afin d'offrir une meilleure vie pour mes trois enfants. Il est parti vivre à Montréal et nous ne l'avons jamais revu...

J'ai eu beaucoup de peine. J'ai eu beaucoup de rage. J'ai eu beaucoup de courage aussi, apporté par un ange, sans doute! Il n'était pas question pour moi de retomber dans le noir. Mes enfants ne méritaient-ils pas le soleil qui m'avait tant manqué? J'allais me servir de ce nouvel échec pour me relever plus forte que jamais! À trente-deux ans, je commençais à comprendre que tout part de l'esprit. Et la vie est si courte. Je devais être maître de ma destinée. J'ai déménagé à Saint-Ambroise, une petite ville tranquille. Les garçons ont commencé l'école et ma grande fille faisait son cours en coiffure. J'avais un peu plus de temps et je me suis impliquée comme bénévole à l'école primaire et pour des organismes communautaires.

Dès la deuxième année scolaire des jumeaux, l'un d'eux a commencé à développer des tics moteurs sévères et des difficultés d'apprentissage importantes. On lui a diagnostiqué un TDAH difficile à traiter, car la médication augmentait ses tics. Bref, c'est deux ans plus tard, avec enfin la spécialiste en pédopsychiatrie que l'on trouva la combinaison pharmaceutique idéale. Mon fils avait aussi le syndrome de la Tourette. J'ai beaucoup pleuré. J'ai développé des ennuis de santé causés par le stress (psoriasis, extrasystoles cardiaques, insomnie). Le soleil s'estompait. Et moi qui ne voulais pas retomber...

Ce printemps, j'en ai eu assez. Ma fille a maintenant vingt-sept ans, mes fils ont presque quatorze ans et moi, avec mes quarante-quatre ans, j'ai senti mes rêves me toucher à l'épaule comme pour me dire: Hey! Nous sommes là nous aussi! J'ai décidé de devenir infirmière. Je n'ai pas eu d'encouragements, je suis trop vieille! J'y suis quand même allée. Il me manquait trois préalables que je suis en train de faire au CFGA. Vous souvenez-vous de ma petite bête noire? Voici mes résultats de mathématiques: 100%, 85%, 100%, 80%! La semaine dernière, j'ai terminé les sciences physiques et me voilà en chimie! J'anime la radio étudiante le vendredi midi et j'ai des super amis. J'irai au bout de mes rêves.

Aujourd'hui, je poursuis la tradition familiale. Avec mes garçons, on fait des bonbons pour Noël. Et parfois, dans la routine quotidienne, je me surprends à sourire : l'un de mes fils joue du piano et je me laisse bercer. Je suis heureuse. Je n'ai pas une bonne mémoire, mais j'ai la conviction profonde qu'à mon tour, je fabrique dans la tête de mes enfants de beaux souvenirs...

Sarah Tremblay, 2^e cycle
CFGA de la Jonquière (Jonquière), CS de la Jonquière
Enseignante : Catherine Jammes, Syndicat de l'enseignement de la Jonquière

18. La boîte à Marie-Ève

Ma fille m'a offert, pour la fête des Mères, une jolie boîte à chaussures, peinte, décorée avec des autocollants et saupoudrée de brillants de couleur argentée. Juste la boîte, je la trouvais très belle, mais l'intérieur était encore plus beau. Que fut ma surprise lorsque j'ai retiré le couvercle... Le coffre aux trésors regorgeait de mots tout doux, agréables à lire, dans le but de flatter mon égo ou tout simplement pour me remonter le moral. Des messages tels que :

- « Ma maman est la plus belle au monde. »
- « Ma maman fait les meilleurs biscuits au monde entier ! »
- « Ma maman est la plus merveilleuse d'entre toutes les mamans. »
- « Ma maman est la plus gentille des mamans que contient la Terre. »

Ma fille était très fière de m'offrir ce magnifique cadeau. Et croyez-moi, je l'ai apprécié à sa juste valeur. J'ai installé fièrement mon cadeau sur ma table de chevet et chaque fois que je suis d'une humeur maussade, je pige un compliment écrit de la main de ma fille. Je suis tellement contente ! C'est le plus beau cadeau que je n'ai jamais reçu.

Un bon matin, Marie-Ève ne va pas bien. Elle se sent toute barbouillée, elle a la nausée, des étourdissements, se sent faible et n'a pas d'appétit. On se rend à l'hôpital pour passer une batterie de tests. « Diagnostic » finalement : ma fille est atteinte d'une leucémie assez avancée. Dans l'espoir de parvenir à la guérir, nous faisons tout en notre pouvoir pour la sauver et vaincre la maladie. J'ai toujours tenu pour acquis que « Ma fille est une battante ! » Mais, par malheur, le cancer prend de l'ampleur et à mon plus grand étonnement, du haut de ses huit ans, ma fille m'ouvre les yeux sur une réalité que je ne voulais pas voir, car c'est beaucoup trop douloureux.

Lors d'une visite à la bibliothèque municipale, Marie-Ève emprunte des livres sur la spiritualité et le monde mystérieux de l'au-delà. De retour à la maison, confortablement assise sur le divan, Marie-Ève tourne les pages de ses livres et elle me dit: « Regarde maman ! Regarde comme c'est beau le Paradis ! » Je suis bouche bée... J'ignore si ma fille a choisi ces livres pour apprivoiser la mort ou bien pour me préparer tranquillement à son départ...

À peine quelques mois plus tard, Marie-Ève perd la bataille, elle rend l'âme et se change en petit ange qui va veiller à mes côtés tout au long de ma vie. Les funérailles et l'enterrement sont derrière moi maintenant, mais mon chagrin et un sentiment du vide qui habite mon cœur sont toujours présents. Je m'habitue tranquillement à vivre avec l'absence de mon enfant.

Un beau matin, je me réveille d'un bond dû au son sordide du cadran... Je jette par terre tout ce qui se trouve sur ma table de nuit en essayant de trouver le « foutu » bouton pour arrêter l'alarme. Je m'assois dans mon lit, les yeux à moitié ouverts et les cheveux en botte de foin. Je regarde par terre pour constater ce que j'ai fait tomber sur mon plancher. La boîte de Marie-Ève est tombée et tous les bouts de papier sont tous éparpillés sur le plancher. D'un mouvement de découragement, je réussis à me lever de mon lit et à trouver l'énergie nécessaire pour ramasser les retailles confectionnées par ma fille.

Tout à coup, un petit moment de nostalgie me prend. Je revois ma fille me donner son merveilleux cadeau. Elle était tellement contente de me l'offrir ! Je n'oublierai jamais son sourire. Je revois son magnifique visage tout illuminé. Au travers de mon deuil, j'avais complètement oublié la boîte de ma fille. Il y a un bon moment déjà que je n'avais pas glissé ma main à l'intérieur afin de lire un message agréable pour me reconforter. C'est en les prenant un par un dans mes mains que j'ai commencé à lire. Il y en avait plusieurs dont je me souvenais par cœur, mais un en particulier a retenu mon attention: « Ma belle p'tite maman adorée que j'aime tant, je veux que tu saches que, peu importe où je me trouve, rappelle-toi que tu seras pour toujours ma belle petite maman d'amour et que tu demeureras dans mon cœur pour l'éternité. De ton petit ange adoré. »

Je n'ai pas pu retenir mes larmes, sa note était beaucoup trop touchante, d'autant plus que je me demande où elle a pris l'expression de petit ange, car nous ne l'avons jamais surnommée comme ça.

C'est à partir de ce moment-là que j'ai compris que c'est le seul lien qui me reste avec ma fille. Depuis ce jour, chaque fois que j'ai de la peine ou bien que je m'ennuie de ma fille, je me console avec la boîte de mon petit ange!

*Valérie Turgeon, 2^e cycle
CEA de Bellechasse (Saint-Gervais), CS de la Côte-du-Sud
Enseignante : Christina Macomeau, Syndicat de l'enseignement de la Côte-du-Sud*

19. Vide

Il ne restait que deux semaines avant l'arrivée de septembre. C'était un de ses beaux après-midi où la chaleur était au rendez-vous. Près de chez moi, il y avait un joli sentier qui longeait la rivière. Je décidai d'aller m'y promener. Régulièrement, cette piste était fréquentée par des adeptes de la nature. Mais, aujourd'hui, aucun son, pas même le chant d'un oiseau, le silence régnait.

Alors que j'y marchais depuis un petit moment, un bruit attira mon attention. Je regardai autour de moi, mais rien. Je continuai alors mon chemin quand soudain, des bruits de pas me firent sursauter. Je me retournai et vis qu'un vieillard s'asseyait sur un banc. Pour je ne sais quelle raison, je devins nerveuse et pressai le pas. Je jetai quelques regards à la dérobée et c'est là que je l'aperçus se lever et me suivre. Prise de peur, je me mis à courir. Quand je pensai l'avoir distancé, je me faufilai derrière un arbre et m'y cachai. Sans un bruit et retenant mon souffle, j'attendis. Lorsqu'il dépassa ma cachette, je m'engouffrai dans la forêt que je connaissais bien pour rentrer chez moi. Je ne voulus pas le croiser une seconde fois. Et c'est ainsi que je me perdis.

Enfin face à la porte, haletante, assoiffée, j'entrai. Je ne pus dire le temps que j'avais pris à retrouver mon chemin, mais ce fut long. Des objets étaient déplacés à l'intérieur. Quelqu'un était-il entré? En silence, sur la pointe des pieds, je me glissai doucement au salon. J'ouvris l'armoire à fusils, pris une arme et la chargeai. Mon cœur martelait ma poitrine tandis que je faisais le tour de mon logis.

Dès que j'arrivai devant ma chambre, sous la porte, je vis une lueur. Je tendis l'oreille et je perçus un bruit semblable à celui d'un froissement. Affolée et hésitante, je mis la main sur la poignée et ouvris d'un seul coup. J'eus la

vision d'un homme malgré la mèche de cheveux qui m'obscurcissait la vue. Malheureusement, un bruit assourdissant se fit entendre. J'avais tiré. Ce corps tomba lourdement sur le sol de ma chambre. J'échappai un cri. Je me jetai près de lui et reconnus son visage. C'était l'homme que j'avais vu plus tôt sur le bord de la rivière. Que faisait-il ici? Je le suppliai de ne pas mourir, je lui hurlai de ne pas succomber. Malgré cela, en murmurant mon nom, il s'éteignit entraînant avec lui son secret. Près de lui, une enveloppe était tombée. Je la pris, l'ouvris. Mon esprit se brouilla. Pourquoi était-il en possession de mon certificat de naissance?

Tant bien que mal, je pris mon courage à deux mains et le retournai sur le côté. Dans sa poche, je pris son porte-monnaie. J'essuyai tout le sang dont il était couvert et pris ses papiers. Mais le liquide rouge s'échappant de lui avait déjà tout trempé et presque tout effacé sauf un prénom : Marcel. C'est à ce moment qu'avec effroi, je compris ce que j'avais fait. Je venais de tuer la personne que je recherchais depuis tant d'années. Venais-je réellement de tuer mon père?

*Nancy Saint-Amour, 2^e cycle
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Sandra Paoli, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

20. Oui, j'ai eu besoin d'aide! Je repars à neuf

Troubles anxieux, dépression, trouble d'adaptation, c'est ce qu'on m'a diagnostiqué après une visite chez mon médecin de famille. Si ce n'avait été d'un membre de mon entourage qui avait remarqué des changements chez moi, je n'y serais probablement jamais allée de moi-même, par peur d'être jugée. Pourtant, comme une maladie du corps, je n'avais pas choisi la maladie mentale.

Après trois mois d'attente, le grand jour est arrivé, la première rencontre. Pour la première fois en vingt-quatre ans, je me suis mise à parler de mon vécu : intimidation, abus sexuels, inceste, agression physique, maladie, maison d'accueil, séparations impliquant de jeunes enfants, nous avons passé

à travers toutes les facettes de ma vie. Le sentiment de libération, à la fin de cette rencontre, était si immense, que j'étais incapable de retenir les larmes qui ne demandaient qu'à être versées.

Durant les neuf mois qui ont suivi, j'avais rendez-vous avec moi-même. En plus d'éclaircir le ciel gris qui survolait au-dessus de ma tête, j'ai aussi appris à me connaître : mes qualités, mes défauts, mes valeurs, mes buts. J'ai compris que je n'étais pas faible, mais que j'avais été forte pendant très longtemps et qu'à présent, j'étais exténuée. Cela paraît facile dit ainsi, détrompez-vous ! Pendant que vous chassez les fantômes du passé, la vie continue et de nouveaux défis font leur apparition. C'est à ce moment que vous mettez en application les outils que l'intervenant vous a fournis durant votre suivi et comprenez les bénéfiques que vous pouvez en retirer.

Aujourd'hui, j'ai trouvé les réponses à mes pourquoi et j'accueille les nouvelles épreuves de la vie d'un meilleur point de vue. J'ai vaincu mon anthropophobie (phobie sociale), je me suis inscrite dans un centre de conditionnement physique, même que je m'aime de plus en plus. Comme on dit, « un esprit sain dans un corps sain ». J'ai décidé de retourner sur les bancs d'école et, à ma plus grande surprise, je réussis à obtenir des notes que jamais je n'aurais cru avoir. Un an plus tard, je suis une nouvelle personne, une femme plus forte qui se relève après chaque coup dur. J'ai acquis une force qui me permet de parler de mon vécu et d'accepter ouvertement que, oui, j'ai eu un jour besoin d'aide dans ma vie. En étant plus saine mentalement, je suis aussi devenue une meilleure mère pour mes deux jeunes garçons. Je suis plus patiente, plus à l'écoute et plus active avec eux. Tout au long de cette tempête, ils ont été l'ancre qui retenait mon navire de dériver vers le large, je leur dois beaucoup.

La plupart des gens n'en croient pas leurs oreilles lorsqu'ils entendent mon histoire, mais malheureusement, je ne suis pas la seule. Au Québec, chaque année, 950 personnes se suicident à cause d'une dépression, comparative-ment à 600 personnes qui décèdent d'un accident de la route. Les deux tiers



Toile: Joanie Tremblay

des gens atteints d'une maladie mentale ne vont pas chercher d'aide. Si seulement quelqu'un pouvait leur dire qu'il y a une clef au cadenas de leur cage. Soyez cette personne ! Vous pourriez sauver la vie de quelqu'un. Si ce n'avait été de cette personne qui m'est venue en aide, j'aurais fait partie de ces 950 personnes qui ont choisi le suicide l'année dernière.

*Joanie Tremblay, 2^e cycle
Centre du Nouvel-Envol (Salaberry-de-Valleyfield), CS de la Vallée-des-Tisserands
Enseignante : Marie-France Parent, Syndicat de Champlain*

21. Les portes de l'avenir

Je vais écrire mon histoire,
Un peu poétique, il faut croire.
Pour améliorer mon existence,
J'ai pris un peu de distance.

Parfois, la vie fait en sorte
Qu'elle nous ouvre d'autres portes.
J'ai besoin de me reconstruire,
Je vais davantage m'instruire.

Je passe l'entrée d'un établissement,
J'en ai eu pour mon argent.
J'ai ma première rencontre,
C'est là que commence mon conte.

L'Impact à Rivière-Rouge, secteur l'Annonciation,
Est une très belle place pour l'éducation.
Pour les adolescents, jeunes adultes et aînés,
Des professionnels sont tous prêts à nous aider.

Obtenir mon secondaire cinq à cinquante-cinq ans !
Je peux vous le dire, ce n'est pas toujours évident.
De retour sur les bancs d'école,
Il y en a qui me trouvait folle.

Ma première langue est l'anglais,
Et je me lance en français.
J'ai hâte de commencer mon aventure,
Qui va me servir dans mon futur.

Tout commence avec Marie Chouinard.
Elle me dit: « Il n'est jamais trop tard ! »
Une conseillère d'orientation,
Qui me dirige dans la bonne direction.

Brigitte Chagnon, l'agente de bureau,
M'encourage avec ses beaux mots,
Me donne le matériel nécessaire,
Pour commencer ma croisière.

La secrétaire, Nadia Thibodeau,
Fait vraiment un bon boulot.
Besoin d'un renseignement,
Elle vous répond immédiatement.

Pierre Bohémier, le nouveau directeur,
Sa première règle: être à l'heure!
Il dirige cette école avec passion,
Pour améliorer notre situation.

Il m'arrive d'avoir le goût d'abandonner,
Je me sens un peu dépassée.
Je vais voir Karine Laferrière,
Elle me fait voir la lumière.

Que dire de Karine Despatis?
Celle qui entend tous mes cris.
Elle trouve toujours des solutions,
Pour apaiser mes frustrations.

Une professeure extraordinaire,
Qui m'enseigne la grammaire,
C'est un peu plus facile,
Quand c'est avec Céline Curtil.

Si je vous parlais de la mathématique,
Qui est pour moi dramatique,
Des fois, je suis embêtée,
Mais je comprends mieux avec Patricia Jetté.

Finalement, ce sont les examens,
Que je passe haut la main.
Je me fais surveiller
Par la gentille Lyne Harvey.

Gail Griffiths est une belle personne,
Qui, comme moi, est anglophone.
Je n'en ai pas vraiment besoin,
Je la laisse à mes copains.

Enfin, il y a une classe de grands « mousquetons ».
Ils sont doux comme des chatons.
Encadrés par une institutrice très spéciale
Pour un groupe vraiment original.

Lorsque je pense à tout laisser tomber,
Je trouve le moyen de me raisonner
Grâce à ces professeures qui se défoncent
Pour que je trouve la réponse.

Je sais que j'ai encore beaucoup de route à faire,
Souvent, j'aurais besoin d'une cafetière.
Pas le temps de prendre une sieste,
Je veux obtenir mon D.E.S.

Ce fut parfois chaotique,
Mais j'ai eu de belles réussites.
Avec des enseignantes dévouées,
Je vous dirais, presque des fées.

Je veux vraiment rendre hommage
À tous ces merveilleux personnages,
Qui me donnent toujours le goût
De vouloir me rendre jusqu'au bout.

Tout ce beau monde, je vous l'ai présenté.
Je voudrais qu'ils sachent qu'ils sont estimés.
Pour moi, ce sont elles les vraies « superstars ».
Maintenant, je sais qu'il n'est jamais trop tard...

*Linda Ducas, 2^e cycle
Centre L'Impact (Rivière-Rouge), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Céline Curtil, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

22. La Grosse Île

Tout commence par la visite d'historiens qui sont venus recueillir le récit d'un vieil homme ayant passé presque toute sa vie sur Grosse Île. Ayant presque un pied dans la tombe, sur son lit d'hôpital, il accepte de leur raconter ce qu'il a vécu sur la station de quarantaine.

Je me nomme Collin, j'ai 75 ans et je suis de nationalité irlandaise. Je ne suis peut-être plus tout jeune, mais mes souvenirs sont encore bien ancrés dans ma mémoire. En ce temps, c'était en 1845, j'étais un jeune médecin tout frais diplômé de l'Université d'Aberdeen, une institution située en Écosse, au Royaume-Uni.

Mon périple débuta le jour où moi et Angel... Ma femme portait fort bien son nom, elle était pourvue d'un visage magnifique, ses traits étaient doux et harmonieux, elle avait une belle chevelure blonde ornée de boucles soyeuses; quand elle souriait, de belles petites fossettes se creusaient dans ses joues et son regard avait le don de me faire chavirer : ses yeux étaient d'un bleu si envoûtant qu'on aurait dit que Dieu avait pris tous les saphirs du monde pour les sceller à tout jamais dans son regard. Quant à sa bouche et son menton de chérubin... Je m'arrêterai là, je pourrais passer ma vie à parler du souvenir de ma femme et cela ne ferait que raviver ma douleur.

Revenons à nos moutons. Tout commença le jour où moi et ma femme avons décidé d'immigrer en Amérique du Nord à bord du Queen Mary. La famine qui résultait de conditions économiques difficiles nous poussait vers un avenir plus prometteur, car le choléra asiatique, une maladie foudroyante et meurtrière, était en train de décimer une partie de l'Europe.

Le Canada avait rapidement adopté des mesures répressives pour assurer le contrôle sanitaire des immigrants. Alors nous devions nous arrêter sur Grosse Île, située dans le fleuve Saint-Laurent, à 40 kilomètres en aval de Québec. Pendant que nous voguions pour cette destination, j'ai remarqué que ma femme semblait souffrante. Elle était prise d'une forte fièvre et de petites éruptions rouges en forme de points sans relief recouvraient son corps. Je savais parfaitement ce à quoi j'avais affaire, ma femme était victime du typhus. Je craignais de la perdre, mais elle n'était pas encore au stade où elle serait prise par des crises de délire.

Je sentais le navire ralentir, et le capitaine avait fait jeter l'ancre près de la station de la quarantaine. Deux hommes ramant vers le navire en chaloupe embarquèrent à bord. C'étaient des médecins qui, en voyant ma femme, surent aussitôt qu'il fallait la débarquer sur l'île et moi de même vu que j'avais été en contact avec elle. D'autres passagers étaient infectés par le même virus. L'un des médecins était un militaire et il nous somma de débarquer sur l'île sans résistance. D'ailleurs, tous les navires qui ne voulaient pas s'arrêter s'exposaient aux tirs des canons de la station.

Une fois à terre, des infirmières prirent en charge le cas de ma femme. Les étuves de désinfection n'existant pas encore en ce temps, elles nous firent nettoyer nos effets personnels dans le fleuve. Une fois cette tâche terminée, elles nous expliquèrent qu'il fallait nous séparer en des endroits différents. Cette situation me parut impossible, alors je me proposai de les aider en leur montrant mon diplôme de médecin. C'est à ce moment que j'ai véritablement débuté dans ce métier. Je savais très bien ce que je devais faire pour ne pas tomber malade. Alors je m'affublai d'un sarrau, d'un masque et de gants que les infirmières me fournirent. Une fois habillé, je m'empressai d'aller voir Angel. Elle était brulante de fièvre, et les premiers mots qu'elle me dit furent :

– Chéri, ma mère est là, je la vois... Ces mots me déstabilisèrent. Elle commençait à délirer.

La maladie prenait possession de ma femme à une vitesse fulgurante et je ne pouvais rien y faire. Le lendemain, son corps inerte jonchait le lit. J'étais tétanisé, le choc était brutal ; ma femme ! Mon joyau m'avait quitté et je n'avais même pas pu la serrer dans mes bras parce que les autres médecins m'avaient déconseillé tout contact avec elle en disant qu'ils avaient grand besoin de moi vivant. Ils l'entourèrent dans un drap et l'enterrèrent dans l'un des trois cimetières de l'île. C'est à ce moment que j'ai réalisé que je ne reverrais plus jamais son doux visage. La barrière tomba et un torrent de larmes s'écoula.

– Je sais que cela fait mal, j’ai moi-même perdu ma femme et mon fils, m’encouragea l’un des médecins, mais il faut que nous soyons forts, d’autres personnes ont besoin de nous.

Cet homme avait bien employé ses mots. Ma peine voulait se transformer en colère, mais ses paroles avaient su me retirer de cet état juste à temps. Alors je ravalai mes larmes et lui demandai où je devais me rendre pour être utile. Mon confrère m’esquissa un sourire de compassion.

– Suis-moi, je vais te faire visiter les lieux et te donner un bref topo de ce que tu devras faire en tant que médecin. Ensuite, tu pourras te reposer, tu en as grandement besoin, m’assura-t-il en m’entraînant doucement par le bras.

Le lendemain matin, je me réveillai en cherchant le souffle de ma femme contre mon cou. Elle avait l’habitude de creuser son nid, appuyée sur mon épaule, avant de s’endormir paisiblement. Mais là, elle s’était endormie pour toujours, sans avoir pu faire ce rituel, et cela me fit l’effet d’un coup de masse en plein cœur.

Je m’empressai de m’habiller quand, tout à coup, l’homme qui avait su me ramener à un semblant de vie fit son apparition.

– Enfile ton habit de clown et suis-moi, me lança-t-il.

Je me demandais bien ce qu’il voulait dire, je le trouvais presque offensant. Il m’amena vers une grande pièce et, en y entrant, je compris la signification de ses mots. Il y avait là une flopée de marmots devenus orphelins.

– Tu vois tous ces loupiots, ils sont tous en procédure d’adoption par des familles québécoises. Notre devoir est de s’assurer qu’ils quittent la station en pleine forme et il faut aussi les rassurer, me déclara-t-il.

L’un de ces enfants accourut vers moi.

– Bonjour monsieur, est-ce bientôt mon tour? J’ai hâte de voir mon nouveau papa et ma nouvelle maman!

Ces enfants avaient bien assimilé ce à quoi ils devaient faire face, c’en était déroutant, mais c’était aussi bien pour eux. Mon confrère, qui se nommait Julius, m’informa qu’ils avaient perdu leur famille, mais ils parvenaient à sourire tant bien que mal. C’était l’innocence propre à tout enfant qui permettait

de passer à travers ces temps durs. Julius se mit à faire le pitre et valsa avec quelques enfants dans ses bras. Après avoir bien inspecté tous les bambins, il me fit signe de la main qu'il était temps pour nous de nous rendre ailleurs, laissant les enfants aux soins des infirmières. Arrivés à un autre endroit, il baissa la voix :

– C'est ici que cela se corse, prépare-toi à l'éventualité que nous allons voir des gens perdre la vie. Enfile ton masque et tes gants, exige-t-il.

Une fois à l'intérieur, il y avait cette odeur de putrescence qui me levait le cœur.

– Ce sont des adultes, mais ils vont s'accrocher à tes vêtements tels des enfants. Ils ont peur, mais il faut en faire abstraction pour passer à travers et trouver les morts, et les sortir pour les enterrer. Ensuite, on revient pour juger de l'état de certains qui pourraient s'en sortir en les transférant dans un endroit de rémission, mentionna-t-il à voix basse.

Julius savait garder son sang-froid. Cette maîtrise de soi faisait de lui un médecin très efficace.

À partir de ce jour, je le pris comme modèle et je continuai à soigner les malades à ses côtés. Certes, les journées n'étaient pas de tout repos, mais je sentais que ma place était maintenant à la station de quarantaine de Grosse Île. J'avais une raison de vivre et c'était pour sauver mes semblables. Julius a fini par être emporté par le choléra. Et moi, je ne sais pas par quel moyen, mais j'ai réussi à m'en sortir et à prendre ma retraite. Peut-être que j'avais un ange gardien qui veillait. Angel, ma femme.

– J'ai encore d'autres choses à vous raconter, mais revenez demain, leur dit Collin.

Le vieil homme souhaitait recevoir encore de la visite, voilà pourquoi il ne voulait pas tout raconter d'un coup. Le lendemain, les historiens revinrent, impatients d'en apprendre plus, mais une infirmière les informa que Collin était mort dans son sommeil durant la nuit. Quel dommage, ils auraient tant aimé en apprendre plus sur ce brave homme.

*Dyana Fontaine, 2^e cycle
CFP A.-W.-Gagné (Sept-Îles), Commission scolaire du Fer
Enseignant : Daniel Côté, Syndicat de l'enseignement de la région du Fer*

23. La maladie

C'est la maladie qui nous choisit
Et qui grandit en nous, petit à petit.
Elle nous enlève le goût à la vie
Et nous vole au fur et à mesure des moments de notre vie.
Tout commence par le choc et le déni,
Par marchander avec autrui,
On voudrait une garantie
Que tout cela sera bientôt fini.
Mais cela reste un grand défi,
Peu importe où on vit,
Dans une ville, un village ou un pays,
Lorsque nous sommes atteints de cette maladie,
On en pâtit.
Malheureusement, personne n'est à l'abri :
Étourdie, engourdie et endolorie,
Sans penser à toutes les fois où j'ai vomi,
Même si ce n'est pas de la boulimie, c'est ma calomnie.
Voilà les symptômes que j'ai subis, même une fois endormie.
Malheureusement, ce n'est pas une thérapie,
Mais juste de la chimiothérapie,
Tout est une question de biologie.
On doit y faire face en oncologie.
Malheureusement, ça ne disparaît pas comme par magie,
Et c'est là qu'on réalise que la santé n'a pas de prix.
Même si on n'en a pas envie,
On doit faire face à des défis,
Comme si on avait été puni.
C'est comme une épidémie, qui aggrave ma leucémie,
Qui a même changé ma morphologie,
Car j'en ai beaucoup grossi.
Voilà ma triste vie,
Sans parler de mes économies,
Entièrement passées en dentisterie,
Car je vous certifie
Que la chimiothérapie m'a tout pris.
J'ai même dû inscrire ma fille à la garderie,
Et ce n'est pas de la fantaisie.
Mais je ne me laisse pas abattre par ces ennuis,
Car sans eux, je ne serais plus qui je suis.
Ça ressemble à de la nostalgie,

Même si c'est de l'ironie,
Je sais que ma vie n'est pas finie, et je l'ai bien compris!
Maintenant, je me suis endurcie
Et je dis merci.
À tous mes amis,
Car sans eux je ne serais plus épanouie,
Même si aujourd'hui je suis guérie,
Et que j'ai l'impression que ça a pris une décennie,
Je me sens parfois encore anéantie et démolie.
Il y a des jours encore assombris
Pendant lesquels j'ai fait beaucoup d'insomnie.
Par contre, je me ressaisis
Pour ne pas donner raison à mes soucis.
Et c'est à ce moment que je réfléchis,
Car j'ai deux merveilleux chéris
Pour lesquels je remercie l'infini
De faire partie de ma vie.
Mais j'ai encore la phobie
Que cette maladie ressurgisse ainsi
Et prenne ma merveilleuse vie, sans en être avertie.
Personne ne me contredit
Lorsque je dis que cette ennemie
Fait naître un grand conflit
Et que cette peur irréflichie
Peut me faire succomber sans merci.
Aujourd'hui j'ai mûri
Et j'en suis sortie grandie,
Car comme tout le monde je vieillis,
Et même si je suis parfois affaiblie,
Je choisis ma vie et je bannis sans préavis
Cette folle envie meurtrie d'en finir avec la vie.
Et je vous parie
Que j'ai réussi mon grand défi,
Car j'ai reconstruit ma vie
Et, chaque nuit, j'envoie dans l'infini
Un désir enseveli
De vivre une vie remplie et bien accomplie.

*Audrey Gariépy, 2^e cycle
Centre L'Envol – Montcalm (Saint-Lin-Laurentides), CS des Samares
Enseignant : Philippe Dufour, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

24. Lou-Lou Ma marraine, mon modèle, mon héroïne



L'histoire que je m'apprête à vous raconter est celle d'une grande femme que j'ai toujours admirée, elle se nomme Jocelyne Paquin, mais tout le monde l'a toujours appelée Lou-Lou, un surnom affectif que son père lui avait donné lorsqu'elle était jeune. Lou-Lou est née le 22 juin 1949 à Rouyn-Noranda. C'était la deuxième d'une grande famille de six enfants.

Lou-Lou était une magnifique petite fille aux yeux bleus perçants qui, dans son jeune temps, était très timide, elle ne faisait pas de vagues et était plutôt discrète. Tout comme aujourd'hui, l'intimidation était présente dans les écoles et, malheureusement, Lou-Lou en a souvent été victime. C'est seulement vers l'âge de 18 ans qu'elle a vaincu sa gêne, elle en avait assez de toujours se laisser faire. Elle avait décidé que, désormais, elle dirait son opinion et défendrait ses valeurs. Elle avait compris qu'elle aussi était une personne à part entière et, par la suite, elle ne se gênait plus pour prendre la parole quand bon lui semblait et poser les questions qui l'habitaient. Lou-Lou s'est avérée être une femme aux multiples qualités telles que honnête, compréhensive, dévouée et dotée d'une très grande capacité d'écoute, sans aucun jugement.

Monique, une des sœurs de Lou-Lou, est née prématurément le 22 mars 1954 à environ 24 semaines de grossesse. C'est un miracle qu'elle ait survécu car, dans ce temps-là, la médecine n'était pas autant avancée qu'aujourd'hui. Elle pesait seulement 1 livre et 3 onces, ils pouvaient la tenir dans une seule main. En plus d'être née trop tôt, Monique est née avec un léger handicap intellectuel, car elle a manqué d'air au cerveau pendant sa naissance. Elle a dû passer cinq mois dans un incubateur à l'hôpital, elle était si petite qu'ils devaient l'habiller avec du linge de poupée et même qu'elle a été baptisée dans une des robes de poupée qui appartenait à Lou-Lou.

Une vingtaine d'années plus tard, lorsque Lou-Lou décida de quitter le nid familial pour voler de ses propres ailes, elle demanda à ses deux parents s'ils l'autorisaient à amener sa petite sœur avec elle pour la prendre sous son aile. Sachant que Lou-Lou était une personne aimante et dévouée, mes grands-parents acceptèrent. C'est donc à l'âge de 26 ans que Monique partit vivre avec sa grande sœur qui en prit bien soin à tous les jours, comme une maman

le fait pour ses enfants. Lou-Lou est sans aucun doute la personne que j'ai connue qui avait le plus grand cœur, non seulement pour avoir pris soin de sa sœur, mais aussi dans toutes les autres sphères de sa vie.

Elle détestait par-dessus tout la méchanceté, les rires et les médisances face à la différence. Elle acceptait chaque personne à sa juste valeur et n'essayait pas de les changer. Je dirais même qu'elle embrassait cette belle différence qui a probablement renforcé encore plus le lien privilégié qu'elle a eu avec sa petite sœur tout au long de sa vie.

Je ne remercierai jamais assez mes parents de l'avoir choisie pour être ma marraine, ils n'auraient pas pu choisir mieux. Elle avait le bien-être de sa famille vraiment à cœur et était toujours prête à venir en aide aux autres.

C'est le 24 décembre 2014, alors que nous étions tous réunis en famille, qu'elle nous annonça qu'elle était malade, elle avait le cancer des poumons, même qu'elle en avait un qui s'était affaîssi. Elle nous dit aussi qu'elle avait choisi de refuser le traitement et la chimiothérapie, chose qui fut difficile à accepter, mais nous devons le faire, pour elle, après tout elle était maîtresse de sa destinée. Elle préférait vivre avec la maladie en continuant de faire ce qu'elle aimait plutôt que de passer son temps à courir les hôpitaux et se sentir mal à cause des traitements. Avec du recul, je dirais même que j'arrive à comprendre son choix de vouloir passer le temps qui lui restait à vivre heureuse et libre près des gens qui l'aimaient. Lou-Lou a été tellement courageuse à la suite de cette triste nouvelle, elle est restée joyeuse et souriante tout au long de sa maladie qui a duré presque 1 an. C'est le 12 novembre 2015 que Lou-Lou est décédée, à l'âge de 66 ans, aux soins palliatifs de la maison de l'Envol.

J'ai beaucoup pleuré lorsqu'elle nous a quittés. Je trouvais ça vraiment injuste qu'une femme aussi généreuse et merveilleuse, qui avait tant donné de son temps et de son amour à tout le monde autour d'elle, puisse avoir eu une maladie aussi dévastatrice que le cancer.

J'avais mille et une questions en tête à savoir où était la justice dans tout ça. Nous, sa famille, n'étions pas prêts à la voir partir. J'aurais voulu la connaître beaucoup mieux encore et passer encore plein de beaux moments à bavarder avec elle. Sa sagesse et son honnêteté m'ont toujours impressionnée. Ce n'est pas donné à tout le monde d'être honnête, mais elle, elle l'était. Lorsque tu voulais avoir la vérité, elle ne passait pas par quatre chemins et te la disait avec une grande douceur dans la voix, elle avait une façon de parler qui était si réconfortante.

Ma chère Lou-Lou, où que tu sois, sache que je t'aime de tout mon cœur et que tu me manques énormément. Tu as une place privilégiée dans mon cœur. Je te transporte partout avec moi près de mon cœur, à travers cette magnifique petite colombe attachée à mon cou. Je sais que tu veilles sur moi chaque jour et je t'en remercie. J'espère vraiment devenir une femme aussi exceptionnelle que tu l'as été. Je continue de parler de toi avec mes enfants, je leur ai dit que tu étais devenue un magnifique ange et que s'ils avaient de la peine, ils pouvaient te parler dans leur cœur. Ils t'aiment et tu leur manques beaucoup.



À toi Lou-Lou, ma marraine, mon modèle, mon héroïne.

Repose en paix !
Je t'aime.

*Maude Paquin, 2^e cycle
Centre Élisabeth-Bruyère (Rouyn-Noranda), CS de Rouyn-Noranda
Enseignante : Chantal Dallaire, Syndicat de l'enseignement
de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue*

25. Un petit quelque chose d'étrange

Par une soirée froide de décembre, en arrivant à la maison après cette dernière journée de boulot suivie d'un long congé bien mérité avant le temps des Fêtes, Léo mon chien saucisse vint m'accueillir. Cette fois-là, il était beaucoup plus enjoué qu'à l'habitude. Léo ne me quittait pas d'une semelle. Comme s'il était seul au monde et que ma présence le sécurisait. En préparant sa gamelle de nourriture, je trouvai qu'un froid sibérien s'était installé chez moi. Alors, en regardant mon fidèle compagnon, je lui dis : « Allez Léo, viens m'aider. Un peu de chaleur ne serait pas un luxe. » Puis nous sommes descendus au sous-sol pour allumer le foyer. Soudain, en soulevant une bûche d'érable, j'aperçus ce qui ressemblait à un petit calepin noir. Mais je n'y portai aucune attention, car mon sous-sol était infesté de vieilleries inutiles. « Léo, bientôt il faudra faire le triage des trucs inutiles ici. » Sans intérêt, je déposai le carnet banalement sur la première marche de l'escalier poussiéreux en retournant à l'étage. Nous avons passé le reste de la soirée ensemble, bien disposés sur le canapé avec un grand bol de popcorn, pour écouter un film avant une bonne nuit de repos.

Le lendemain matin, une intense curiosité envers ma découverte de la veille s'empara de moi pendant que je préparais des gaufres aux bleuets, notre petit déjeuner favori à Léo et moi. En un temps trois mouvements, j'étais de retour avec ce calepin pour commencer à déguster notre plat de résistance. En le feuilletant sur quelques pages, j'ai rapidement réalisé qu'il s'agissait d'un journal intime. J'étais subjugué, mais j'avais plusieurs décorations de Noël à acheter et autant de cadeaux à préparer, alors je m'empressai de terminer mes gaufres pour partir faire les magasins avec Léo.

À mon retour, installé confortablement avec une couverture au salon, un café à la main et des pâtisseries fraîchement sorties du four à mes côtés, je commençai la lecture de ce journal. À première vue, ça ressemblait à un journal de notes pour écrire des romans d'épouvante. Les premières pages expliquaient de quelle façon ces victimes étaient appâtées lors de périodes estivales. Un homme, qui se faisait passer pour un guide touristique, abordait ces pauvres touristes en leur proposant une visite des sites historiques de la région. Trop souvent intrigués par la découverte de ces merveilleux endroits, les visiteurs acceptaient l'offre d'embrée. Ils étaient loin de se douter qu'ils fondaient tout droit dans un guet-apens. Une fois loin des regards, durant la randonnée, l'homme suggérait une courte pause ainsi qu'un breuvage désaltérant à base d'herbes naturelles, question de bien s'hydrater. Malheureusement, c'était en fait un puissant sédatif qui les plongeait dans un léger

coma afin de faciliter leur transport pour les emprisonner dans un endroit terrifiant appelé « la pièce noire ». Ces agissements bestiaux et immoraux me donnaient froid dans le dos. Il y avait tellement de détails, c'était comme si j'y étais.

Cette nuit-là ne fut pas de tout repos, mon sommeil était perturbé par d'étranges cauchemars. Lorsque je repris ma lecture, un sentiment de crainte et d'angoisse grandit en moi. Plus j'avancais dans les pages, plus je me rendais compte que la terrifiante pièce noire était en fait un sous-sol poussiéreux et mal éclairé où régnait une forte odeur nauséabonde d'humidité. Ces malheureux touristes étaient retenus par une chaîne au cou et aux pieds. Leurs cris étaient impossibles à détecter de l'extérieur de la maison. Chaque dimanche, un prisonnier était choisi tandis que les autres assistaient à contre-cœur au triste sort de celui-ci. Sadiquement humilié et torturé par ce psychopathe qui se livrait à de macabres rituels jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je ne pouvais m'empêcher de ressentir de la tristesse et de la compassion pour ces pauvres individus, mais le dégoût et l'insécurité face à la description de ces lieux me pétrifiaient.

J'étais paralysé. Le vestibule, le couloir qui joint le salon à la salle à manger, l'escalier qui mène à l'étage, le jardin arrière... Cette horrible histoire était survenue dans ma maison. J'étais complètement désorienté. J'avais des nausées. Comment était-ce possible? Pourtant la demeure de mon grand-père avait toujours été accueillante. Lui, il a toujours été chaleureux et enveloppant. Était-il vraiment ce psychopathe qui avait commis ces atrocités chez moi?

*Xavier Shaw-Blanchette, Présecondaire
CEA L'Escale (Thetford Mines), CS des Appalaches
Enseignante : Judy Ann Leblanc, Syndicat de l'enseignement de l'Amiante*

26. Les souliers du dimanche

Je vais vous raconter quelque chose qu'on ne voit plus aujourd'hui, car les temps changent.

Quand nous étions jeunes, nous étions plusieurs enfants dans notre famille. Comme les familles nombreuses de ce temps-là n'étaient pas fortunées, nous n'avions pas toujours plusieurs paires de chaussures. Donc, elles servaient pour tout, tous les jours, sauf pour jouer, parce que pour cela, l'été, nous étions en général pieds nus. Mais pour moi qui n'aimais pas marcher pieds nus, je portais des fois une vieille paire de souliers donnée par une tante ou ma grand-mère, et ça faisait mon bonheur. On n'était pas exigeant comme les enfants d'aujourd'hui !

En hiver, notre mère nous faisait des pantoufles de laine ou d'étoffe, récupérées d'une vieille chemise ou d'un vieux manteau, avec des semelles de cuir. Pour l'extérieur, notre père nous fabriquait des souliers avec du cuir sur des formes de fonte (métal) et nous portions plusieurs paires de bas de laine (faits par notre mère).

Il y avait certaines familles nombreuses moins fortunées que nous encore, dont les enfants n'avaient pas chacun une paire de souliers. On se les passait pour aller à la messe ou en visite à chacun son tour. Moi, j'ai eu connaissance de ça et c'était la même chose pour les vêtements.

Le dimanche, pour aller à la grand-messe qui était toujours le matin, on y allait en voiture à cheval (c'était moins dur pour les chaussures), nous étions à un mille et demi de l'église, sauf pour l'hiver. Nous passions par un raccourci sur le lac. Quand la glace était assez épaisse, mon père s'en assurait parce que ma mère était bien peureuse, ça nous prenait à peu près le quart du temps.

Je continue de vous parler des souliers. Si on avait de la visite ou qu'on allait en promenade chez des parents, surtout chez nos grands-parents maternels qui habitaient dans la paroisse voisine, on gardait nos vêtements du dimanche. Les habits, c'était la même chose que pour les chaussures. Il y en avait pour le dimanche seulement et d'autres pour la semaine. Nous étions chanceux ! Notre mère nous faisait tous nos vêtements, souvent dans de vieux vêtements donnés par des tantes qui travaillaient à la ville de Québec (au Château Frontenac, pour ne pas le nommer).

Comme ces souliers servaient tous les jours, il fallait les nettoyer. Ils étaient toujours faits de cuir, il n’existait pas de matières synthétiques comme aujourd’hui. Il y avait des souliers de cuir, des bottes pour la pluie (bottes à vache) et des petits bottillons de caoutchouc (rubbers), comme on les appelait.

Le samedi matin, quand j’avais sept ou huit ans, il n’y avait pas d’école, c’était mon travail de nettoyer les souliers. Je me souviens, je m’assois sur les marches en bois de l’escalier arrière de la maison familiale. Je me rappelle encore de la chaleur du soleil sur moi quand il faisait beau. C’est comme si c’était hier, pourtant, soixante-dix années sont passées depuis ce temps-là. Je nettoiais les chaussures de toute la famille. Nous étions une dizaine, père, mère et six enfants, plus nos grands-parents paternels qui habitaient juste à côté de chez nous. J’aimais bien cela parce que tout le monde était fier de porter ses souliers qui brillaient pour aller à l’église ou en visite, et moi, c’était ma récompense.

J’aime bien me rappeler ces beaux souvenirs de mon enfance.

*Gervaise Bouffard, Alphabétisation
CEA de Saint-Prosper (Saint-Prosper), CS de la Beauce-Etchemin
Enseignante : Josée Pomerleau, Syndicat de l’enseignement de la Chaudière*

27. Les écrits perdus

La musique et la guerre

De petits pas rapides à grands pas larges, je me vide de toute ma rage. Léger comme le vent, glissant en travers les branches comme le sang coulant dans mes veines, libre comme un aigle survolant les plaines, une partie de moi s’envole sur le son des notes en ascension. Irruption d’une danse entre le blanc et le noir, entre le jour et la nuit, me donnant le pouvoir de créer des bruits. Langage sans mots, mais tant significatif. Invisible comme l’eau reflétant le vif ciel. Effaçant le gris, signe de souvenirs irréels, elles grimpent dans les cieux entre les gouttes de pluie, dans les nuages, à travers les rayons de soleil suivant le métronome de minuit et le tempo de midi. Par ces éclats de lumières, un chemin se construit, le brun de mes yeux devint blanc, la mer devint grise et le ciel devint plus grand. Comme si, en fait, je montais au ciel... tel un ange dans le confort. Et avec cette vision tellement claire, marchant sur le chemin de la lumière, là où il n’y a pas de demain, là où il n’y a

pas d’hier, je n’y voyais aucune limite. Car je pourrais jouer cette chanson à l’infini et que la vie ne va jamais assez loin, je n’avancerai jamais assez, ni trop, ni moins. Du haut de cette Terre, les mains sur le clavier de mon piano divin, je suis accompagné de fabuleuses mélodies qui me chuchotent les vérités de la vie. Je regarde... et j’écris.

Pendant que je verse mon encre sur papier, le sang coule sur Terre. La guerre ne change pas, mais c’est bien elle qui apporte le changement. Seuls ceux qui ont, comme moi, le don de la parole comprendront mes écrits. Car seul un homme sensé comprendra les fous. Seuls les fous changeront le monde. Le thème de « changement » fait référence à celui de la « différence » et cela implique un grand rôle dans l’humanité. Quand tu accepteras qu’il n’y a pas qu’une couleur dans la vie, alors tu trouveras la paix. Mais si tu refuses, et que tu décides de te battre et de faire à ta tête, tu goûteras à la saveur du champ de bataille. Si tu y survvis, tu retourneras auprès de ta famille, mais tu laisseras une partie de toi sur le champ de bataille. Chaque nuit, cette partie de toi t’appellera. Elle viendra te hanter pendant ton sommeil, comme si le diable voulait t’emporter. Tu sentiras ainsi le besoin d’agir et d’y retourner. Car si tu t’obstines, c’est que tu as déjà perdu tout bon sens. Ce qui prouve que la guerre reste la guerre, et que la seule chose qui change dans la guerre... c’est toi.

Je m’appelle Alex, je fais des arts martiaux pour me défouler et je joue du piano pour me calmer. J’aime écrire mes pensées et connaître ce qu’est vraiment la réalité. Chacun a sa vision de la réalité, mais malheureusement, je crois qu’il n’y a qu’une version. J’ai vécu plusieurs expériences qui m’ont montré beaucoup de choses et j’en conclus que la réussite est un art accessible à tous. Le piano en est un autre qui me passionne beaucoup, car cela me permet d’aller au-delà de ma créativité et il faut utiliser une certaine logique, tout comme les arts martiaux. Malgré tout cela, je suis TDAH, mais cela ne m’empêchera pas d’aller où je veux. Je fais mon chemin et c’est tout. Je déteste recevoir des ordres, je préfère créer mes propres choses et les gérer. Je ne me suis jamais considéré comme quelqu’un de normal, je bâtirai donc un jour quelque chose d’extraordinaire.

Alors moi... parmi tous ces spectateurs partout, je vivrai sur la scène comme la vedette qui changera le cours de l’histoire, peu importe comment.

*Alex Pelchat, Présecondaire
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Marie-Andrée Aubin, Syndicat de l’enseignement Val-Maska*

28. Le secret d'Eden

Tout commença par une journée tout à fait normale à l'école. Eden, une jeune femme de 20 ans, allait s'asseoir à sa place habituelle dans un coin sombre de la classe. Ses cheveux courts noirs, son ligneur noir foncé, son teint pâle, ses vêtements noirs comme la nuit et son visage sans expression faisaient beaucoup parler les élèves de l'école. Ils la regardaient avec crainte. Chaque fois qu'un élève s'approchait d'elle, elle le fixait simplement d'un air passif, sans expression. Pour une raison ou pour une autre, l'élève commença à trembler et à se sentir tellement mal qu'il préférait simplement partir. Une seule personne à l'école pouvait soutenir son regard, moi. Étrangement, Eden est la seule personne qui me porte attention. Les gens s'efforcent de m'ignorer. Mais ça ne me dérange pas, je suis bien comme ça. Tous les jours, sur l'heure du midi, je vais m'asseoir au côté d'Eden et nous parlons de tout et de rien. Elle me parle de sa vie et des épreuves qu'elle vit. Elle me parle de ses joies, de ses peurs et de ses peines. Je ne manque jamais une opportunité de la faire rire, car son sourire est la lumière de ma vie.

Nous sommes le 31 octobre, midi, je suis excité à l'idée de voir Eden, car c'est la journée de sa fête. C'est aussi l'Halloween, la journée préférée d'Eden. Ça fait maintenant une semaine que je ne l'ai pas vue, car j'étais à l'hôpital, très très malade. Un gros virus, j'imagine. Mais lorsque je vois Eden, elle est assise à sa place habituelle et elle pleure. Je ne l'ai jamais vue si triste. Alors, inquiet, je vais m'asseoir à ses côtés.

– Qu'est-ce qui se passe Eden, pourquoi pleures-tu ? demandé-je d'un air inquiet.

Elle arrête subitement de pleurer et me regarde d'un air surpris.

– Oh ! C'est toi, dit-elle en me sautant dans les bras.

Je trouve ça inhabituel, car elle ne montre aucune affection à l'école. Ce n'est pas rare qu'elle me câline, mais jamais, au grand jamais, à l'école. Mais je n'en porte pas plus attention et je la serre fort contre moi, car elle m'a aussi manqué.

– Wow ! Moi aussi, je suis content de te voir, mais pourquoi pleurais-tu ? dis-je avec un sourire chaleureux.

– Oh ! Ce n’est rien, laisse tomber. J’ai maintenant 21 ans, tu réalises ? dit-elle avec le plus beau des sourires.

Confus, je décide d’attendre qu’elle m’en parle d’elle-même.

La semaine continue et nous faisons toutes sortes d’activités ensemble : des choses dont nous parlions toujours de faire, mais on ne se donnait jamais le temps pour les faire.

Nous sommes maintenant au plus haut point de la grande roue. Nous pouvons voir toutes les lumières et la beauté de la ville. Soudainement, nous nous trouvons face à face et le temps s’arrête. Les lumières du carnaval et de la ville réfléchissent dans ses merveilleux yeux verts et son sourire me fait fondre le cœur. Sans même vraiment nous en rendre compte, nos visages s’approchent et nous nous embrassons. À ce moment, des larmes coulent de ses yeux. En me regardant tout droit dans les yeux, elle me dit :

– Te souviens-tu de mon plus grand secret ? dit-elle en essayant de contenir ses larmes.

– Que tu prennes toujours ton bain avec tes canards en plastique jaune ? dis-je d’un air moqueur.

– Non, pas celui-là, dit-elle, je vais te montrer, ça va être plus facile. Son visage s’assombrit.

Elle prit mon bras en le serrant contre elle et s’appuya la tête contre mon épaule. Le reste du manège se fit en silence. À la sortie du manège, elle me fait signe de la suivre. Nous nous arrêtons dans le cimetière, ce qui est commun pour nous.

– Je t’avais déjà parlé que je suis capable d’interagir, de voir et de parler aux fantômes, te souviens-tu ? dit-elle en recommençant à pleurer.

– Oui, mais en quoi tout ça te rend triste ? dis-je en la serrant contre moi.

Du doigt, elle me pointe la pierre tombale à nos pieds. Tout commence à avoir du sens en lisant ce qui est écrit sur la pierre tombale. C’est moi, c’est ma pierre tombale à moi.

– Oh... je vois, dis-je.

– Oui... tu es mort une semaine avant ma fête. On prenait une de nos marches nocturnes et un conducteur saoul nous aurait frappé tous les deux... Si tu ne m'avais pas poussée en dehors de la trajectoire de la voiture, je serais morte sur le coup. Tu m'as sauvé la vie alors que tu aurais pu sauver la tienne. Lorsque je t'ai vu à ma fête, j'étais tellement contente que je n'ai pas eu le cœur de te le dire. C'est pourquoi j'insistais beaucoup, cette semaine, pour faire toutes les activités avec toi. Tu es la seule personne qui m'a vue pour qui j'étais vraiment. La seule avec qui je suis bien. Je réalise que c'est égoïste de ma part de ne pas te l'avoir dit plus tôt. Je suis désolée. Autant que je veuille que tu sois à mes côtés pour toujours, malgré tout, je ne veux pas que tu restes coincé entre deux mondes. Tu dois passer au-delà, tu dois passer dans la lumière. Sinon, tu vas errer pour l'éternité, sans but. Inévitablement, tu vas finir par faire du mal à tout le monde qui t'est cher.

Durant quelques heures, elle essaie de me convaincre de passer au-delà. Je ne veux pas y aller, mais je vois la raison. Je l'embrasse tendrement une dernière fois, puis je me décide. Une lumière aveuglante m'entoure et je me sens partir. Je lance un dernier regard pour graver son doux visage dans ma mémoire, mais lorsque je peux enfin la voir à travers la lumière, Eden semble en détresse et avec une blessure à l'épaule. Il y a deux énormes ombres qui l'attaquent.

– Non. Non, je ne te laisserai pas seule, sans défense. Je dois te protéger, crié-je.

Soudainement, plus rien, je ne vois rien, je n'entends rien, il n'y a plus rien que de la noirceur, le vide total...

*Francis Lafleur-Cournoyer, Présecondaire
Centre Saint-Michel (Sherbrooke), CS de la Région-de-Sherbrooke
Enseignante: Josée Lebeuf, Syndicat de l'enseignement de l'Estrie*

29. Annabelle

Elle ouvrit les yeux. Une autre journée commençait et son réveille-matin affichait 7 h 50. Elle prit le premier chandail qui lui passait sous la main, en huma l'odeur afin de se rassurer sur sa propreté et l'enfila. Passant devant le miroir, elle ne prit point le temps de dompter sa rebelle chevelure déjà tout emmêlée de ses ébats nocturnes. Par contre, elle n'omit pas de peindre ses paupières d'un épais trait de crayon noir et d'une proéminente couche de mascara, ce qui eut pour effet d'accentuer la magnifique couleur bleue de son iris.

9 h : Elle était arrivée juste à temps pour son cours et entra dans la pièce sous le regard dégoûté et haineux des autres gens. « Annabelle la pas belle », qu'elle entendit un jeune garçon murmurer à son égard. Sentant la colère et la panique la gagner, elle glissa sa main dans la poche de son pantalon. Il était là, son fidèle compagnon, son seul et unique ami, tapi tout petit, au fond de l'orifice de son vêtement de jeans. « On se retrouve plus tard », pensa-t-elle. Les cours de la matinée se passèrent comme à l'habitude : des insultes qui fusent de toute part, des gestes pour la pousser à bout de nerfs et des regards condescendants. Tout cela passait inaperçu aux yeux des professeurs qui préféraient faire l'autruche.

11 h 50 : Enfin était venue l'heure du dîner. Elle prit sa maigre boîte à lunch et courut s'enfermer dans la salle de bain. Aujourd'hui, elle n'avait pas la force. Elle n'avait pas la force de voir ses seuls amis humains qui faisaient semblant de s'intéresser à elle et à qui elle devait sourire de force pour faire croire que tout allait bien. Non, elle n'en avait pas la force. Enfin seule, elle le sortit. Elle le regarda, rouge, métallique, reluisant. Cet objet qui avait su rapidement devenir son meilleur ami. Il la comprenait, ne la critiquait jamais et surtout savait la soulager de tous ses mal-être. Elle le sortit de son petit étui brun, le déplia et respira.

12 h 15 : Elle leva son bras et se lança. Elle se déchaîna sur cette partie de son anatomie sans même regarder. Pleine de haine et de désespoir, elle coupait. Un coup, deux coups, trois coups, elle ne s'arrêta que lorsqu'elle se sentit faiblir. Elle adorait se sentir si proche de la mort. Être si près de la fin de sa vie et se sentir tellement vivante en même temps. Elle se disait que la vie ne tenait qu'à un fil qu'elle n'avait qu'à couper pour ne plus souffrir.

12 h 50: La cloche sonna. Elle regarda autour d'elle. Du sang partout et le liquide rouge qui perlait sur son bras. Tant pis, elle n'avait pas le temps de nettoyer. Elle enfila son pull à manches longues malgré les 30 °C annoncés et retourna en classe, soulagée et beaucoup plus sereine qu'il y a une heure.

16 h: Elle arriva chez elle avec une énorme boule dans l'estomac. Pour ne pas en finir là, sa mère, voyant les coupures sur son bras lui lança: «T'es rien qu'une maudite folle! Tu ne feras jamais rien de bon dans la vie! T'es juste bonne à pleurnicher sur ton sort! Rends-toi donc utile pour une fois et donne-moi le 20\$ que ta grand-mère t'a donné à ta fête. On le sait tous que t'es sa préférée pis que t'aimes ça qu'elle te minouche!» C'était comme ça tous les soirs. Tous les soirs, sa mère lui criait des injures. Je dis crier, car c'est le seul mode de communication que sa figure maternelle connaissait.

C'était comme ça à chaque journée qui passait. Chaque jour, elle devait endurer l'intimidation de ses camarades et sa mère qui la traitait comme une bonne à rien. Elle était même devenue dégoutée. Dégoutée d'être elle-même, mais surtout dégoutée d'être humaine, car, selon elle, les humains ne sont que des clones qui pourrissent intérieurement. Elle s'imaginait parfois que ces pauvres petits humains pourrissaient tellement au point de se désintégrer devant ses yeux et qu'il ne reste plus rien d'eux. Qu'ils s'enfonçaient dans la terre jusqu'aux enfers puis encore là, même l'enfer ne voudrait pas d'eux.

Ce calvaire dura quatre ans. Quatre longues années. Quatre ans de souffrance et de rejet des siens. Jusqu'à ce jour... celui où tout bascula. Ce jour-là, rien n'allait. Les humains avaient été encore plus cruels que jamais.

18 h: Ce fameux jour. Elle sortit son canif et coupa... coupa... coupa et ne s'arrêta pas. Elle fit le grand pas et franchit la seule et unique petite ligne qui la retenait en vie.

19 h: Encore ce jour-là. Elle sentit la peur... le froid... la douleur. Elle se sentit tomber très loin comme si le sol de sa chambre tentait de la dévorer. Vint ensuite une chaleur enveloppante et réconfortante, puis vint le noir total.

9 h 35: Elle ouvrit les yeux et une autre journée ne commençait pas. Tout était blanc et pur.

Cinq ans plus tard. Celle qui a traversé tant d'épreuves et qui s'est débattue contre une vie qu'elle n'avait pas choisie a survécu. Elle, c'est ma sœur.

Quand je l'ai trouvée couverte de sang, allongée dans sa chambre, ce fut le pire cauchemar de ma vie. Je souhaite que personne au monde ne vive cela un jour. J'entends encore ma mère pleurer et hurler : « Je suis désolée, je t'aime » et moi de penser : « Pourquoi n'est-elle pas venue me voir ? » Mon cœur se serre de repenser à cette journée. Heureusement, on a pu la sauver. Après un long séjour en psychiatrie, de nombreuses thérapies et notre soutien, elle s'en est sortie.

Aujourd'hui, elle ouvre les yeux et un avenir commence, prometteur et joyeux. Aujourd'hui, ma sœur a 23 ans et a maintenant un beau petit garçon, travaille dans les relations d'aide et est heureuse. Je crois que si elle avait un message à vous transmettre, ce serait de dénoncer, d'aller chercher de l'aide avant qu'il ne soit trop tard. Vous ne voulez pas en arriver là, croyez-moi. Même si ça ne paraît pas, quelque part, des gens vous aiment et peuvent vous aider. Et pour ceux qui font subir des supplices à des gens comme elle et bien pensez-y deux fois. Elle, elle s'en est sortie, mais celle que vous intimidez n'aura peut-être pas cette chance...

*Élisabeth Bergeron, 2^e cycle
CFGA des Rives-du-Saguenay (Saguenay), CS des Rives-du-Saguenay
Enseignante : Marie-Claude Proulx, Syndicat de l'enseignement du Saguenay*

30. La valise oubliée

Par un bel après-midi de juillet 2010, Central Park était très animé. La brise soufflait doucement. Assise à l'ombre d'un chêne, Léa, une femme noire aux cheveux blancs, profitait de ses derniers instants à New York. Elle était arrivée deux semaines plus tôt. En arrivant, elle avait dit au douanier qu'elle venait visiter sa fille.

Safia, sa fille, habitait à l'ouest de l'Hudson River, sur Pallisade Road. L'endroit était magnifique, avec une vue imprenable sur Manhattan. Située sur les berges de l'Hudson River, cette propriété donnait l'impression d'être isolée en forêt, même si la ville n'était qu'à quelques kilomètres.

Après ces deux semaines de rêve auprès de sa fille, le temps était venu de repartir. Léa appela donc un taxi pour se rendre à l'aéroport. Après un arrêt de quelques minutes à Central Park où son taxi l'avait attendue, elle se résigna et monta dans la voiture, cette fois-ci directement pour l'aéroport. Une fois sur place, elle paya rapidement le chauffeur, car son arrêt au parc l'avait mise en retard. Elle attrapa sa valise et quitta précipitamment le taxi. Elle courut au comptoir de sa compagnie aérienne, enregistra sa valise, prit son carton d'embarquement et passa la sécurité. Le tout en moins de trente minutes. Une fois à bord, lorsque l'avion fut rendu en bout de piste, elle réalisa qu'elle avait oublié sa petite valise dans le coffre arrière du taxi. À ce moment-là, les roues de l'avion quittèrent la piste. Sa destination était Haïti. C'est là qu'habitait Léa. Mais voilà, dans cette petite valise, il y avait une machine à dialyser, étant donné que Léa souffrait d'insuffisance rénale. Sans cette machine, Léa pourrait tenir le coup au maximum cinq jours, peut-être six, avant de mourir empoisonnée.

Pendant ce temps, la valise resta deux jours dans le coffre arrière du taxi, avant que le chauffeur la retrouve. Il ouvrit donc la valise qui contenait la machine à dialyser, mais aussi, un gros montant d'argent. Cette somme avait été amassée par la communauté haïtienne de New York, afin de venir en aide aux victimes du tremblement de terre qui avait eu lieu six mois auparavant. Quelle surprise pour ce chauffeur de taxi, mais aussi quel dilemme ! Il était tenté de garder l'argent et de jeter la valise. Cependant, il ne pouvait ignorer le fait qu'une ou des vies dépendaient peut-être de cette machine. Après deux jours de réflexion, il décida de rendre le tout.

Quatre jours s'étaient déjà écoulés depuis le départ de Léa. Conscient de l'urgence qu'il pouvait y avoir, il retourna chez Safia. Quelle joie pour elle de voir arriver le taxi ! Sa mère lui avait téléphoné. Elle était au courant de l'urgence de retourner cette machine à Haïti. Safia communiqua avec la compagnie aérienne et fit préparer les documents nécessaires. Pendant ce temps, le chauffeur se rendit en toute hâte à l'aéroport où des préposés attendaient le colis pour le mettre sur le vol qui devait quitter dans l'heure à destination d'Haïti.

Un vol en provenance de New York accosta à la porte 12 de l'aéroport de Port-au-Prince, à Haïti. La sœur de Safia était là pour récupérer la valise et se rendre en toute hâte chez sa mère. Cette dernière était déjà très affaiblie. Mais après quatre heures de dialyse, elle se sentait beaucoup mieux. Grâce à l'intégrité du chauffeur, Léa fut sauvée et l'argent fut remis aux victimes du tremblement de terre pour qui cela représentait aussi une question de vie ou de mort.

Deux semaines plus tard, le chauffeur de taxi s'arrêta à Central Park et choisit de s'asseoir sur le même banc où s'était assise Léa afin d'ouvrir la lettre qu'il venait de recevoir d'Haïti. Les remerciements de Léa le comblèrent de joie. Une joie qui ne s'achète pas. Il ne se passa plus un jour sans qu'il ne vérifie le contenu du coffre arrière de son taxi.

Nicolas Roy, 2^e cycle

CEA de Beauceville (Beauceville), CS de la Beauce-Etchemin

Enseignante : Andrée-Anne Carrier, Syndicat de l'enseignement de la Chaudière

31. Une addiction au rêve

Une addiction n'est pas quelque chose qu'on contrôle ou qu'on choisit. Souvent, on commence par un, juste pour essayer. Parce que quelqu'un nous a dit que c'était bon, que c'était beau et qu'on aimerait ça. Rapidement, il y a le deuxième, puis le troisième. Puis, au bout d'un moment, on arrête de compter et ça n'en finit plus. On ne veut pas qu'il y ait une fin... Je me souviens encore au tout début, ces soirées où, enveloppée de mes couvertures, je tendais une oreille attentive, alerte au moindre bruit anormal provenant des autres pièces de la maison. Encore éveillée au plus noir de la nuit, je frémissais à l'idée d'être trouvée là, en train de braver l'interdit à la simple lueur tamisée d'une lampe sur laquelle je posais négligemment une couverture pour en atténuer la lueur. Mais je n'avais pas besoin de plus que ce halo, c'était suffisant pour me permettre de parcourir frénétiquement des yeux l'encre sur le papier, incapable que j'étais d'arrêter ma lecture tant que je ne connaissais pas le dernier mot de l'histoire.

S'il y a bien une chose dont je suis sûre, c'est que ce sont les livres qui m'ont trouvée. Sans qu'on ait besoin de m'y pousser, je me suis toujours vue attirée par l'aura bienfaisante émanant d'une bibliothèque ou d'une librairie. Bien plus que l'établissement, c'est le contenu qui revêt cet aspect irrésistible : la vision impressionnante des étagères, la texture du papier, le tableau formé par ces taches d'encre soigneusement alignées, les effluves encore frais de l'imprimerie accrochée à chaque page. C'était facile de céder quand, en effleurant simplement les différents ouvrages, on me tendait la main en une douce invitation à vivre des aventures extraordinaires, à parcourir un monde qui s'est rapidement scindé en plusieurs univers où l'impossible ne l'est plus tant qu'on le croit.

Bien plus que ces détails, c'est encore une fois le contenu qui importe. Tout comme il était facile de céder à cette généreuse main tendue, il était encore plus aisé de plonger au cœur de ces histoires pendant lesquelles je n'ai pas toujours su si j'accompagnais les personnages ou si j'en étais la protagoniste. Il y a eu ces livres que j'ai aimés parce qu'ils étaient beaux, empreints de poésie et aux phrases mélodieuses qui m'ont fait rêver de magie et de créatures toutes plus incroyables les unes que les autres. Puis, il y a eu ces livres que j'ai aimés parce qu'ils étaient laids, baignant d'atrocités, criants d'un réalisme qui donne envie de hurler. Tous m'ont appris à voir la beauté des mots quand on les remet entre les mains de la bonne personne.

Je ne les ai pas cherchés. Ce sont les mots qui m'ont trouvée pour me souffler des rêves si souvent que je ne saurais les compter. Je ne les ai pas cherchés non plus, ces autres mots qui m'ont effrayée et tenue en haleine, suivis de ces autres qui m'ont fait sourire, rire, puis pleurer. Je ne les ai pas cherchés ces personnages, ces amis avec qui j'ai voyagé de par le monde en passant par les rues des plus grandes cités jusqu'aux confins de l'océan, tout ça sans avoir à quitter le confort de chez moi. Je ne les oublierai pas, ces phrases qui se sont ancrées sur mon cœur encore plus qu'elles n'étaient encreées sur le papier. Elles ont laissé une trace, née de la plume experte de ces auteurs que j'appellerais aussi artistes. Elles ont forgé mon imaginaire et ma vision du monde. Ce sont les livres qui m'ont trouvée, qui ont forgé une partie de moi, cette partie qui sera toujours bercée par l'idée d'une prochaine histoire, d'une prochaine aventure. Je ne l'ai pas choisie cette addiction. C'est elle qui m'a trouvée, et je ne l'échangerais pour rien au monde.

*Marie-Eve C. Cusson, 2^e cycle
Centre Sainte-Thérèse (Drummondville), CS des Chênes
Enseignante : Carole Parenteau, Syndicat de l'enseignement
de la région de Drummondville*

32. Transgenre

Bonjour, je m'appelle Noémi. En fait, non. J'aurais dit ça il y a un an. Bonjour, je m'appelle Christopher.

Cela peut paraître étrange mais, en fait, je suis transsexuel. Un homme dans le corps d'une fille. En gros, être transsexuel, c'est être un homme ou une femme pris dans le corps du sexe opposé. Souvent, il y a des signes dès l'enfance. Pour certains, ils vont se manifester lorsque la personne est adulte. Être transsexuel n'est pas toujours évident. Nous devons faire face à beaucoup de jugement, d'incompréhension et même du rejet.

Mais bref, aujourd'hui, je vais vous parler de moi. De ma petite histoire. Tout a commencé lorsque j'étais tout petit. Je ne me suis jamais senti à ma place. Avec les enfants et dans mon propre corps. Ma mère me disait que je pleurais souvent parce que je ne me sentais pas bien, mais je n'arrivais pas à expliquer pourquoi. Pendant un bout, j'ai souvent pleuré. C'était un sentiment tellement désagréable qui me hantait. Je m'habillais davantage comme un garçon, j'aimais bien leurs jouets et jouer avec eux. Mais malheureusement pour moi, ils ne m'aimaient pas vraiment. Longtemps, j'ai voulu plaire aux gens, j'ai voulu me faire accepter, mais ce fut sans succès. Jusqu'à ce que je me fasse une amie, Kim. Elle m'acceptait malgré le fait que j'étais très différent. Et avec elle, nous nous sommes fait deux autres amies, qui elles aussi m'acceptaient. Quand nous approchions la puberté, elles avaient l'air tellement contentes et excitées, mais moi je ne l'étais pas du tout. Déjà que plus jeune j'allais me coucher et je souhaitais me réveiller avec un pénis... Étrange, mais moi, je ne comprenais pas pourquoi je n'en avais pas.

En blague, je voulais qu'on m'appelle Johnny Depp parce que je suis un grand fan. Je ne savais pas pourquoi ça me faisait du bien de me faire traiter comme un garçon. Les gens « embarquaient » et, pour une fois, je me sentais bien.

Vers la fin du primaire, je me suis coupé les cheveux courts et j'aimais beaucoup ça. J'aimais me faire passer pour un garçon. Quand les gens pensaient que j'en étais un, j'étais tellement content, une joie folle s'emparait de moi. Mais lorsque mes parents disaient que j'étais une fille, j'avais le cœur brisé...

À la puberté, c'était comme la fin du monde. Mes premières menstruations m'ont fait paniquer. Mes seins commençaient à se développer et j'en ai pleuré aussi. Je ne voulais rien de tout ça. Ce n'était pas moi. Mes amies, elles, se plaignaient de leurs seins parce qu'ils n'étaient pas assez gros. Moi, je leur proposais de leur donner les miens, car ils étaient gros. J'avais envie de prendre un couteau et de les enlever. Tout ça était très difficile à gérer.

Au secondaire, quand je suis arrivé, c'était tout autre chose. Mon désir d'être comme les garçons était plus fort et j'ai commencé une dépression. Je ne comprenais pas ce qui se passait, j'avais l'impression d'être perdu. Un jour, je suis allé sur Facebook et j'ai secrètement commencé à me faire passer pour un garçon. Je me sentais bien et accepté par les gens. J'ai continué de « mentir » sur mon identité sur Facebook jusqu'à mes 16 ans. J'avais peur de me faire rejeter si je disais qui j'étais biologiquement, parce que je ne savais pas si les gens allaient être ouverts à l'idée que j'étais un garçon dans le corps d'une fille.

Un jour, je regardais des vidéos sur YouTube et je suis tombé sur une en particulier. Un jeune couple transsexuel. La fille était née en garçon et le garçon était une fille à la naissance. J'étais fasciné et une grande joie s'est emparée de moi quand j'ai su qu'on pouvait changer de sexe. Je ne savais pas pourquoi ça me rendait si heureux. Dans des vidéos en ligne, il y avait beaucoup d'hommes qui « transitionnaient » en femmes et, à force d'en écouter, je suis tombé sur des femmes qui « transitionnaient » en hommes. Les larmes m'ont monté aux yeux et j'ai éclaté en sanglots. Mais c'étaient des pleurs de soulagement parce que je m'identifiais beaucoup aux transgenres hommes. Enfin, je pouvais mettre le doigt sur comment je me sentais, il y avait une façon pour que je me sente enfin bien dans ma peau. Peu de temps après, je suis tombé sur un livre écrit par Samuel Champagne, Éloïse Éloïs. Ce livre raconte l'histoire d'un jeune garçon pris dans le corps d'une fille et l'on suit sa transition. Encore là, j'ai pleuré de joie de voir que je n'étais pas le seul à vivre cet enfer.

Parlant d'enfer, le plus difficile était de dire à mes parents que j'étais transsexuel. Ça a été très dur au début. Autant pour moi que pour eux. Ils n'acceptaient pas que je sois trans et j'ai dû passer par-dessus parce que je voulais être à l'extérieur qui je suis à l'intérieur. Mes parents ont enfin fini par accepter qui je suis après un bon bout. Avec ma mère, je suis allé voir une psychologue pendant presque six mois. Mais ce n'était pas assez pour la convaincre à 100%. Elle m'a fait voir une autre psychologue spécialisée avec les trans pour être sûre que j'étais qui je suis. Après six mois, ma mère a fini par

m'accepter, ainsi que mon père par après. Au mois de mai 2016, ma psychologue m'a écrit une lettre de confirmation pour que je commence à prendre de la testostérone. Je me suis fait de plus en plus d'amis transsexuels qui m'ont supporté et encouragé durant mon parcours.

Enfin, au mois de septembre 2016, j'ai finalement commencé les hormones ! Je me sentais tellement bien dans ma peau, c'était fou ! À ma grande surprise, j'ai remarqué des changements très rapidement. Aujourd'hui, je suis Christopher Carrière et je ne me suis jamais senti aussi bien. Certaines personnes auraient aimé ne pas vivre cette expérience, mais moi je ne la changerais pour rien au monde.

*Christopher Pilon-Carrière, 2^e cycle
Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières
Enseignante : Nathalie Bourgea, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

33. Qui suis-je ?

Fréquente-moi juste une fois et il y a des chances que je te laisse aller, mais si par malheur tu m'approches de nouveau, tu vas m'appartenir pour l'éternité.

Quand je te possède, tu voles, tu mens, tu supplies, tu commets n'importe quel crime juste pour m'avoir à tes côtés.

Je détruis des maisons, je déchire des familles, je prends des enfants, des parents et ce n'est que le commencement.

Je suis plus chère que l'or, que n'importe quel métal précieux, même un diamant ne peut se comparer à mon prix dangereux.

Je suis entrée dans ta région sans passeport ou papier. Maintenant, je suis là pour rester sans aucune façon de me faire déporter.

Je rends certaines personnes riches, mais je prends l'argent des pauvres. Les riches s'en « crissent » et les accros ne veulent que leur dose.

Tu vas voler ton père et faire pleurer ta mère. Puis, le cœur gros, ils vont prier pour toi. Mais toi, tu vas t'en foutre royalement.

Je vais tout te prendre, regarde-moi aller, ton argent, tes amis, ta famille, ta santé.

Je vais te faire oublier tes morales, comment on t'a élevé, je serai ta seule amie et avec le temps, je vais détruire ta vie.

Je vais prendre et prendre jusqu'à ce que tu n'aies plus rien à donner, je vais te laisser laide, sans rêve et sans fierté.

Les maux de tête? Ça pique partout? Je donne des tics écœurants, je te rends toujours « marabout ».

Tu vas tout abandonner pour m'avoir juste pour toi, tu vas jouer à mes jeux, obéir à toutes mes lois.

Tellement triste, ton histoire, mais il ne faut pas oublier, c'est toi qui es venue à moi sans prendre le temps de t'éduquer.

Tu aurais pu dire non la première fois qu'à toi, on m'a offert, ça n'a pris qu'une seule fois pour commencer ta route vers l'enfer.

Tu vas perdre le contrôle, je vais te rendre folle, les petites voix dans ta tête, de toi elles rigolent.

Les sueurs, les cauchemars seront mes cadeaux. Tard le soir, sans moi, oublie le repos.

Tu me regrettes maintenant? Est-ce que j'en valais la peine? Tous ces problèmes, cette tristesse, cette haine, juste pour m'avoir dans les veines.

Ça a commencé par une « puff », une petite action inoffensive, ça a fini par une substance super agressive.

Il est trop tard ma fille, ton âme m'appartient. On est seules toutes les deux, plus personne en soutien.

La dépression s'installe, à mes côtés, elle se régale. Tu ne vois plus clair, ça fait trop mal. Plus qu'une solution, l'acte final.

Ta famille et tes amis que je t'ai enlevés vont tous se réunir à l'église pour te pleurer.

Tu étais si jeune avec plein de plans et de possibilités. Maintenant, il est trop tard, six pieds sous terre, ils t'ont enterrée.

Je ne suis pas une substance avec qui on doit jouer. Chaque jour, tellement de gens se font si facilement enjôler.

Qui suis-je maintenant? L'as-tu découvert? Je suis la drogue dure, douce et même prescrite, un véritable calvaire.

*Maxine Cayer, 2^e cycle
CFP Pontiac (Fort-Coulonge), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignant: Yves Côté, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

34. Pris en dedans

Assis dans le noir, avec pour seule compagnie le bruit de la trotteuse d'une horloge bon marché, je réfléchis, je me demande où j'en suis. En effet, je dois l'avouer, depuis quelques années, il m'arrive de pleurer lorsque je pense à mon passé ainsi qu'à où il m'a mené. Durant plus de vingt ans, je fus l'artisan de mon propre malheur. J'essaie maintenant de faire les choses différemment, et ce, même si au quotidien ce n'est pas toujours évident. Peut-être me direz-vous qu'il y a plus précaire que ma situation dans la vie, et je vous donne raison. J'aurais pu faire d'autres choix et je n'aurais pas le vide qui m'habite, ce mal de vivre qui me serre les entrailles et m'accable au quotidien. Il ne se compare pas. Il n'existe aucune façon de mesurer, de graduer ou même de calculer la souffrance psychologique qui habite un être humain, lorsque l'on subit la vie plutôt que de la vivre, qu'elle nous semble dénuée de sens, et d'être toujours à chercher une place où enfin il sera possible de se sentir comblé. L'espoir et l'énergie finissent inmanquablement par faire défaut. Les souvenirs sont les cicatrices de l'âme, ils sont impossibles à oublier, on ne peut non plus les effacer, il faut les accepter et se dire que, comme le temps atténue les cicatrices, il fera de même avec des souvenirs qui nous ont blessés. Pour ma part, mon âme est remplie de cicatrices si douloureuses que j'ai tenté, pour essayer de les effacer, de mettre fin à mes jours. Si je n'y suis pas arrivé, c'est ironiquement ma propre souffrance qui y a contribué. Effectivement, je fus incapable de bien faire les choses, puisque ma tête ne cessait de me dire qu'il serait absurde, pour me libérer de ma souffrance, de me suicider et de laisser en héritage à mes proches une souffrance aussi douloureuse que celle que je porte en moi. Alors,

j'eus l'idée de faire un « deal » avec moi-même, je pris la décision d'appeler la seule personne en qui j'avais confiance, la seule avec qui je me sentais compris depuis de nombreuses années, elle était depuis quelques mois mon intervenante en dépendance. À mes yeux, elle était plus qu'une simple intervenante, cette femme avait pris le temps de me comprendre et m'avait démontré qu'elle m'aiderait malgré toutes mes difficultés. Je me suis dit: « Je vais lui confier ce que je vis pour voir si elle peut m'aider et si elle ne répond pas je réglerai mon problème de souffrance à ma façon, au moins je vais avoir essayé de me faire aider. » Julie, mon intervenante, ne répondit pas et, par sentiment de remords, puisqu'elle m'avait beaucoup aidé, je lui laissai un message d'adieu sur sa boîte vocale en la remerciant et lui mentionnant le geste que j'allais poser après avoir été m'acheter quelque chose à consommer pour avoir le courage de poser mon geste. Je pris alors ma voiture et partis en direction de chez mon ancien « puscher » et, rendu à mi-chemin, mon téléphone sonna. Je m'arrêtai pour prendre mon appel. Dix minutes après mon message, elle me rappelait. C'est à ce moment très exactement, sans même que je m'en doute, qu'allait commencer une nouvelle vie pour moi. En répondant au téléphone, je compris dans sa tristesse, son état d'être et à sa voix compatissante, malgré un réel déchirement, tout le poids que j'allais léguer à ces quelques personnes pour qui j'étais un tant soit peu important dans la vie. Julie, malgré toutes les émotions qui l'habitaient, comprit que ma décision était prise, que mon geste, j'allais le poser. Elle fut capable, grâce à la confiance qui nous unissait, de me faire parler juste assez pour savoir environ où je me trouvais puis, avec l'aide d'une autre intervenante, sans que je m'en rende compte, elles ont contacté les services d'urgence qui, en cinq à dix minutes après le début de notre conversation, encerclaient mon véhicule pour m'empêcher de commettre un geste irréversible. Avant de raccrocher, Julie me promit de m'aider à passer à travers cette épreuve. Je partis alors pour l'hôpital bien escorté, l'esprit bien mélangé de ce qui venait de se passer. Depuis cette journée, j'ai compris que l'important est de parler et, pour atténuer une souffrance, il faut l'extérioriser. Je dois par contre vous confier qu'une fois que nous ouvrons la porte à l'idée que le suicide est une option, elle est très dure à refermer. C'est pourquoi, chaque jour, il faut se souvenir qu'on est important au moins pour une personne, ce qui est bien assez pour au moins prendre le temps de lui demander clairement de l'aide. Merci Julie pour ton geste, tu ne m'as pas juste sauvé la vie, tu m'as permis de reprendre tranquillement espoir en la vie.

*Michel Lavoie, 2^e cycle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Maude Vachon, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

35. 8 h 37

8 h 37, l'heure à laquelle je me réveille depuis ma naissance. Tous les matins de mon existence, mon horloge interne me fait le même coup. Comme si un vacarme me faisait sursauter, pourtant tout est toujours silencieux autour de moi.

Je m'appelle Laurent Garceau, j'ai 23 ans. Je suis le genre de gars que tu peux croiser chaque jour sans jamais vraiment le remarquer. J'aime me fondre dans la masse. Beau gosse, intelligent (selon ma mère), pathétique et sans envergure (selon mon ex). Elles ont toutes deux sûrement raison, mais je m'en fous, comme je me fous de tout en ce moment. Depuis quelques mois déjà, ma vie est devenue un peu n'importe quoi. Sans emploi, sans études, je passe mes journées dans la déchéance de mon appartement. Une routine médiocre dans un décor médiocre. Habituellement, je détesterais vivre aux crochets du système, mais comme je me fous de tout...

Ce matin, encore une saleté de fois, je me suis réveillé à 8 h 37. Ça peut sembler parfaitement ordinaire pour certains, mais pour moi, chaque fois c'est un vrai cauchemar. Je me réveille avec une peur démesurée sans raison et tout doucement la douleur s'installe. Un mal de tête si intense que mon crâne menace de se fissurer, et ce, pendant une dizaine de secondes. C'est très court dix secondes, mais j'ai toujours l'impression que ça ne s'arrêtera jamais. Le pire, c'est lorsque je suis déjà éveillé, des chaleurs, des étourdissements jusqu'à en restituer mon repas de la veille. Ça me déclenche même des crises d'épilepsie. Tous les spécialistes que j'ai rencontrés ont eu le même discours : « Monsieur Garceau, nous n'avons jamais connu un cas comme le vôtre », et sans rien ajouter, ils me laissent partir. Donc, le verdict : épileptique à 8 h 37. Comme quoi la médecine est une science peut-être plus précise que nous le croyons.

Par contre, aujourd'hui, c'était vraiment plus atroce qu'à l'habitude. Mon sentiment de peur était justifié pour une fois. Mes yeux se sont ouverts sur une scène qui donnerait la chair de poule à un tueur en série. Un homme en veston se tenait debout à côté de mon lit, une arme à la main. Un pistolet six coups comme dans les westerns spaghettis. Il posa le canon sur ma tempe, je ressentais le froid du métal, ma colonne vertébrale se transforma instantanément en une tige de fer. Plus moyen de bouger, je n'arrivais même plus à respirer, j'étais figé par la peur. Il pressa la détente et tira un coup. Clic. L'homme s'évapora sous mes yeux. Je me suis brusquement assis dans mon lit, j'ai regardé mon réveille-matin juste au moment où il changea d'heure, 8 h 37. Ma tête voulait exploser, la douleur était fulgurante. Je me suis finalement évanoui. Assurément, c'était un rêve puisque jamais je ne m'étais

réveillé avant 8 h 37 sans avoir de crise d'épilepsie. C'était quand même la première fois que j'en perdais connaissance. Peut-être que ce cauchemar est dû au sac de sel et vinaigre^{MC} que j'ai empiffré devant la télé avant de me coucher. Dans tous les cas, ce soir mon estomac pourra crier famine comme bon lui semble, je me priverai quand même de ma collation.

Ah non ! Ce n'est pas vrai ! Le même homme, planté là devant moi comme une poutre, reproduisant exactement les mêmes mouvements qu'hier. Cette fois, il me regarde droit dans les yeux. Il a un air complètement indifférent, comme si pour lui, tout était dans la normalité des choses de se trouver là avec une arme pointée vers moi. Je me décide à le confronter. Je maintiens son regard comme si ma vie en dépendait. Qu'est-ce qui peut bien m'arriver de mal, ce n'est qu'un rêve après tout. Le voilà qui recommence, il presse la détente. Clic. Mes yeux ont sans doute cligné à ce moment-là. Il enchaîna avec un deuxième coup. Clic. Mais pourquoi ne disparaît-il pas ? Il est toujours là ! Je sens un troisième coup venir. Mes yeux sont maintenant fermés tellement fort que je me demande si je pourrai les ouvrir une fois ce cauchemar terminé. Clic. Ça y est, je ne sens plus sa présence ni son arme sur moi. J'ouvre les yeux sur mon réveil qui passe de 8 h 36 à 8 h 37. Rien ne se passe, aucune douleur. Je suis allongé là, sur mon lit avec mon haleine du matin et un semi-croquant qui m'informe que je dois vider ma vessie. Là, je panique, je pleure ! De grosses gouttes d'eau salée me titillent les lèvres. Une énorme vague d'émotions dichotomiques s'installe en moi. Je me rends bien compte que ce n'est pas un rêve, tout est réel. Aucune transition d'état du sommeil au réveil. J'ai encore la tempe froide à cause du canon. Par contre, ce bonheur de me lever sans souffrance pour la première fois de ma vie et le sentiment d'être normal (ou presque) me donnent de l'espoir. J'en oublie quasiment mon agresseur matinal. Je sais qu'une belle journée m'attend, alors je le chasse de mes pensées. J'ai le goût d'un bon café chaud, j'ai le goût de voir du monde, j'ai le goût de vivre cette journée comme si c'était la dernière, j'ai simplement le goût de vivre !

Je me suis bien occupé toute la journée. J'ai fait les courses, j'ai lavé la voiture, je suis même passé par la bibliothèque de mon quartier pour me prendre quelques bouquins sur les rêves, mais je ne les ai toujours pas ouverts. J'aimais bien cet état d'esprit dans lequel j'étais et je tenais à le préserver. Je pense à la fille qui m'a fait mon café ce matin au p'tit resto du coin. Elle est délicieuse, son sourire m'a fait fondre et je crois qu'elle l'a remarqué. J'essayerai d'approfondir cette relation demain si mon tortionnaire me le permet. Soudainement,

cette pensée me fait angoisser donc, je décide d'ouvrir un de ces ouvrages concernant le somnambulisme. Rien à voir avec mon cas, alors j'ouvre celui sur les terreurs nocturnes. Encore là, peu de ressemblance avec ce que je vis. Je passe en revue toutes les lectures que j'ai pu prendre sur le sujet, mais aucune information ne me semblait pertinente. Deux heures du matin et je suis toujours ancré dans mon fauteuil à lire ces trucs qui ne me servent à rien. J'ai mal aux yeux, j'ai des courbatures, mais je n'ai aucune envie de regagner mon lit. Je dois... Rester... Je dois rester éveillé...

De la pluie? J'entends de la pluie! Je me suis endormi la face dans le dernier livre qu'il me restait sur les psychoses. La fenêtre ouverte me montre un ciel gris. Je ne me rappelle même pas l'avoir ouverte. Je me lève pour la fermer et je vois de l'autre côté de la rue, la fille du resto qui entre pour y commencer son service. Je souris. Encore une journée où je vivrai à fond. Je me retourne, il est là, en plein milieu de mon salon, cet homme qui perturbe mes matins. Je n'en peux plus. Une rage monte en moi. J'explose comme un volcan et je lui jette toute cette lave contenue depuis trois jours à la figure.

– NON MAIS T'ES QUOI AU JUSTE? TU VIENS CHEZ MOI ET ME POINTES AVEC TON ARME DATANT DE LA GUERRE FROIDE ET TU PENSES ME FAIRE PEUR!

Il lève son bras et la pointe sur moi.

– ALLEZ, VAS-Y, TIRE. TU N'AS MÊME PAS DE BALLE DANS TON BARILLET!

Il recommence sa roulette russe qui n'en finit plus et je continue à le provoquer.

– TU VOIS, ÇA NE SERT À RIEN, ALORS VA-T-EN... VA-T-EN, JE TE DIS!

Je frappe son arme. Moi qui croyais frapper dans le vide, je l'entendis rebondir sur le mur. L'homme disparut à nouveau. Je suis debout dans mon salon et je fixe l'arme sur le sol. Je m'approche, j'essaie de la prendre, mais elle disparaît aussitôt à son tour. Me voilà soulagé, même fier, car je pense que cette fois je lui ai fait peur. Il ne reviendra plus, c'est terminé. Aucune douleur à l'horizon, je prends mon parapluie, mes baskets et je dévale l'escalier de mon appart pour me rendre au resto, le torse bombé et le sourire aux lèvres. Plus j'avance, plus mon cœur bat vite. Je pense déjà à comment je vais l'aborder, elle, avec son doux visage. Un simple bonjour avec mon plus beau sourire devrait faire bonne impression, ensuite je pourrais... Un crissement de pneu se fait

entendre suivi du métal qui s'entrechoque. Par réflexe, je regarde vers cette scène affreuse qui se déroule juste devant chez moi. Une camionnette fonce droit dans ma direction. Elle est hors de contrôle. J'essaie de m'enfuir, mais trop tard. Son pare-chocs me fait plier les genoux. Je me fracasse violemment la tête sur le trottoir. Sa roue avant m'écrase lentement. Je sens ma cage thoracique se briser en mille miettes. Tout devient sombre, je n'entends plus. Je pense au sourire qu'aurait fait la fille du resto. Une ombre se penche sur moi. C'est l'homme au pistolet, mais je n'ai plus peur. Je comprends maintenant.

– Défibrillateur... On va le perdre! Éloignez-vous laissez-le respirer.
– Arrête, c'est terminé, on ne peut plus rien pour lui. L'heure du décès...
8 h 37.

*Raphaël Michaudville, 2^e cycle
Centre Christ-Roi (Mont-Laurier), CS Pierre-Neveu
Enseignante: Marie Eve Désormeaux, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

36. Les répercussions de l'intimidation

Lorsque j'étais jeune, j'habitais dans un petit camping. L'été, l'ambiance qui y régnait était bonne et pleine de vie. L'hiver cependant, j'étais seul avec mes pensées noires, éraillé, confiné et prisonnier de ma solitude. J'étais le seul gamin de mon quartier et on pouvait facilement en conclure que cela m'avait rendu plutôt timide et reclus.

Alors que je commençai l'école, j'eus la folle idée et l'espoir de me faire de nouveaux amis. Malheureusement pour moi, j'appréhendais ce changement avec trop d'enthousiasme. Après quelques semaines, je pataugeais littéralement sous les insultes et les rires moqueurs des autres élèves. Agonisant tel un moribond, j'étais pris au piège, injustement inhérent à leurs plaisirs sadiques.

Les premiers mois, il me fut impossible de comprendre la violence gratuite que m'infligeaient ces petits monstres. Toutefois, prenant mon courage à deux mains, sans faire de scène, j'essayai d'arrêter ce train avant qu'il ne déraile et qu'il ne cause plus de dommages.

Sans démesure, j'allai parler aux jeunes qui me tiraillaient depuis quelques mois déjà. Je fus amèrement déboussolé de voir que mon petit discours n'avait qu'atrocement attisé la démence de mes tortionnaires. Momentanément, un brin de folie m'habita, ce qui me fit faire du soliloque, tel un artiste faisant un monologue.

Écorché par mes blessures de guerre, les pensées noires devenaient maintenant ténèbres dans mon esprit. La peur qui germait en moi était devenue rage. J'étais sporadiquement lucide et tout semblait dénué de sens.

Oh Dieu! Comment allais-je faire pour que cette tempête cesse et que le soleil me revienne enfin? Il me sembla convenable de ressasser les événements des derniers mois avec mes parents, eux qui étaient si sages et si mûrs. Abasourdis par mes propos, ils étaient pris au dépourvu et ils étaient incapables de m'aider face à cette situation, car ils n'avaient jamais vécu d'épreuves semblables.

En milieu d'année, l'étau des ténèbres se refermait toujours sur moi, mais il n'était pas question de le laisser faire sans me battre. Le midi, je fuyais la meute de chiens, cette bande de bâtards aurait bien trop aimé me voir lui vociférer des injures. Alors, reclus de nouveau, je mangeai seul dans un petit coin tranquille à l'écart de tout regard.

Trois mois avant la fin des cours, j'étais toujours une ombre, errant dans l'école non plus en quête d'amis, mais plutôt à la recherche de solitude. Mes journées n'étaient plus qu'une exécution de répétitions mécaniques, froides et sans vie. Il fallait que je défie les croyances du troupeau, mais comment? Allait-il être capable de rejeter les chaînes de l'habitude? Il était temps de trouver une stratégie...

Il ne restait maintenant qu'un mois d'école, ce qui m'avait laissé deux mois afin de préparer mon plan de match et je fis le serment solennel de confronter mes agresseurs. Il ne pouvait y avoir que deux issues à cet accroc. Soit je me retrouverais sur le sol, nageant dans mon fluide sanguin, crispé, le corps meurtri de coups, le souffle coupé, implorant mes bourreaux de mettre un terme à ce carnage. La seconde éventualité, quant à elle, me plaisait davantage. Avec un peu de chance, je serais accepté, ou du moins, ils cesseraient de me tourmenter, et l'étau qui pesait sur mon crâne rendu frêle se relâcherait enfin.

Dès le premier jour de la dernière semaine, j'arrivai à l'école le regard plein de réprobations. Imperturbable, il n'était pas question de reculer. C'est quand je fis mon entrée dans la grande salle que tous les yeux se ruèrent sur moi. Le chef de cette bande de singes, ce Bonobo, se rapprocha à quelques pas de moi, se bombant le torse, démontrant ainsi son côté mâle alpha.

Il me considérait de son air primitif comme un animal qui se trouverait à proximité d'une proie.

Je le considérai, à mon tour, d'un air certain, le regard foudroyant et prêt à tout pour regagner l'honneur qui m'avait été pris.

Alors que le silence avait envahi la salle, je pris la parole et, d'une voix calme et sereine, je commençai à exprimer mon opinion. Je leur fis comprendre que pour moi l'acceptation était une métaphore de la vie elle-même et qu'elle était un segment important menant au bonheur. Mes paroles étaient guidées par la raison et, à la fin de mon discours, l'ultime arbitre fut la foule. Elle était sidérée, voire même bouche bée, par mes propos éloquentes qui en avaient fait réfléchir plus d'un.

Il y eut quelques applaudissements, plusieurs sourires, mais ce qui attira mon attention fut la gueule du primate. Celui-ci était tapi dans un coin, éprouvant sûrement pour la première fois de sa vie le centième du châtiment que j'avais vécu une année durant. La peur et la crainte qui m'avaient habité étaient dès lors chose du passé. Il était évident que ce discours n'aurait pas comme impact de me rendre « le plus populaire » mais, à présent, les gens me respectaient. Je me fis quelques amis vivant une situation semblable et, du même coup, une petite copine. Le cours de ma vie sembla redevenir normal.

Pour conclure, il est toujours possible de changer les choses car, malheureusement, trop de jeunes vivent pareille situation et, en quête de leur « MOI », finissent leur cheminement dans la drogue ou la délinquance. C'est pour cette raison qu'il faut défendre nos convictions et nos principes. Il faut aussi dénoncer toutes situations semblables afin d'éviter que d'autres déraillements ne se produisent.

*Alexandre Bélaïr, 2^e cycle
Centre L'Envol – Montcalm (Saint-Lin-Laurentides), CS des Samares
Enseignant: Philippe Dufour, Syndicat de l'enseignement du Lanaudière*

37. L'amour malsain

–Tu l'aimes! Tu l'aimes beaucoup!

Une relation qui semble comme toutes les autres, mais l'est-ce vraiment? Je me rends compte que ta relation n'est pas saine, mais comment te le dire? Comment vas-tu réagir? Vas-tu me croire? Vas-tu m'en vouloir? Voilà donc ce qui me semble être l'une de mes meilleures décisions: écrire, t'écrire. Eh oui, seulement pour toi à qui je tiens énormément. Par où commencer? La liste est si longue. Respect, honnêteté, alcool... je me lance.

Tu étais une femme seule depuis tant d'années, jusqu'à ce que tu le rencontres. Puis, tu l'as connu, lui, un homme gentil, ricaneur, bref, un homme simple comme tu rêvais. Il t'amenait avec lui afin de faire des activités et ça te rendait tellement heureuse. Tu avais un sourire magnifique qui exprimait réellement ton bonheur. Il était presque contagieux. Mais voilà que cette charmante relation ne resta pas aussi parfaite que tu le croyais. L'alcoolémie est présente dans sa vie et vient malheureusement gâcher ton conte de fées.

Il peut prendre une bière ou même quelques bières, mais il doit être capable de s'arrêter, sinon tu le sais, et tu le sais même très bien, que tu vas finir chez moi, là où tu te sens en sécurité, là où tu obtiens réconfort, chaleur et où il n'y aura aucun jugement, mais bien une épaule, des mouchoirs et un lit. Sache qu'il me fait un grand plaisir de t'ouvrir ma porte, mais que je n'arrive toujours pas à comprendre, après trois ans, pourquoi c'est toi qui quittes ta propre demeure pour laquelle tu as tant travaillé.

Lorsque sa caisse de bière, laquelle était chez toi, est terminée, qu'il est maintenant tout le contraire de l'homme que tu aimes, c'est-à-dire qu'il devient agressif et irrespectueux, une valeur qui pourtant t'a toujours tenue à cœur, il va donc au bar, là où tu sais très bien qu'il ne se contentera pas que de l'alcool, mais qu'il va, encore une fois, réussir à trouver quelque chose à « sniffer ». Tu m'appelleras donc en pleurs, je t'offrirai une place dans mon petit appartement, mais tu me répondras que ce n'est pas nécessaire puisqu'il ne fera pas la même erreur, encore une fois. Je garderai donc mon téléphone tout près de moi en sachant très bien qu'à trois heures et demie du matin, à la fermeture du bar, le téléphone sonnera, et que j'irai te chercher. Une fois à la maison, j'essuierai tes larmes tout en installant un lit dans ma chambre d'invités afin que tu puisses te reposer un peu. J'essaierai de t'expliquer que, malgré ce que tu crois, je ne le déteste pas, je déteste ce qu'il te fait subir. Je

sais qu'il est un bon conjoint, qu'il prend soin de toi et qu'il te rend heureuse lorsqu'il est à jeun. Mais il a un problème et il ne veut pas l'accepter. Pourtant, ce n'est pas une honte d'avoir besoin d'aide.

Le lendemain, j'irai t'aider à nettoyer toutes les traces de bagarre qu'il y aura eu la veille ainsi que préparer ses valises, même si je sais qu'il va te promettre, une fois de plus, que ça n'arrivera plus. Promis !

Malheureusement, tu vas encore le croire. Pauvre petite maman, il n'y en a pas deux aussi naïves que toi. J'ai une envie folle de te serrer tendrement dans mes bras et de te secouer un peu afin que tu comprennes qu'il ne changera pas plus longtemps qu'un mois, à moins qu'il accepte d'avoir de l'aide. J'ai l'impression d'un autre échec pour toi...

Je ne comprends pas? Toi, la femme si forte, qui m'a élevée seule avec mon frère, se fait manipuler ainsi! Tu ne te rappelles donc pas de toutes les choses méchantes qu'il t'a dites il y a moins de 24 heures? Que ton ecchymose vient de son poing? Comment m'a-t-il traitée lorsque je suis venue te chercher? Des tonnes de questions restent sans réponses. Sache que j'avais le goût de lâcher ta main, mais que j'ai choisi d'aller chercher de l'aide. Les travailleurs sociaux m'ont bien expliqué comment gérer ou plutôt t'aider à travers tout ça. J'ai hâte au jour où je retrouverai la femme à la tête haute, celle qui m'a tout appris.

Tu étais, tu es et tu seras pour toujours rien de moins que mon idole. Je t'aime maman.

*Mélanie Gagnon, 2^e cycle
CFGa de Chibougamau (Chibougamau), CS de la Baie-James
Enseignante : Chantale Jean, Syndicat de l'enseignement
de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue*

38. Ma bicyclette bleue

J'étais la cinquième d'une famille de douze enfants dont les âges s'échelonnaient de 15 ans à 10 mois, au moment des événements. Du haut de mes onze ans, j'argumentais déjà avec mon père afin de faire valoir mon point de vue sur divers sujets.

La sévérité de mon père ne l'empêchait pas d'être taquin et rieur. Surtout qu'au moment du souper familial, un rituel s'était établi entre lui et moi. Lui, assis au bout de la grande table, et moi, au centre. Dans un chassé-croisé, nous échangeions allègrement nos idées. Les plus vieux, le craignant, n'osaient ouvrir la bouche et ils me regardaient, subjugués devant mon audace. Les cadets rigolaient et les petits, ne comprenant rien à nos échanges souvent cocasses, riaient dans ce climat décontracté.

Depuis un certain temps, le frère de mon amie Suzanne m'apprenait à conduire leur bicycle. La difficulté était que je n'arrivais pas à trouver l'équilibre. Malgré cela, je persistais, et le rêve de posséder une bicyclette mûrissait dans mes pensées. Ainsi, à quelques semaines de fêter mes douze ans, et fière de savoir monter à vélo, le mois d'avril devint l'occasion propice pour marchander avec mon paternel une bicyclette. Évidemment, avec une maisonnée d'une douzaine de mioches, ma démarche s'avérait périlleuse.

Je savais également que maman, dont la proéminence abdominale annonçait l'arrivée d'un treizième rejeton, ne me soutiendrait pas puisqu'elle prenait toujours le parti de papa. Il me fallait donc justifier, sérieusement, ma requête. Je commençai par une rencontre, seul à seul, avec mon père. Sa première réponse fut : « C'est impossible, ôte-toi cette idée de la tête. » Loin d'enlever mes illusions, ce rejet me stimula. À chaque sollicitation, cependant, il revendiquait avec une quelconque explication. Ne sachant plus quoi faire, j'abdiquai. Au lieu de discuter, je me morfondais et les repas devinrent monotones. Et pourtant, durant ce temps, mon paternel me préparait une magnifique surprise.

Enfin, le mois de mai se pointa. Ce jour-là, sous un ciel éblouissant, je revins de l'école, sautillante et enjouée. J'aurais un gâteau spécial parce que ma mère en préparait un différent pour l'anniversaire de chacun de ses enfants. Durant le souper, je sentais l'atmosphère fébrile et les enfants excités, et je me demandais pourquoi sans trouver de réponse. Alors que nous nous amusions dehors, après le repas, mon père nous interpella : « Venez les enfants, j'ai quelque chose à vous montrer. »

Derrière la grange, une magnifique bicyclette bleue irradiait sous le soleil décroissant. Papa avait longuement réfléchi et discuté avec les plus vieux de la pertinence d'un tel cadeau. Avec leur accord et leur support, il avait démonté la monture, nettoyé et reconstruit un vélo rouillé qu'il avait échangé au marchand de ferraille contre quelques pots de ketchup vert. Même les plus jeunes avaient été mis au courant, à la condition de ne rien dire. De là leur agitation.

Je pleurai de joie à la vue de ce présent. Heureuse de ma nouvelle possession, illico, j'entrepris de promener les juniors placés à cheval sur la barre fixe. Puis, la petite dernière, installée dans le panier de paille accroché au guidon. Tous entendaient les cris joyeux et les éclats de rire jusque sur la galerie menant à la cuisine. Par la suite, chaque fois que ma mère avait besoin de denrées au village, je m'offrais pour aller les chercher, esquivant ainsi certaines tâches domestiques qui m'étaient allouées. Lorsque les aînés ont pu à leur tour conduire la bicyclette, ils me l'empruntaient. Chaque fois, je leur soulignais l'importance de me la ramener sans en égratigner le bleu cobalt. Après quelques années d'usure, le bleu pâlit et l'engin devint le bien de tous.

En effet, cet épisode de ma vie a eu une influence non seulement sur mon existence, mais aussi sur celle de plusieurs de mes frères et sœurs qui m'en parlent encore aujourd'hui. Avec le temps, j'ai compris la justice de mon père et l'amour filial qu'il portait à chacun de ses enfants. Il avait saisi que l'objet de mes désirs servirait au bien de toute la famille. Vraiment, cette bicyclette a changé nos journées et soirées estivales et, encore aujourd'hui, cet été de mes douze ans continue de porter des fruits.

En vieillissant, l'importance de l'enseignement transmis par mes parents se poursuit. Le sourire que j'offre aux personnes que je côtoie met peut-être un baume sur leurs blessures. L'écoute, l'empathie et le partage font également partie de l'héritage inestimable qu'ils m'ont légué.

*Nicole Hamel, Intégration sociale
Centre Louis-Jolliet (Québec), CS de la Capitale
Enseignante : Caroline Berger, Syndicat de l'enseignement
de la région de Québec*

39. Quand on veut, on peut !

Je m'appelle Cynthia Lavoie, j'ai 20 ans et j'aimerais vous raconter mon histoire afin de vous éclairer sur mon cheminement personnel qui, je l'espère, en inspirera quelques-uns.

Plus jeune, j'étais une petite fille très timide qui parlait rarement, mais qui écoutait beaucoup. Mon comportement était acceptable, car il ne m'empêchait pas de fonctionner dans la vie de tous les jours. C'est à l'âge de 14 ans que ma vie a brusquement basculé. J'ai commencé à angoisser à l'école et petit à petit, cette angoisse a envahi toute ma vie. J'ai donc arrêté l'école et, par la suite, j'ai arrêté de sortir de chez moi. Ma vie a été complètement affectée par l'anxiété, et ce, très rapidement. Du jour au lendemain, lorsque je me trouvais dans un lieu public, l'anxiété devenait tellement forte que mes jambes refusaient de me supporter. Mon père devait me reconduire à la voiture en chaise roulante.

À cette époque, j'étais suivie par une psychologue pour des problèmes familiaux. Après quelque temps, elle a soupçonné autre chose. Elle m'a donc envoyée consulter un pédopsychiatre à l'hôpital de Chicoutimi. C'est à ce moment qu'on m'a diagnostiqué une phobie sociale sévère. J'étais déjà à un stade très avancé, donc on préconisait l'hospitalisation. Évidemment, je n'étais pas d'accord. Elle m'a fait sortir du bureau pour parler à mes parents. Je n'ai jamais su ce qu'elle leur avait dit, mais ils ont consenti à mon hospitalisation. Je me sentais tellement mal ! J'avais très peur et je pouvais lire la même chose sur le visage de mon père. On m'a admise dès le lendemain. Je me souviendrai toujours du premier soir, lorsque je suis allée me coucher. Jamais je ne m'étais donné le droit de pleurer, mais à ce moment-là, les émotions étaient si fortes que j'ai pleuré pour la première fois de ma vie. Je suis restée un mois à l'hôpital. À ma sortie, j'étais prête à travailler mon anxiété, car j'étais loin d'en être guérie. J'ai connu plusieurs intervenantes avant de trouver LA bonne. Quand nous nous sommes rencontrées, j'étais une jeune fille perdue et apeurée qui vivait coincée dans une prison invisible, mais bien réelle. Afin de reprendre le cours de ma vie, j'ai dû la rencontrer deux fois par semaine pendant deux ans. Le premier défi que j'avais à surmonter était tout simplement d'ouvrir la porte de la maison et sortir une minute. Vous vous imaginez à quel point je suis partie de loin !

Mais le plus important pour moi, c'est que j'ai pu reprendre mes études. À mon arrivée à l'école des adultes, j'étais excessivement fragile, terrifiée à l'idée de me retrouver à découvert sans aucune protection. Je n'avais plus le contrôle et pour moi, c'est crucial de le conserver. Avoir une routine est

extrêmement important : ça me rassure. De cette façon, j'ai l'impression d'avoir le contrôle, mais en même temps, je sais qu'en réalité personne n'est maître de son destin et que les plans qu'on échafaude se déroulent rarement comme prévu. L'essentiel, c'est que j'y crois et que ça me sécurise. De plus, la conduite automobile a été une véritable échappatoire. Derrière un volant, je sens que je peux soulever des montagnes. Je me sens libre et un sentiment de puissance s'empare de moi. Je n'ai jamais rien ressenti d'aussi fort, et c'est devenu une véritable dépendance.

J'ai eu la chance de connaître des personnes remarquables à l'école, qui m'ont aidée à avancer et à reprendre confiance en moi. J'étais tellement angoissée que je ne prenais aucune décision, même celles me concernant. C'était ma mère qui le faisait à ma place. Comme c'est une femme qui a besoin d'exercer son contrôle, cela faisait autant son bonheur que le mien. Par exemple, ce n'était pas moi qui décidais de l'heure à laquelle je devais me laver. J'ai dû combattre ma phobie sociale, mais ma mère également, afin de retrouver une certaine autonomie. Elle trouvait l'idée que je consulte inacceptable, puisqu'elle ne voulait pas perdre l'emprise qu'elle avait sur moi. Elle faisait tout pour me mettre des bâtons dans les roues et le fait encore aujourd'hui. Tout lui est permis et elle se fout des conséquences. Par sa faute, je ne sais même pas ce que ça fait de partager un repas en famille. Je n'ai jamais eu ce plaisir. Aujourd'hui, j'essaie d'avoir le moins de contacts possible avec elle, mais malgré tout, je me sens coupable d'agir ainsi. Elle a fait de son problème le mien et je dois maintenant apprendre à vivre avec les conséquences. Heureusement, j'ai la chance d'avoir un père extraordinaire qui a toujours été à mes côtés. Il a toujours été mon pilier et il le restera. Sans lui, je ne serais certainement plus de ce monde. Je ne le remercierai jamais assez de sa présence.

Maintenant, j'ai des amis et j'habite toute seule en appartement. Je ne suis pas guérie et je ne le serai jamais, mais j'ai appris à contrôler mon angoisse. Je livre un combat quotidien, car je dois lutter contre mes propres pensées et résister au seul moyen de défense que je connais trop bien : la fuite. Le moindre relâchement de ma part et tout peut s'effondrer. Avec de la médication et beaucoup de détermination, je réussis à tracer mon chemin vers l'avenir. Parce que moi, Cynthia Lavoie, je le vau**x** bien !

*Cynthia Lavoie, 2^e cycle
Centre Le Parcours (Dolbeau-Mistassini), CS du Pays-des-Bleuets
Enseignante : Julie Tremblay, Syndicat de l'enseignement de Louis-Hémon*

40. Requiem pour Madame La Logique

Le soleil était à son zénith, les oiseaux et les fleurs étaient dignes des plus beaux contes de fées, mais malgré cela, la marche vers la chapelle dans laquelle leur amie serait honorée leur semblait des plus moroses. Une fois le calme revenu, chacun à sa place, l'homme de foi prit la parole : « Mes amis, nous sommes ici réunis pour honorer la mémoire d'une personne très chère pour nous tous, une femme qui vous a accompagnés et conseillés, autant dans les moments de bonheur que dans les heures les plus sombres de votre vie. » Le célébrant fit une pause pour sécher les larmes qui ruisselaient le long de ses joues joufflues. Cette journée était des plus navrantes pour tous, puisqu'elle marquait la fin de toute logique en ce monde. Madame La Logique s'était éteinte, il y a de cela quelques jours, laissant derrière elle l'humanité pour laquelle elle avait donné chaque parcelle de sa modeste personne.

Un silence s'abattit sur l'assistance, puis l'on entendit au plus loin de la chapelle une mélodieuse voix chargée de souffrance : « Pourquoi elle ? Vous êtes tous responsables autant que vous êtes ! » Quand le calme revint, le célébrant appela la première personne à témoigner de la perte de Madame La Logique. Son mari, Monsieur La Bonté, s'avança et commença son discours d'une voix qui aurait pu faire fondre le cœur de glace du plus méprisable des tyrans : « Ma femme était celle qui rendait ma tâche plus légère. Lors de mes interventions dans ce bas monde, elle était toujours présente pour vous aider dans vos réflexions et faire en sorte que j'accomplisse ma mission. Elle ne demandait rien d'autre que votre écoute. » Il ne put terminer son éloge devant ceux qu'il considérait comme responsables du chant du cygne de cette dernière, puisque sa douleur et sa haine le paralysèrent.

« Poursuivons avec la sœur de cette précieuse Logique qui nous a quittés si jeune, cela par votre faute, vous qui avez déserté le temple de votre esprit. » Le célébrant céda la place à celle qui semblait la plus dévastée par cette histoire. Madame La Réflexion prit une lourde respiration dans laquelle l'on pouvait ressentir à la fois une grande tristesse et une grande colère contre ceux qui avaient abandonné sa sœur à son sort. « J'ai beaucoup réfléchi avant de me présenter devant vous, collègues et simples gens. » Après un moment de silence, elle reprit : « Je voudrais vous dire une seule chose. C'est lié à la raison du décès de ma sœur. Elle est morte des suites du rejet que vous lui avez fait vivre. Comment ferez-vous pour vous regarder dans une glace désormais ? Allez-vous me réserver le même sort ? Je crois que oui. Regardez votre monde, un monde sans logique. Si elle a su vous laisser une partie d'elle-même et que j'ai un peu d'importance pour vous, réfléchissez à tout ceci. » Les gens se mirent à chuchoter sans même faire gaffe à la fin du requiem de Madame La Réflexion.

La cérémonie continua avec le discours de deux alter ego, Monsieur Le Bien et Monsieur Le Mal. D'une voix meurtrie par la douleur déchirante causée par la perte de la seule personne à bien savoir faire la différence entre nos deux homologues, Le Mal dit: « Bien qu'elle me tournât toujours au ridicule, elle savait me comprendre, elle m'a appris à me modérer pour ne pas vous rendre complètement fous. Malgré ma nature, je l'ai toujours bien aimée. » Le Mal ne put s'empêcher de verser quelques larmes pour celle qui était son amie. Le Bien, à son tour, tenta de prendre la parole, mais en vain, il ne put faire autre chose que larmoyer. Logiquement, il aurait dû faire l'un des plus émouvants discours de la cérémonie, mais comment le pouvait-il? Sans son amie, ceci lui semblait vide de sens. Devant cette souffrance mise à nu, Le Mal, fidèle à lui-même, ne put s'empêcher d'esquisser un sourire.

L'aumônier reprit la parole pour inviter les gens à se rendre au cimetière, là où la dépouille serait mise en terre. L'organiste se mit à jouer une mélodie des plus glauques, comme celle que l'on peut entendre dans les plus intenses *snuff films*. C'est sur cet air lugubre que Madame La Logique fut portée à son dernier repos, après une vie de misères et de souffrances dans ce qu'on nomme « l'humanité ». Elle fut inhumée sur des mots d'une sagesse que seuls les anciens philosophes auraient pu préférer. « Il n'y a aucune logique dans le comportement humain et c'est pour cela qu'elle avait été créée et qu'elle vivait parmi vous. Si la logique est l'art du raisonnement, maintenant vous venez de perdre beaucoup plus qu'une simple amie, malgré votre aversion pour celle-ci », déclara Monsieur La Morale, d'une voix fatiguée.

Plusieurs minutes passèrent. Et puis, d'un commun accord, les amis de Madame La Logique prirent la décision de ne plus épauler l'humanité. Ils quittèrent, les uns après les autres, cet endroit qui garderait en terre tout ce que représentait leur amie. Le Bien et Le Mal furent les derniers à quitter leur tendre amie. Une fois sorti du cimetière, Le Bien s'évanouit, sa douleur étant insupportable. Le Mal comprit qu'il serait le dernier auprès de l'humanité et ceci le combla d'un sentiment de joie perverse qui le fit sourire. On se retrouvait dans un monde où l'être humain ne pouvait connaître la bonté, la morale, le bien ou le mal. Chacun d'eux avait disparu, ce qui laissa place à la souffrance et au déni.

Samuel Désaulniers, 2^e cycle
CEA du Saint-Maurice (Shawinigan), CS de l'Énergie
Enseignante : Rose-Marie Gagnon, Syndicat de l'enseignement de la Mauricie

41. La vague

C'est l'histoire d'une dame d'âge mûr qui rêve depuis longtemps de retourner à l'école. Un bon matin, une vague énorme la frappe durant une tempête et la pousse vers l'éducation des adultes. « Ce n'est plus le moment de reculer, se dit-elle, j'y suis, j'y vais ! » Une, deux puis trois grands escaliers sont gravis pour atteindre un bureau d'accueil où une très gentille dame répond à sa demande. Voilà, elle signe et paie sa première inscription puis elle se lance dans le flux des études, prête à surmonter le courant.

Au début, elle craint l'eau chaude alors, elle fait preuve de prudence en ne fréquentant qu'une demi-journée par semaine. Puis, peu à peu, elle s'aperçoit qu'elle adore être plongée dans ses livres, ce qui lui permet de garder le cap. Réussissant à garder la tête hors de l'eau, elle prend la décision de s'y tremper une journée par semaine et puis... deux.

C'est ainsi que soir après soir, pratiquement pendant tous les après-midis à sa pause au travail, ainsi que fin de semaine après fin de semaine, elle poursuit studieusement son parcours et prend plaisir à défier les vents qui, dans une rafale, souffleraient son objectif hors de sa vue.

Bien sûr, dans ce tourbillon, elle aide les autres à ne pas abandonner et les invite à nager avec elle. Elle les encourage à ne pas avoir peur de se mouiller et à affronter la vague. Rien ne sert de craindre de couler avec celle-ci, au contraire, elle les poussera plus loin ! Les bouées, les professeurs expérimentés, aideront qui veut bien s'y aventurer. C'est aussi avec de la persévérance, des efforts et de l'étude que l'on progresse à son rythme se rapprochant peu à peu de la rive.

Deux années se sont écoulées depuis que la vague l'a frappée. Pourquoi n'a-t-elle pas encore atteint cette rive ? Voilà, rien n'est facile dans ce tumulte rempli de débris. Quelquefois, une vague inattendue frappe et rend plus pénible le trajet. Pas évident de combiner les études avec le travail, même deux plutôt qu'un, les formations et une démarche pour une reconnaissance des acquis. Avec une bonne dose de courage, de concentration, elle saura surmonter ces obstacles et refaire surface. Elle se dit qu'il vaut mieux avancer à petites brassées les yeux ouverts avec succès que de plonger les yeux fermés et échouer. Elle saisit sur son passage le flot d'aide et d'encouragement offert. Grâce à tous ces outils, elle est devenue plus confiante en elle, elle se sent heureuse et elle sait qu'elle a pris la bonne décision en montant ces marches après que la tempête l'ait défiée.

Aujourd'hui, elle voit de plus en plus se rapprocher le rivage puisque pas même un ouragan ne la ferait reculer. Son but la guidera jusqu'à son point d'arrivée. Dans pas moins de sept mois, elle aura atteint cette rive qui garde précieusement ce trésor tant convoité : son diplôme. Malgré tout, elle aura beaucoup de difficulté à quitter cet univers si enrichissant. C'est le cœur serré qu'elle lui dira au revoir et merci de lui avoir permis de rencontrer des enseignants merveilleux et passionnés et des élèves qui sont devenus de bons amis. Elle conservera un souvenir mémorable de ces gens qui ont fait partie de cette traversée triomphale.

Si la vague ne va pas vers toi qui me lis, va vers elle, lance-toi. Jamais tu ne le regretteras. L'école fera partie des plus beaux cadeaux de ta vie. N'oublie jamais qu'il ne faut pas perdre espoir, il faut braver la tempête, car tous les outils sont à ta portée. Accroche-toi, entoure-toi d'amis tout au long de ton parcours et soyez nombreux à me rejoindre sur la rive.

« TA VAGUE, TON AVENIR ! »

*Francine Richard, 2^e cycle
Centre Notre-Dame-du-Désert (Maniwaki), CS des Hauts-Bois-de-l'Outaouais
Enseignante : Sonya Carle, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

42. Juste 1000 mots

Couchée sur mon lit d'hôpital, je me prépare mentalement à faire mes adieux à cette vie que j'ai aimée, que j'aime et que j'aurais aimée.

Dire au revoir en regardant droit dans les yeux ceux que j'ai aimés, que j'aime et que j'aurais aimés. Cela me semble impossible de parler avec mon passé, mon présent et mon futur inexistant.

Avec juste mille mots, je vais me souvenir d'un passé que je ne pourrai plus revivre. Vivre dans un présent qui va devenir du passé. Souffrir en pensant à un futur que je ne verrai jamais. La douleur se rapproche.

Il me reste seulement 900 mots, pourtant je ne fais que commencer.

J'ai compris que c'était la fin quand j'ai vu le passé entrer dans ma chambre pour que je puisse lui dire adieu. Pourtant, vous pouviez juste voir un homme, les yeux remplis de souvenirs partagés entre nous deux.

Un homme que j'ai aimé de tout mon cœur, mais notre histoire avait pris fin le jour où l'on avait réalisé que nos chemins se séparaient. On était restés amis. On avait gardé nos distances. Nos adieux avaient déjà été faits, mais la douleur était bien présente après son départ.

Il me reste seulement 800 mots. Je vois le nombre de mots et le temps dégingoler.

Le présent entre à son tour. Il est ma famille. On parle. On rit. On pleure. On ne fait que profiter du moment présent, comme toujours. Comment dire adieu à un présent qui ne s'arrête jamais? Dites-le-moi parce que moi, je ne sais pas.

Je le regarde, il me regarde, comme si l'on essayait de se convaincre qu'on n'a pas à le dire. Le temps est arrivé, les adieux sont dits, comme tout le reste, silencieusement. La douleur est plus forte que pour le passé.

Il me reste seulement 700 mots. Cela me fait peur de savoir qu'il me reste peu de mots et de temps.

Ça ne sera pas des adieux qu'on se dira, le futur et moi. Un homme qui aurait pu tout changer dans ma vie. On s'excusera pour nos rêves qui ne seront pas réalisés.

Il y aura des larmes et des promesses, mais pas pour moi, mais pour tous les autres. Pour leur dire que je les ai aimés, que je les aime et que si je pouvais, je les aimerais toujours. Il n'y aura pas d'adieu, ce sera le plus douloureux.

Il me reste 600 mots. Peut-être que j'en ai eu trop, mais du temps je n'en ai pas eu suffisamment.

Maintenant qu'ils sont partis, je sens la fatigue m'envahir. Je me bats de toutes mes forces.

Je sais que, lors de mon départ pour l'au-delà, il n'y aura plus de passé à me souvenir tendrement, plus de présent à vivre pleinement, plus de futur à rêver, que le néant.

Avec tous les efforts que je donne, la mort gagna. M'emportant avec elle, loin de ma douleur.

Il me reste encore des mots. Donnez-les au prochain qui doit écrire ses adieux avec juste 1000 mots !

*Amély Sirois-Clouâtre, 2^e cycle
Centre Nicolet (Nicolet), CS de la Riveraine
Enseignant : Christian Roy, Syndicat des enseignantes
et enseignants de la Riveraine*

43. Mer morte

Printemps 1935, en France. Pendant la période des giboulées, une année où il faisait chaud et humide. Durant ce mois de mars, le ciel était bleu et agréable à regarder. Le ciel était tellement d'un bleu céleste que l'on pouvait voir les éruptions solaires de la terre.

Colette, jeune femme de 25 ans, se promenait au bord de la mer comme à son habitude. On apercevait au loin deux enfants qui marchaient main dans la main. L'un blond et rachitique affublé de jambes allumettes, le second un peu moins maigrichon, mais tout aussi blond, d'un blond riche et coloré à en éblouir le soleil lui-même. L'un des deux tenait dans son autre main un énorme cerf-volant en forme d'hippocampe arborant des couleurs comparables aux couleurs d'une aquarelle. L'autre bambin, quant à lui, balançait un panier en osier dans lequel se trouvaient des bulots, des bigorneaux, des couteaux et quelques oursins.

Colette marchait avec insouciance et légèreté le long de cette plage parsemée de coquillages ocre et bleutés quand, tout à coup, un énorme grondement se fit entendre. Le ciel devint gris et lugubre, et le vent se leva avec une puissance titanesque.

L'enfant qui détenait le cerf-volant se fit immédiatement emporter par celui-ci à la suite de la violence soudaine de cette soufflerie naturelle. Il se trouva alors en grande difficulté dans la mer agitée où les vagues déferlantes le saisirent.

Colette, femme d'un mètre soixante-cinq, cheveux châtain clair, aux yeux bleu-pervenche et dotée d'un corps athlétique qu'aurait pu lui envier la déesse Athéna, se mit immédiatement à courir pour secourir l'enfant qu'elle sentait en grande difficulté. Une fois rendue non loin de ce petit être sans défense, soumis à la violence des vagues, elle se jeta corps et âme dans la mer agitée en criant d'un son inarticulé :

– Petit, petit, donne-moi la main !

Mais l'enfant ne put répondre tellement il buvait la tasse. Elle répéta d'une voix horrifiée :

– Petit, petit, donne-moi la main, bon sang !

Après moult essais désespérés de la part de Colette, l'enfant à maintes reprises sombra puis remonta au niveau de l'eau sous la houle qui giflait la surface pour finir par disparaître définitivement.

Constatant qu'elle n'avait malheureusement pas réussi à le sauver, et ce, malgré plusieurs tentatives, elle essaya à son tour de s'extirper de l'eau tourbillonnante. À bout de souffle, une vague l'assomma par-derrière et lui fit perdre connaissance. Quelques minutes plus tard, elle s'appuya contre un immense chêne au tronc brun et au feuillage charnu. Cependant...

Après avoir repris ses esprits, elle releva la tête encore ébranlée par la violence de la vague, comme si elle avait été frappée par un pan de muraille et aperçut le petit garçon auprès du chêne. Colette lui dit d'une voix soulagée et heureuse :

– Tu t'en es sorti, tant mieux !

Le petit garçon lui répondit très promptement :

– Non, toi non plus d'ailleurs !

À ce moment, Colette se rendit compte que la vie l'avait quittée, elle aussi, et qu'elle se trouvait auprès du grand chêne des esprits.

*Cédric Camps, 2^e cycle
Centre La Relance (Saint-Jean-sur-Richelieu), CS des Hautes-Rivières
Enseignante : Madeleine Billette, Syndicat de l'enseignement du Haut-Richelieu*

44. Ma délivrance

Je viens d'une famille qui aime la mode, mes cousins, cousines sont mannequins, ma mère a déjà été mannequin, ma sœur est mannequin et je suis mannequin. J'ai toujours fait des shooting photo et des défilés dans mon enfance, mais ma carrière a vraiment débuté à 14 ans. C'est vers cet âge que je me suis fait repérer, alors que je faisais du shopping avec ma mère à Montréal. Je me suis laissé convaincre par l'aventure du mannequinat et je suis rentrée dans des agences. Personne ne m'a dit : « Tu dois perdre du poids. » Jusqu'au jour où on m'a dit : « Tu fais le Fashion Weeks, la taille du vêtement sera du 0-0, tu dois entrer dedans. » C'est à ce moment-là que j'aurais dû partir. Chaque journée commence avec deux mots « Petit-déjeuner ! » Cette phrase fait partie de mon quotidien. Chaque journée est une routine qui m'a conduit à des gestes regrettables. J'ai toujours été sportive et assez mince (je fais de la boxe, du judo, du soccer, de la danse et de l'équitation), donc je suis une fille assez active et en forme. J'ai simplement voulu perdre quelques kilos pour m'affiner encore plus pour le mannequinat. C'est là que tout a dérapé. Très vite, je me suis sentie dans l'impossibilité de manger, j'avais peur, je ne contrôlais plus rien. J'ai maigri de 10 kg, puis mon poids a continué à dégringoler... En quelques mois, je suis passée de 62 kg à 40 kg, pour 1,82 mètre. Je me suis affamée pour arriver à la taille requise en me nourrissant de trois pommes par jour et un seul repas, poisson ou poulet une fois par semaine. Plus je maigrissais, plus je me trouvais grosse. Mais voir des images toute la journée qui vous confirment que la beauté c'est la maigreur, ça ne fait qu'inciter à cela. J'ai déjà vu dans les coulisses des défilés des mannequins grignoter devant les caméras, avant d'aller se faire vomir aux toilettes une fois les journalistes partis. J'ai participé à des séances photo où seuls les photographes avaient à manger. Les filles qui bossent aujourd'hui diront probablement que je mens parce que si elles veulent continuer, elles ne peuvent rien dire, il y a une véritable omerta dans le milieu. Tout le monde me disait : « Tu as la vie rêvée », mais moi je n'ai jamais été aussi malheureuse. Je me levais quand même tous les jours et, jour après jour, la torture recommençait. Je me préparais d'abord pour être sûre d'être seule à table quand je descendais manger. J'arrivais dans la cuisine, je préparais mon café noir, prenais un pamplemousse qui parfois finissait dans les profondeurs de la poubelle, caché par des essuie-tout. Il m'arrivait de vider le café dans l'évier. En toute discrétion bien sûr... De toute façon, je suis en retard chez moi, ça crie, ça menace de partir sans moi, mais... quelle chance ! Il y a toujours quelqu'un pour me déposer à mes contrats de mannequin. Je déteste le mannequin. Non, je hais le mannequin. Je l'ai en horreur, je ne le supporte pas, je regrette chaque minute enfermée dans ce studio avec ces gens que je hais tout autant. En plus, ils font comme s'ils ne parlent pas français, mais nous sommes au Québec.

Je méprise les heures qui défilent, mon esprit divague, il s'évade dans la bouffe. Combien de calories dans le pamplemousse ce matin ? J'en suis déjà à ma quinzième pesée, je devrais réduire les quantités, ça me déprime. Le temps passe, midi arrive. Si je rentre chez moi, je ne mange pas. Si je reste à la cafétéria du studio, je ne mange pas. Je suis assez grosse comme ça. Après mon shooting, je rentre chez moi. Enfin, la torture prend fin et laisse place à la nouvelle, la faim. Tout est toujours très bien préparé.

Je sors les paquets de gâteaux, les sodas, les fromages, la bouffe la plus grasse, la plus calorique, quinze pommes et, tant qu'à faire, du chocolat aussi. Et je mange. Tout. Je ne laisse pas une miette. Quel goût cela a-t-il ? Aucune idée, je m'en fous. Je dois remplir ce putain d'estomac, la bouffe comble ma peine, calme les tortures de la journée. Ça fait du bien toute cette graisse qui dégouline en moi. Mais pas question de la garder, mon ventre va exploser, j'ai la nausée, le cœur qui palpite, la paupière qui s'agite. Je dois me vider de ce crime nutritif. Je me pèse, j'ai des kilos en trop sur la conscience. J'attache mes cheveux, j'enlève collier et bracelet, je lève la cuvette des toilettes, c'est comme un rituel. Deux doigts au fond de la gorge, je me troue l'œsophage, je dois tout rejeter. Dans les larmes, dans le vomi et jusque dans le sang, je tue mon corps et ça me soulage. Ça m'apprendra, fallait pas bouffer comme ça, fallait pas manger tes malheurs. T'avais qu'à être heureuse ! Les malheurs finiront dans les égouts et reprendront demain.

Le soir, tout est plus compliqué, avec mes parents et ma sœur. Je dois manger un peu, je ne veux pas qu'on se doute de quoi que ce soit. Je cache ce que je peux dans les poches, le chien n'en sera que plus heureux. Je suis toujours la dernière à table. Heureusement qu'on n'est pas obligé de rester jusqu'à ce que tout le monde ait fini. Je ne finis jamais de toute manière. Mes journées se déroulent toujours comme ça, je déteste ma vie, la vie, je suis épuisée, je monte me coucher. De toute façon, je hais le mannequin, j'ai plus la force de bosser.

Alors, pourquoi ai-je fini par vouloir guérir ? Un soir, j'ai tout avoué. J'ai mis des mots sur ma dépression. Je suis boulimique, je suis anorexique, je suis Élyse. Je suis trois personnes qui se combattent en moi, trois personnes qui se détestent. Deux veulent se détruire, et l'autre tente de se battre. Mais seule c'est dur. C'est le début d'un combat lent et douloureux.

*Laurence St-Roch, 2^e cycle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Maude Vachon, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

45. L'envahisseur

La pénombre envahissait le bureau lorsque la sonnerie de son téléphone se fit entendre. John Do, un homme d'affaires prospère, dans la cinquantaine, leva les yeux de ses livres de comptes pour regarder l'afficheur du téléphone indiquant que l'appel provenait de chez lui. Il regarda sa montre avant de décrocher le combiné.

– Bonjour chérie !
 – As-tu oublié l'anniversaire de notre fille ?
 – Non, j'étais simplement absorbé par mon travail et je n'ai pas réalisé qu'il était déjà si tard. Mangez, mais attendez-moi pour le gâteau. Je ferme tout et prends la route immédiatement.

Dès qu'il eut raccroché le combiné, il se leva, prit ses clés, barra la porte de son bureau et se dirigea vers son automobile stationnée devant le bâtiment. À part quelques autres véhicules appartenant aux agents de sécurité, encore dans le stationnement, il se rendit compte qu'il était encore le dernier à quitter les lieux. Cette situation s'était produite trop souvent depuis quelque temps. La fatigue avait pris possession de son corps depuis qu'il travaillait si tard, ce qui le forçait à être vigilant et à redoubler de prudence sur la route pour ne pas s'endormir au volant.

John prit la route bordée de forêts entrecoupées de quelques champs de maïs vers la petite, mais confortable maison de banlieue où l'attendait sa famille. Peut-être à cause de la fatigue ou simplement le changement graduel du phénomène, John ne s'était aperçu que son véhicule baignait dans une luminosité surnaturelle que lorsque son automobile tomba en panne et que toutes les lumières s'éteignirent en même temps. Sortant de son véhicule, il vit un grand disque argenté flottant silencieusement à une vingtaine de mètres au-dessus et d'où venait cette lumière bleutée. Soudainement, il sentit chaque particule de son corps perdre son poids et, dans un instant de panique, il tenta de regagner la sécurité de sa voiture, mais sans succès. Soulevé comme par un courant d'air ascendant, John s'éleva jusqu'au vaisseau où une porte coulissante lui donna accès à un sas intérieur. Dès que la première porte se refermât sur lui, une seconde s'ouvrit pour dévoiler deux êtres à la peau grise et ressemblant aux dessins qu'il avait vus des extraterrestres découverts à Roswell au Nouveau-Mexique, dans les années cinquante. Ces deux êtres bizarres le menaçaient en pointant vers lui ce qu'il perçut comme étant des armes et en lui indiquant d'avancer d'un signe de la main qui, à son grand étonnement, n'avait que quatre doigts.

John suivit le premier, alors que le second fermait la marche, jusqu'à une pièce qui ressemblait curieusement à une salle de radiologie d'un hôpital. Ils le firent coucher sur une table coussinée et promènèrent au-dessus de lui une multitude d'appareils qui affichaient sur un écran la composition de son corps. Ayant terminé les examens médicaux, ils lui installèrent un casque sur la tête et, à sa plus grande surprise, il perçut les pensées de ces extraterrestres, ce qui le calma, car leurs intentions étaient pacifiques. Ces derniers parurent heureux de constater l'évolution de la race humaine au point de vue technologique depuis leur dernière visite dans ce système solaire. Ils échangèrent pendant près de ce qui lui sembla être des heures et lorsque John leur demanda quel moyen de propulsion ils utilisaient sur leur engin, ils lui expliquèrent que la technologie était beaucoup trop avancée pour la race humaine présentement, mais qu'ils l'encourageaient à poursuivre ses recherches au niveau magnétique. Refaisant le chemin à travers le vaisseau, à l'inverse de son arrivée, ils le déposèrent à proximité de son automobile et lorsqu'il refermât la porte après s'y être assis, le bruit de la portière le réveillât. Son premier réflexe fut de regarder en direction du ciel à la recherche du grand disque argenté, mais seules les étoiles illuminaient le firmament.

Il devait s'être endormi après s'être arrêté sur le bord de la route, trop épuisé pour continuer à conduire. John regrettait que ce ne fût qu'un rêve et que la recommandation que lui avaient faite ses nouveaux amis ne fût qu'un fantasme. Il reprit donc la route vers sa maison et, lorsqu'il passa la porte, sa femme et ses enfants se précipitèrent vers lui, les larmes aux yeux.

Il était disparu depuis 24 heures.

*Robert Lahaie, 2^e cycle
Établissement de La Macaza (La Macaza), CS Pierre-Neveu
Enseignante : Nicole Rouleau, Syndicat du personnel
de l'enseignement des Hautes-Rivières*

46. L'intruse

Premier jour

Mon univers est bien singulier. Ma demeure est si minuscule que l'on ignore ma présence. Mais au-dehors, c'est une tout autre histoire. On y trouve un grand lit blanc et plusieurs machines parées de lumières. Celles-ci ne cessent de clignoter lorsqu'il y a quelqu'un d'étendu dans le grand lit blanc. Elles peuvent faire beaucoup de bruit quand elles le veulent. Vous allez dire: « Elle en sait des choses, celle-là! » Que voulez-vous! Lorsque je ne travaille pas, j'ai beaucoup de temps pour observer...

On vient justement d'amener un petit garçon. Dieu qu'il semble faible... Je sais que c'est un garçon, les gens en blanc ont prononcé son nom: Adam qu'il s'appelle.

Deuxième jour

Les gens en blanc ont branché Adam sur toutes les machines. Ils lui ont placé un tuyau dans la bouche. À côté de lui, un petit ballon se gonfle et se dégonfle. Sa délicate poitrine s'élève et s'abaisse avec peine. Un homme et une dame sont venus le voir. Ils avaient beaucoup de chagrin. La dame avait de la difficulté à contenir ses larmes.

Troisième jour

Les gens en blanc viennent souvent le voir, surtout un monsieur avec un air très sérieux. Cette fois-là, il s'est penché au-dessus de lui. Je crois qu'il vérifiait s'il allait bien. Lorsqu'il est sorti de la pièce, j'ai bien vu qu'il était songeur. L'homme et la dame aussi sont revenus souvent. Ils ne restaient pas très longtemps. Quelquefois, l'homme venait avec un garçon et une petite fille à peine plus âgés qu'Adam. Le monsieur avec son air très sérieux est revenu souvent lui aussi. À un certain moment, il est resté très longtemps à écouter quelque chose à l'intérieur du petit garçon. Cette fois-là, lorsqu'il est parti, la tristesse se lisait sur son visage. Il est revenu avec l'homme et la dame. Je ne sais pas ce qu'il leur a dit, mais la dame s'est mise à pleurer et s'est réfugiée dans les bras de l'homme. Elle a alors enfoui sa tête sur sa poitrine. Le monsieur avec un air très sérieux les a laissés seuls. Ils sont demeurés longtemps devant le grand lit blanc. Puis, fatigués d'avoir trop pleuré, ils ont quitté la pièce après que la dame a donné un dernier baiser au petit garçon. Un peu plus tard, un vieux monsieur – sûrement un ancêtre – est entré, une canne à la main. En

marchant avec difficulté, il s'est approché du petit garçon. Après lui avoir caressé les cheveux et lui avoir donné un baiser, il a quitté la pièce. Une larme coulait sur son visage et est allée mourir dans sa barbe argentée. Son regard affichait la tristesse d'un homme qui a beaucoup trop vécu.

Quatrième jour

Cette nuit, j'ai encore entendu un long bruit strident. Au matin, quand j'ai laissé filer mon fil hors de ma lézarde, le grand lit blanc était à nouveau vide. Adam était parti. Je suis alors remonté à l'intérieur de ma demeure, reprenant ma petite vie d'araignée. Je déteste voir les gens perdus dans leur chagrin. Je me sens telle une intruse dans une famille, une famille frappée par le malheur.

Je déteste ce grand lit blanc.

*Pascal Blanchette, 2^e cycle
CEA Le Relais du Nord (Port-Cartier), CS du Fer
Enseignante : Anne-Hélène Porlier, Syndicat de l'enseignement de la région du Fer*

47. Elle

Encore hier soir, je me suis affalée sur mon lit, à pleurer toutes les larmes de mon corps à me demander ce que j'avais fait à cette fille dont j'ignorais tout jusqu'au prénom. Depuis trop longtemps maintenant, elle me suivait comme une ombre partout où j'allais. De la salle de cours au centre commercial, j'avais l'impression qu'elle me traquait, m'espionnait.

Au fil des années, durant une partie de mon primaire et tout au long de mon secondaire, elle m'avait fait vivre une panoplie d'émotions. Elle était quelquefois parvenue à me faire rire, sans aucune raison apparente, mais la plupart du temps, elle m'intimidait. Toujours avec un sourire moqueur et des yeux complètement vides, elle me criait des insultes, me harcelait, me dénigrait. Il arrivait, de temps à autre, que les traits de son visage deviennent tellement durs, tellement méchants, que mon intérieur tout entier en tremblait. Et pourtant, je ne savais ni qui elle était ni ce qu'elle me voulait. Or, je semblais être la seule à percevoir son intimidation. Mes amis me disaient de ne pas m'en faire et mes parents, eux, déclaraient que ce n'était que passager, qu'elle finirait par se lasser si je faisais fi de ses mots injurieux. Je ne comprenais rien

de cette fille qui était parfois si méchante avec moi, mais qui, à l'occasion, me lançait une blague ou un sourire. Elle semblait avoir un déséquilibre, une sorte d'instabilité mentale, et cette pathologie m'avait proclamée proie.

Il faut admettre que j'étais toujours restée passive à son égard. J'essayais tant bien que mal de bloquer mes émotions face à son comportement incompréhensible. Je gardais mon sang-froid face à elle, même si le soir, je craquais en fermant la porte de ma chambre. Et j'en pleurais des nuits entières car, contre toute bonne volonté, ma confiance en moi-même commençait à flancher. Papa disait que je devais me montrer plus forte qu'elle. Il était persuadé que ça se calmerait, qu'elle comprendrait qu'elle ne pouvait pas m'atteindre. Mais je n'en étais plus sûre, plus du tout.

Puis, une bonne journée, j'étais à la salle de bain de l'école pour me refaire une beauté, tout bonnement, sans déranger personne. Elle est venue me voir. Ses yeux avaient parcouru mon corps avec un regard si dédaigneux que même mon âme en avait été ébranlée. Ma tolérance ayant atteint sa limite, j'ai basculé. Je me suis furieusement dirigée vers elle. J'étais si pleine de haine et de douleur que je n'ai pu m'en empêcher. J'ai levé la main, j'ai serré le poing et j'ai frappé.

Puis mon sang-froid est revenu.

Tenant tant bien que mal de retirer les petits éclats de miroir qui perforaient mes douloureuses jointures, j'ai compris que j'avais besoin d'aide. J'ai compris qu'acquérir l'estime de soi était un dur labeur et qu'il fallait bien plus que de simples efforts pour apprendre à danser avec ses démons intérieurs. J'ai également compris qu'il est impossible de vivre sa vie qu'en étant l'ombre de soi-même ou son bourreau. De plus, j'ai réalisé que l'amour propre est le plus merveilleux des cadeaux que l'on puisse s'offrir et qu'il est important de se valoriser et de se choisir à chacun des jours qui nous sont offerts.

*Valérie Nault Lamothe, 2^e cycle
Centre L'Horizon (Val-d'Or), CS de l'Or-et-des-Bois
Enseignante : Véronique Morasse, Syndicat de l'enseignement
de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue*

48. À cause des disparitions

Hier, lorsque je me suis levé, je n'ai pas trouvé mes souliers. C'est le genre de chose qui m'arrive de plus en plus souvent. En plus, ce qui me fatiguait au début est en train de devenir insupportable.

Ça s'est passé graduellement. Une soirée, je cherchais le journal que je trimballe dans ma mallette toute la journée sans prendre le temps de le lire. Je croyais l'avoir perdu, mais peu de temps après, j'ai perdu également la mallette avec tout ce qu'il y avait dedans. Après, les disparitions se sont répétées plus fréquemment, mais généralement pour des petites choses sans grande valeur. Je m'inquiétais au début, par peur de souffrir d'un problème de mémoire ou d'une maladie causant l'amnésie temporaire et récurrente.

Je suis naturellement allé consulter le médecin, mais il m'a rassuré, après quelques tests : il ne trouvait pas de raison d'être inquiet. Juste par précaution, il m'a recommandé de réduire mon niveau de stress, de marcher au moins une heure par jour et de retourner le voir un mois plus tard.

Peu de temps après, c'est mon frigo qui est disparu, à la suite de plusieurs objets que je rangeais dans une armoire. J'allais tout simplement chercher mon aspirateur et l'armoire était vide, il ne restait pas même la boîte de cire. Puis, les nombreux objets qui étaient présents dans la maison depuis des années avant ma naissance sont aussi disparus un par un.

De dire que j'étais un peu inquiet serait comme de mentir : j'étais inquiet, très inquiet.

Il ne s'agissait évidemment pas de cambriolage ni d'oublis. C'était des choses trop volumineuses pour être enlevées de la maison sans laisser de traces, mais surtout, les disparitions étaient systématiques : un à deux objets par jour, sans presse, sans avidité, comme si on avait la conviction que l'inexorable dépossession était incontournable.

Si l'absence du piano qui était le plus grand trésor de ma défunte grand-mère était arrivée en premier, j'aurais appelé la police et interpellé les voisins et le portier. Mais lorsque c'est arrivé, ce n'était plus quelque chose de remarquable, c'était un objet de plus qui manquait à l'appel.

Je ne croyais pas que mon appartement en entier allait souffrir du même sort, car cela aurait affecté les autres, surtout les étages plus hauts. Je n'osais pas le vendre pour déménager parce que l'argent pourrait disparaître.

J'aurais souhaité cependant que quelque chose de spectaculaire arrive et, comme cela, les autres remarqueraient ce qui se passait. À ce moment-là, je croyais être le seul à vivre cela. J'ai commencé à suspecter ne pas être le seul lorsque j'ai observé l'étrange comportement de mes voisins d'à côté et, plus tard, celui de mes collègues de travail.

Je ne sais pas pourquoi on ne parlait pas de ça, une petite mention ici et là à voix basse, comme dans une complicité coupable, mais rien d'autre. C'était indéniable toutefois, l'angoisse qui envahissait tout le monde, d'une allure sombre.

Puis soudain, les disparitions sont devenues une attaque personnelle. Mes vêtements ont commencé à disparaître et ensuite les souliers, rien de moins. Il me restait quelques chaises, quelques ustensiles de cuisine et plusieurs autres choses, mais comme on commençait à attaquer ma propre personne, je sentais que c'était la fin.

J'ai enfilé, résigné, des vieux mocassins un peu rigides par manque d'utilisation et j'ai vite pris mon déjeuner avant que le pain ne disparaisse.

Peu de temps après, j'ai commencé les durs préparatifs. J'ai retrouvé, par chance, mon passeport, j'ai ramassé des photos de famille, jaunâtres, sur lesquelles les visages me regardaient sans reproche. Sans reproche de faire la même chose que nos grands-parents avaient faite depuis leurs villes dans l'Ancien Monde.

À l'aéroport, nombreux avaient les mêmes visages de tristesse. Quelques-uns avaient deux valises. D'autres, un sac à main presque vide. Des au revoir et des promesses qui pourraient se réaliser trop tard, pendant que par les fenêtres, on pouvait voir avancer des nuages noirâtres et menaçants jusqu'à en cacher l'horizon.

Plusieurs heures après, j'ai débarqué à l'aéroport Pierre-Elliott Trudeau. La première chose que j'ai remarquée était le sourire cordial des gens qui m'ont entouré, leur amabilité et l'attitude de tous. Avec eux, je partagerais le restant de mes jours. Une fois en ville, j'ai soudainement senti la même sensation produite par un bruit puissant, persistant et très dérangeant. J'ai senti un soulagement inexplicable qui venait d'une sensation presque oubliée de ne pas rester vigilant, de ne pas attendre nerveusement quelque chose de terrible à chaque instant. J'ai souri moi aussi en regardant le ciel d'un bleu différent, en apercevant le début de ce qui pourrait être une nouvelle belle histoire.

*José Luis Miguez de Soto Lázaro, Francisation
Centre de formation du Richelieu (Saint-Bruno-de-Montarville), CS des Patriotes
Enseignante : Laurence Lussier Locas, Syndicat de Champlain*

49. Mon étoile parmi les étoiles

Je voudrais écrire pour une personne qui, pour moi, est mon étoile. La vie sans elle est amère, elle n'a aucun sens. Cette personne m'aimait plus qu'on peut l'imaginer dans ce monde et a tout fait pour me rendre heureuse. Grâce à elle, je suis là aujourd'hui parmi vous, comblée de bonheur et de joie de vivre. Devinez de qui il s'agit? Bien sûr, c'est bien ma mère. Ma mère: « Si je devais admirer une étoile, c'est vers toi que mon regard serait orienté. »

Ce petit mot « mère » est composé seulement de quatre lettres, mais à travers ce mot, on perçoit l'amour, la paix et le sacrifice. Un mot qui fait vibrer le cœur, qui offre de la tendresse sans rien recevoir en retour et qui, de sa chaleur intérieure, rayonne l'amour. Un mot qui redonne le sourire sur les lèvres. La mère a toujours donné ce que d'autres ne donnent pas ou ne peuvent pas donner. Ce que la vie peut offrir ne peut égaler le sourire de la mère, ses conseils, ses mots et tout d'elle. La mère a été et restera toujours le soleil de l'existence dans la vie. La mère est une rivière qui ne manque jamais de tendresse, de bonté et d'amour. Elle est comme une île dans un océan. Le mot est petit, mais ce qu'il peut signifier est aussi grand qu'une forêt ou qu'un océan.

Ma mère vécut dans une famille où son père était toujours absent et sa mère souffrait de l'Alzheimer. Malgré une vie difficile et un environnement sévère, elle s'est battue pour surmonter les embûches et vaincre les difficultés dans un monde cruel. Elle s'est mariée à l'âge de dix-sept ans et à l'âge de dix-huit ans, elle eut déjà son premier enfant.

Ma mère s'est battue encore et encore pour mener une vie digne et s'occuper de ses huit enfants, dans un monde pas facile où le monstre de la pauvreté a toujours été présent.

Après le décès de son père, la galère est montée d'un cran et la situation de ma mère était de plus en plus pénible, car elle se trouva avec une double responsabilité : celle de sa petite famille et celle de sa mère malade. Malgré les douleurs de sa vie et le chagrin qui ont laissé les traces sur son visage sillonné de rides, le sourire et l'apparence de sa joie de vivre n'ont pas quitté sa silhouette. Ma mère nous a toujours dit : « Estimons-nous heureux, car il y a toujours ceux qui souffrent plus que nous. Soyons optimistes et sourions à la vie pour qu'elle nous sourie. »

Un jour, avant ma venue au Québec, elle m'a dit : « Écoute ma fille, j'ai toujours souhaité être mieux que quiconque, mais j'ai toujours souhaité que mes enfants soient mieux que moi. » Elle a toujours rêvé voir ses enfants plus haut que le ciel.

Maman, d'un pays lointain, avec la distance qui nous sépare et la grande soif de te serrer contre moi et de t'embrasser, je voudrais te dire que tu es mon étoile. Tu es l'étoile qui a toujours brillé au fond de moi-même, qui brille encore et encore dans les ténèbres de ma solitude et qui ne cessera d'illuminer ma joie de vivre avec tes valeurs que tu nous as transmises. La chaleur de ton cœur est toujours en moi et la douceur de tes mains a forgé en moi l'enfant que tu as tant espéré construire.

Maman, tu es la source de mes joies qui éclaire ma voie. Tu es la lumière de ma vie, tu es consolation dans la douleur, l'espoir dans le désespoir et la force dans la faiblesse, tu es la plus belle rose dans un grand jardin que mes yeux voient, tu es le plus beau mot que mes lèvres aient prononcé.

Quand j'ai eu froid, tu m'as abritée par la chaleur de ton cœur. Dans mon corps, il y a deux mains, dans ma main, il y a cinq doigts, et dans mon cœur, il n'y a que toi maman.

Maman, ces mots ne peuvent combler ce que tu es pour moi et l'étendue de mon amour envers toi, tu es la bougie qui a tant éclairé mon chemin.

Les mères sont comme des perles blanches qui scintillent pour éclairer les profondeurs des mers.

Enfin, je tiens à dire que l'amour d'une mère est éternel et ne pourra s'estomper ou vieillir un jour.

Je t'aime maman.

*Sanaa Maouchi, Francisation
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Jeannette Dion, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*

50. La septième demeure du vent

Mon cher ami,

Nombreux sont ceux qui ont quitté notre sol comme s'ils n'avaient fait qu'une escale à cette place, autrefois prospère, pour reprendre des forces dans un long voyage vers l'inconnu.

Ils y sont restés pendant une ou deux générations, des fois trois, en adaptant un peu leurs coutumes et en apprenant de nouvelles choses, mais pas tant, par fidélité ou entêtement.

Après, avec leur éternelle valise abimée, remplie de rêves, ils sont repartis.

Mais rien n'est comme dans les rêves, car en eux, comme dans les contes de fées, la vérité triomphe, la paix reste et la prospérité nous attend toujours. Dans nos rêves, nous créons un monde sans défaut, il ne fait ni froid ni chaud, la police est aimable et inutile, tout le monde comprend notre langue et nous la leur, et le vent souffle seulement quand on le lui demande.

Il est donc prévisible que nous nous retrouvions, à l'aube d'une matinée, en train de ramasser nos pauvres biens dans un sac, pour repartir à la recherche de la septième demeure du vent.

Il y a le vent des quatre points cardinaux, plus les trois autres trouvés par Solón, mais celui que l'on cherche est difficile à trouver. Toutefois, il nous appelle. Il crie après nous des fois et d'autres fois, il nous décoiffe un peu. Il joue avec nos vêtements et danse avec les feuilles d'automne. Il pousse les voiles et harcèle avec des vagues la coque en bois du bateau dans lequel nous sommes arrivés. Maintenant, il secoue aussi les ailes de l'avion qui emmène nos enfants.

Il parcourt de son souffle glacé les rues vides avec espoir et ouvre cruellement la pauvre veste d'un chômeur. Il fait frissonner l'âme solitaire.

Nous berçons un rêve jusqu'à ce qu'il puisse voler, on le voit s'éloigner et on souhaite partir avec lui. Même s'il n'est pas nécessaire, s'il n'est pas désirable, le déracinement nous fait mal et fait pleurer notre âme, mais on continue le parcours auprès de nos enfants, à la poursuite de leurs rêves, car les nôtres n'ont plus de temps.

Quitter notre pays nous oblige à en chercher un autre. Il ne sera plus celui de notre sang, de nos souvenirs, celui que nous avons critiqué et aimé depuis notre enfance. Celui qui nous nourrit avec son enseignement et nous permet de voir le soleil de ses étés et le foyer de nombreux hivers, mais il restera un endroit dans le monde auquel nous continuerons de rêver jusqu'à la dernière minute.

Tellement de vagues se sont cassées sous nos pieds qui, en s'enfonçant dans le sable, ont connu le baiser froid de leur écume.

Un café lors d'un après-midi pluvieux, près de la fenêtre dans un café de la ville, pendant que le temps se glisse comme une déchirure dans le sac de nos trésors. Si j'avais su, j'aurais peut-être vécu en faisant plus attention aux petites choses!

De chaque instant, j'aurais dû garder un son, un parfum, une pensée qui seraient maintenant la paye de toutes ces années, des journées, des minutes qui sont disparues de ma mémoire.

Notre lieu de naissance est important. C'est ce qui conditionne nos chances dans la vie. Par contre, quelle est l'importance d'où on meurt? Entre ces deux extrêmes se trouve un chemin qu'en dernière instance on parcourt seul, car chaque sentier est unique et on discerne rarement les bonnes indications des mauvaises. À chaque croisée des chemins ou bifurcation, on prend une décision, généralement pressés, de façon irresponsable, comme si on pouvait revenir en arrière et effacer nos torts.

Des fois, lentement on commence à comprendre, et c'est là que le combat commence, celui de nous débarrasser des choses et ne pas en acquérir, celui d'alléger notre bagage pour amener seulement ce dont nous aurons réellement besoin à la fin. C'est là que l'on entrevoit la septième demeure du vent.

Mais le souvenir restera égaré, comme le sable qui se disperse dans le vent et que personne ne pourra jamais rassembler.

Les livres et petits souvenirs ramassés lors des matinées au marché, ou des marches sans but, m'entourent comme les restes d'un naufrage. Ma bibliothèque, celle qui était mon magnifique jardin, n'y est plus, même si j'en ai sauvé ce que j'ai pu.

Dans ces circonstances, je commence une nouvelle vie, je trouverai un nouveau départ, je changerai ma douce langue espagnole pour une langue avec une autre histoire, j'adapterai mon palais aux vins d'autres sols, je marcherai par les trottoirs aux arbres inconnus, et j'ai accepté que je ne verrai plus d'enfants jouer à la payana, fabriquer un arc ou jouer bruyamment au soccer.

C'est comme ça que je suis arrivé, malgré que toute notre vie soit une brève visite, à peine un arrêt dans le chemin pour reprendre des forces.

Par contre, mon ami, après deux ans ici, j'ai réalisé qu'en fait, ce fut l'aventure la plus merveilleuse de ma vie et, curieusement, une aventure dont je n'avais même pas rêvé. Sera-t-elle finalement la septième demeure du vent ?

*José Luis Miguez de Soto Lázaro, Francisation
Centre de formation du Richelieu (Saint-Bruno-de-Montarville), CS des Patriotes
Enseignante : Laurence Lussier Locas, Syndicat de Champlain*

51. Résistance

Il était une fois, un chêne qui vivait dans un boisé près d'un lac d'une cinquantaine de mètres. Autour de lui, il y avait des centaines d'arbres, des conifères, des érables, des bouleaux et d'autres types d'arbres. Ils étaient tous différents, il y en avait des grands, des petits, des plus feuillus, mais un des arbres se différenciait des autres, c'était un petit chêne. Son écorce était très peu crevassée comparée aux autres chênes du boisé. Celui-ci avait quelque chose de particulier, des écureuils étaient venus creuser un trou au travers de ses branches. Il y avait également d'autres animaux qui se réfugiaient autour de lui et sur lui. La végétation et la faune autour du lac étaient très luxuriantes. Nous pouvions apercevoir des plantes, des fleurs, des rongeurs, des insectes, des mammifères et plusieurs oiseaux. Tous vivaient en harmonie dans un environnement paisible et un climat tempéré.

Au fil des jours, le temps avait changé, le soleil était de moins en moins présent et la pluie était au rendez-vous. Les feuilles des arbres changeaient de couleur. Soudain, un grand vent fit tomber les feuilles des arbres. Certains arbres se sentaient dénudés et avaient froid. Notre petit chêne se sentait dépouillé vu qu'il perdait toutes ses feuilles qui lui avaient pris tant de temps à produire. Par contre, des écureuils étaient venus grimper sur ses branches et il trouvait cela très réconfortant de les regarder s'amuser avec leur noisette. Il en oubliait presque sa tristesse. Le soir, le froid s'était installé et il faisait de plus en plus noir. Même que le matin, les végétaux étaient recouverts de givre. Le vent balayait les branches des arbres de gauche à droite. Même que certains végétaux étaient déracinés par le grand vent. Le petit chêne ressentait une certaine angoisse face à ceci car, comme il était petit et pas très gros, il était plus à risque et avait peur de se faire déraciner. Il décida donc de bien planter ses racines dans le sol afin d'être le plus solide possible, le temps que la tempête de vent et de froid passe.

Les arbres qui étaient près du lac voyaient l'eau du lac virevolter de gauche à droite. Malgré tous ses tourments et ses émotions, le petit chêne persista tant bien que mal à passer au travers de cette difficile épreuve.

Graduellement, le climat changea encore et les jours se faisaient de plus en plus courts, et le vent devenait très glacial. Peu à peu, la neige s'accumulait au pied et sur les branches des arbres et des végétaux du boisé. L'eau du lac commençait à geler. Le petit chêne sentait la lourdeur de la neige sur ses branches. Celui-ci avait de la difficulté à rester droit. Il espérait ne pas succomber au poids de la neige et se retrouver courbé comme d'autres de

ses confrères. Le boisé devenait calme et les animaux étaient de moins en moins présents. Depuis déjà un moment, des oiseaux s'étaient envolés sans dire au revoir. De plus, des conifères disparaissaient, des êtres à deux pattes venaient les couper et les placer sur des traîneaux, et repartaient sans dire un mot. Le petit chêne était angoissé par ce phénomène, car il ne voulait pas que cela lui arrive, il savait qu'il était une proie facile, car il était petit. Il se sentait seul dans le boisé, on aurait dit que tout le monde était parti et qu'on l'avait laissé à lui-même. Il apercevait des arbres près de lui, mais malgré cela la solitude se faisait sentir. Grâce à la famille d'écureuils qui était venue se loger dans son tronc et qu'il apercevait de temps à autre, le petit chêne réussissait à trouver la détermination pour continuer sa croissance. Le temps était long, il avait très hâte que cette saison s'achève.

Avec le temps, la neige se mit à fondre, l'eau du lac était dégelée et l'on apercevait même les grenouilles et des têtards dans l'eau. Les oiseaux revenaient et les autres animaux se réveillaient. Le boisé était revenu comme avant. Le matin, on entendait le chant des oiseaux, des fleurs et des plantes commençaient à pousser. Le petit chêne était émerveillé par toute cette renaissance de la nature. Cependant, il y avait quelque chose qui l'angoissait, il y avait des changements chez lui. De petits boutons bruns apparaissaient et grossissaient de plus en plus sur ses branches. Il se posait beaucoup de questions par rapport à son apparence, mais en voyant des écureuils tourbillonner autour de lui, il était moins tourmenté par ses pensées.

Le soleil et la chaleur étaient maintenant plus présents, et les journées s'ensoleillaient. Le petit chêne comprenait maintenant ses changements, les bourgeons étaient transformés en feuilles et maintenant ses branches étaient parsemées de belles grandes feuilles vertes. Il se sentait bien ainsi, même en ayant ses branches tordues et son écorce plus crevassée. L'atmosphère du boisé était revenue harmonieuse, il y avait même des arbres qui recommençaient à pousser. La famille d'écureuils était toujours présente dans l'entourage du petit chêne. Même que la famille s'était agrandie. Le petit chêne a pu apercevoir des bébés écureuils près de ses branches. Le petit chêne a vécu beaucoup d'émotions et de péripéties au cours des derniers mois, il a su trouver la force et le courage pour faire face aux difficultés. Malgré tous ses efforts, le petit chêne devra rester fort et déterminé pour faire face à l'avenir. En espérant qu'il y ait toujours une famille d'écureuils autour de lui.

*Marika Aubé-Lefrançois, Intégration socioprofessionnelle
Centre de formation des Maskoutains (Saint-Hyacinthe), CS de Saint-Hyacinthe
Enseignante : Valérie Demers, Syndicat de l'enseignement Val-Maska*



Je peins la réalité sur des parchemins jaunis de ma nostalgie, usée par les fautes du passé. Je calque des lueurs d'espoir pour atteindre la sérénité. Je crie et j'écris mon pays, mon arbre, ma maison... J'écris la sagesse du vieillard courbé par les neiges immortelles, arrondi par le poids de son âge. J'écris sa dignité couronnée de l'océan céleste, déposant ainsi des éclats de cristal sur nos cheveux blancs.
– Danielle Gaudreault

« Petit, petit, donne-moi la main ! »

Mais l'enfant ne put répondre tellement il buvait la tasse. Elle répéta d'une voix horrifiée :

« Petit, petit, donne-moi la main, bon sang ! » – Cédric Camps

Aujourd'hui, je sais que dans chaque petite chose de la vie se cache un petit bonheur. Aussi minuscule soit-il, il suffit juste d'y porter attention. Le jour où j'ai commencé à voir cette réalité, ma vie s'est transformée. Maintenant, je l'apprécie encore plus. – Nathalie Dumais

Un manque de pardon ! Comme une bombe à retardement, prête à exploser. C'est une cicatrice qui ne se guérira pas du jour au lendemain. Mais il faut avancer pour réussir à s'en sortir. Quand des événements comme ceux-là surviennent, ça nous ramène à l'essentiel. – Martin Champagne

Le texte qui nous fait réaliser certaines choses de la vie

Ce texte qui nous fait pleurer parfois

Ce texte qui peut nous choquer quelquefois

Ce texte qui nous fait sacrer tellement il est vrai

Ce texte que certaines personnes n'osent pas lire

Par peur de se reconnaître – Jézabella Roy-Renaud

(...) mais un en particulier a retenu mon attention : « Ma belle p'tite maman adorée que j'aime tant, je veux que tu saches que, peu importe où je me trouve, rappelle-toi que tu seras pour toujours ma belle petite maman d'amour et que tu demeureras dans mon cœur pour l'éternité. De ton petit ange adoré. »

– Valérie Turgeon

Voici quelques extraits de textes que vous pourrez lire à l'intérieur de ce recueil produit par la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) de concert avec la Centrale des syndicats du Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer la détermination des adultes qui ont décidé d'y participer ainsi que de tous ceux et celles qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et y suscitent le goût d'apprendre.

